# COURS ÉLÉMENTAIRE

# D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

---

## II.

VA 1
152369

# COURS ÉLÉMENTAIRE

# D'HISTOIRE UNIVERSELLE,

RÉDIGÉ SUR UN NOUVEAU PLAN,

OU

## LETTRES DE M.^re D'IVRY A SA FILLE,

PAR M.^lle M. DE B******.

TOME SECOND.

VITTORIO EMANUELE III - BIBLIOTECA NAZIONALE - NAPOLI

PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

RUE DU PONT-DE-LODI, n° 3, PRÈS LE PONT-NEUF.

1809.

# COURS

## ÉLÉMENTAIRE

# D'HISTOIRE UNIVERSELLE.

## LETTRE XIV.

Histoire des Scythes; notions sur les divers peuples qui ont été connus sous ce nom; leurs usages différens, leurs mœurs, leur religion; indication des peuples modernes dont ils passent pour être la tige originaire.

Une grande nation, ma chère Aline, appelle encore notre attention avant de reprendre celle de la Grèce. Cette nation est celle des Scythes, qu'on a nommés *les pères des peuples;* ils sont en effet ceux des nations qui règnent maintenant.

* Je crois vous avoir marqué leur origine, en parlant de la dispersion

* La Scythie, entre l'Inde, la Perse, les glaces du Nord, l'Océan Celtibérien et l'Afrique.

des enfans de Noé. Je vous ai parlé de Gomer, fils aîné de Japhet; c'est de lui que les Scythes descendent. Ses enfans s'étendirent vers les parties septentrionales de l'Asie et de là vers l'Europe, pendant que ceux de Sem et de Cham s'avançaient vers les parties méridionales de l'Asie et de l'Afrique. Les descendans de Gomer sont connus sous le nom de *Gomérites, Gymnériens, Galates, Gaulois, Titans, Celtibériens, Scythes, Celto-Scythes,* et enfin *Celtes*, qui est la dénomination la plus commune chez les auteurs Européens.

Ces peuples qui long-temps n'eurent point de demeures fixes, dont les transmigrations furent très-fréquentes, sont difficiles à suivre dans leurs divers établissemens. Ils allaient souvent s'établir fort loin de leur premier centre, y revenaient après des siècles, en chassaient les habitans, qui quelquefois se trouvaient être leur parens, mais avec qui ils n'avaient plus aucune espèce d'affinité. Les Scythes furent enfin une horde errante et dévastatrice, comme vous l'avez déjà vu, par l'effroi qu'ils répandaient dans les pays où ils arrivaient.

Cependant ils eurent leurs lois et leurs usages, et il est essentiel d'en connaître

quelque chose, puisqu'ils sont la tige première où nous puisons notre origine.

Le fondateur, premier roi ou législateur de cette nation, se nommait Samothès. On conjecture qu'il établit le droit de propriété, qu'il régla la discipline militaire et la religion dont les *Curètes* étaient les ministres. Ils étaient aussi juges, et déifiaient les héros et les rois.

Les prêtres, outre leur nom de curètes, furent connus sous le nom de *Druides,* quelques auteurs disent même sous celui de *Bardes;* mais je pense que c'est une erreur: ceux-ci étaient les poëtes et les historiens de la nation. Ils enseignaient la philosophie, l'astrologie judiciaire, l'immortalité de l'ame et la métempsycose. Ils avaient pour cela des écoles publiques. On prétend que la religion payenne et les sciences ont été par eux transmises aux Grecs; il est du moins constant qu'on trouve chez les Scythes les divinités de la Grèce: Uranus et Rhéa, le ciel et la terre, qui engendrèrent Saturne ou le Temps; Jupiter, Junon, Mercure, Vénus, Mars, Neptune, Pluton; les demi-dieux même Pan et Sylvain étaient révérés en Scy-

thie ; l'olympe entier se trouve chez les Scythes.

On appelait de ce nom, sous les Perses et du temps d'Alexandre, tous les peuples qui enveloppaient la Perse, depuis les sources du Gange jusqu'à la mer Caspienne, et à une très-grande étendue du côté du nord. Les divisions de cet immense pays ont varié à l'infini, de même que les noms des peuples qui l'ont successivement habité ; mais c'est toujours une même nation. Vous la verrez sous les Romains, connue sous le nom de *Gaulois*, et vous vous rappellerez que son origine est la même que celle des Scythes.

Ces peuples étaient divisés en Scythes nomades ou errans, et en Scythes sédentaires. Ceux-ci ont bâti des bourgades ; ils ont eu des maisons éparses, des villes en petit nombre ; c'est chez eux qu'était le dépôt des sciences de la nation ; mais l'art de la guerre était celui qu'ils cultivaient le plus. Ils étaient redoutables par leur courage, la bonté de leurs armes et la rapidité de leur course. Le butin était leur premier but ; ils ont eu, comme beaucoup de peuples, le malheureux usage d'immoler des victimes humaines, qu'ils choisissaient ordinairement parmi leurs prisonniers. Les Scythes nomades

habitaient sous des tentes, ou dans les chariots qui leur servaient à transporter leurs familles dans les endroits propres aux pâturages. Ils portaient au plus haut degré le mépris des richesses, la tempérance et l'amour de la justice. Ce peuple était tellement guerrier, qu'un homme ne pouvait prétendre au mariage avant d'avoir tué un ennemi. Pour soutenir et encourager leurs exploits, leurs poëtes, qui les suivaient à la guerre, célébraient leurs héros, composaient des hymnes guerriers, qui se chantaient dans les fêtes et au moment de marcher à l'ennemi. Leurs lois étaient même écrites en vers, afin qu'elles se retinssent plus facilement.

Ces peuples avaient très-peu de lois; leur caractère, leurs usages n'en nécessitaient guère; ils avaient naturellement le vol en horreur, et le punissaient sévèrement. Il paraît que ce crime était rare: se reposant sur la foi publique, ils laissaient leurs bestiaux errer sans gardien. L'innocence, la simplicité de leurs mœurs se conserva si long-temps, que, dans la crainte d'y voir porter atteinte, ils avaient prononcé la peine de mort contre celui qui proposerait le moindre changement à leurs coutumes. Ils por-

tèrent si loin les précautions à cet égard, qu'ils immolaient les étrangers qui abordaient sur leurs côtes, ou que la tempête y jetait, de peur que leur conversation n'inspirât du mépris pour les lois, et ne portât à les enfreindre. Cette barbarie ne fut peut-être, au surplus, en usage que dans quelques cantons : il serait injuste d'en accuser la nation entière.

Les Scythes étaient laborieux, d'une force de corps prodigieuse, et tous très-avides de gloire. La couronne était héréditaire ; mais le pouvoir du roi était borné. Sa personne était l'objet d'un tendre respect ; sa maladie causait une tristesse publique, et sa mort un deuil général. Il n'était pas permis de paraître insensible à cette calamité. On promenait le corps dans toutes les tribus ; et, à sa vue, les habitans étaient obligés de se faire quelques blessures, comme de se couper une partie de l'oreille, de se déchiqueter, ou du moins de se raser la tête. Le deuil devait être plus sincère dans les familles des grands, parce qu'on les forçait de fournir cinq cents jeunes gens qu'on étranglait autour du sépulcre, avec un même nombre de chevaux. On y ajoutait un valet de chambre, un échanson, un écuyer, un courrier,

des concubines et d'immenses richesses qu'on renfermait dans le tombeau.

Vous voyez, ma chère Aline, que la mort du souverain portait nécessairement le deuil et les larmes dans plusieurs familles.

Comme guerriers, Mars était le dieu qu'ils honoraient le plus : c'était à lui qu'on immolait des victimes humaines. Ils consultaient leurs entrailles palpitantes, et tiraient des augures sinistres ou favorables, de la manière dont la victime tombait, de celle dont le sang coulait. On marquait de ce sang les grands arbres des forêts. C'était là leurs temples : leurs autels n'étaient que des pyramides de bois, sur lesquelles on offrait des holocaustes.

Le cheval, considéré comme le plus noble des animaux, était sacrifié de préférence. Les Scythes offraient aussi des fruits, des aromates, de l'or même; ce qu'ils trouvaient de plus précieux dans leur butin, était réservé pour les sacrifices. Ils allaient aussi en pélerinage porter des présens aux dieux éloignés, dont la réputation parvenait jusqu'à eux.

Leurs pactes, leurs traités étaient accompagnés de cérémonies religieuses qui les rendaient sacrés; mais toujours

avec un caractère de férocité, comme de se tirer du sang, d'en mêler dans une coupe de vin, que les contractans buvaient ensemble. De la peau de leurs ennemis, ils faisaient des baudriers, des housses, des brides, en couvraient leurs carquois, et s'en revêtaient eux-mêmes : c'était un honneur de pouvoir en attacher la tête sanglante à la porte de sa maison. Les femmes regardaient avec complaisance ces trophées de la valeur de leurs maris ; les enfans s'accoutumaient à les voir sans horreur ; ils suçaient avec le lait l'amour du carnage.

Faut-il le dire, hélas ! ces peuples furent cannibales ; ils le furent par un singulier excès de piété filiale. Quand leurs parens étaient attaqués de maux qui les menaçaient d'une vie douloureuse, ils les tuaient pour ne point les laisser souffrir, et faisaient un festin de leur chair. On assure que le mourant se félicitait de l'espoir d'une semblable sépulture, plus honorable, suivant eux, que celle ordinaire aux autres hommes.

Ce n'est point chez les Scythes qu'il faut chercher des manufactures et des artistes ; ils n'en eurent jamais. Ennemis du luxe, ils n'eurent d'autres ouvriers

que ceux nécessaires pour forger leurs armes et leurs chariots; ils ne connurent aucune des délicatesses de la vie, aucun des arts qu'engendra l'oisiveté des villes. Ce peuple pasteur se nourrissait de la chasse et de la chair de ses troupeaux, dont les peaux faisaient tout leur vêtement.

Cette nation frugale et robuste était extrêmement féconde; sa grande population contribua à la rendre conquérante. Trop resserée dans les premiers pays qu'elle habita, elle s'étendit chez les peuples voisins; de là ces invasions, dont j'ai fait mention dans l'histoire d'Egypte et dans celle de Perse, et que nous verrons encore se répéter dans les siècles suivans. C'est en s'étendant ainsi par hordes errantes, que les Scythes changèrent de nom, soit en s'incorporant aux habitans qu'ils trouvaient dans les pays où ils venaient s'établir, ou en les chassant devant eux, répandant au loin la terreur, et toujours désignés comme des barbares.

C'est en Scythie qu'on a placé les Amazones, dont quelques auteurs modernes veulent révoquer en doute l'existence. Mais, de quelques fables dont on ait enveloppé leur origine, les anciens

historiens en font trop souvent mention, pour refuser de croire qu'elles aient réellement existé. Etablir comment leur association s'est véritablement formée, c'est ce qui reste toujours incertain. Il faut nécessairement supposer qu'elle fut le résultat de l'abandon de leurs époux, et de torts très-graves qui portèrent les femmes à prendre la résolution de les chasser entièrement de leur canton. Qu'elles se soient soutenues, comme corps militaire, ce n'est point ce qui doit paraître très-étonnant chez une nation où tout tendait à développer les forces du corps. Ce qu'on nous dit de la manière dont elles combattaient, de l'usage où elles étaient de se couper un côté du sein pour mieux tirer de l'arc, est bien moins surprenant que de les voir former un empire d'une longue durée, un empire qui eut des reines célèbres, dont les exploits se portaient au loin, et qui soutint enfin des guerres avec succès.

Cependant nous les verrons quelquefois citées, et plus d'un héros fameux est mis par les auteurs en relation avec elles.

On parle dans l'histoire des Scythes de vaisseaux chargés d'Amazones qui,

revenant d'une expédition lointaine, furent jetés par la tempête vers les Palus Méotides. Elles descendirent pour faire des vivres, et soutinrent un combat contre les Scythes qui défendirent leur territoire. Plusieurs amazones ayant été faites prisonnières, leurs ennemis reconnurent que c'était à des femmes qu'ils avaient à faire, et l'on prétend que par les conseils des anciens, ils parvinrent à décider ces femmes à ne plus vivre séparées des hommes.

Les Grecs font descendre les Scythes, dont ils étaient voisins, de *Scythès*, fils d'Hercule, et d'un monstre à queue de serpent. Une chronologie plus rapprochée leur donne des rois déjà fameux du temps d'Abraham. Depuis cette époque jusqu'à Alexandre, il n'est fait mention dans l'histoire que de quelques rois, dont la succession n'est pas suivie. On n'en sait guère que les noms.

A Scythès, on fait succéder Sigillus, qui envoya son fils au secours des Amazones, attaquées par Thésée. Pour obtenir ce secours, elles se dirent Scythes d'origine, forcées jadis de renoncer au mariage et à la société habituelle des hommes, par fidélité à la mémoire de leurs époux qui avaient été assassinés.

Sous Madyès, les Scythes débordèrent en Asie, soumirent la Syrie et l'Egypte. Cette expédition dura vingt-huit ans : quand ils revinrent, ils trouvèrent leurs esclaves en possession de leurs biens. Il fallut combattre pour rentrer dans ses foyers; les maîtres éprouvèrent de la résistance, en employant les armes ordinaires. L'un d'eux réfléchit, et conseilla de recourir à celles des esclaves, de s'armer de fouets : ce qui réussit. La vue de cet instrument mit en fuite les esclaves révoltés. Ce même moyen fut aussi employé à Rome avec succès, dans une occasion à peu près semblable.

Tomyris, reine des Massagètes, se fit connaître par la guerre qu'elle eut avec Cyrus; mais à la réserve du trait cité par Hérodote, qui, comme je vous l'ai dit, est démenti par Xénophon, on ne sait rien de sa vie et de ses exploits.

Jancyrus régnait sur les Scythes, lorsque Darius leur envoya demander la terre et l'eau : il répondit par une espèce d'énigme relative à ces élémens. Jancyrus envoya au roi de Perse un oiseau, une grenouille, une souris et cinq flèches. Les devins s'assemblèrent pour expliquer ces emblêmes. Darius aimait à se persuader qu'ils signifiaient

une soumission entière à ses volontés. Mais son ministre Gobrias les expliqua ainsi : « Que les Perses ne pouvaient se « flatter de vaincre les Scythes, à moins « qu'ils ne sachent voler comme des « oiseaux, nager comme des grenouilles, « ou entrer dans la terre comme des « souris ». Quant aux flèches, elles signifiaient cinq rois scythes qui devaient se joindre à Jancyrus pour repousser l'ennemi commun.

Ces alliés manquèrent, mais Jancyrus trouva moyen de les punir par les mains des Perses mêmes. Il divisa si bien ses troupes, ruina si à propos le pays, que les Perses, attirés par ses manœuvres dans des contrées où ils ne trouvaient pas de subsistance, furent obligés d'en aller prendre chez des princes neutres, qui payèrent ainsi les frais de la guerre; et presque sans efforts, il ôta aux Perses le désir de revenir dans son royaume.

Scythès II eut le malheur d'être élevé par une mère grecque, qui lui donna de l'aversion pour les mœurs sauvages, et lui inspira le goût de la mollesse et des usages des Grecs. Ses sujets indignés le détrônèrent, et il fut tué par son frère qu'ils avaient mis à sa place.

Ariantes ne fit rien de mémorable,

que le dénombrement de son peuple. Hérodote, en faisant mention de cette circonstance, rapporte une fable assez absurde. Tout ce qu'on peut en conclure, c'est que les sujets d'Ariantes étaient très-nombreux.

Athéas, qui vivait du temps de Philippe, roi de Macédoine, trompa ce monarque, le plus habile des princes de son temps. Il obtint de lui un secours considérable contre une invasion dont il était menacé; et quand ses ennemis, effrayés par les préparatifs de Philippe se furent retirés, il l'envoya remercier, et prétendit ne lui devoir aucun dédommagement pour ses préparatifs, puisqu'on n'avait pas fait la guerre.

Les deux princes alors combattirent de ruse. Philippe fit savoir à Athéas qu'il avait fait vœu d'ériger une statue d'Hercule sur le bord de l'Ister, opposé à ses états, et qu'il désirait la poser lui-même. Athéas pénétra son motif, lui fit dire d'envoyer la statue, qu'il se chargeait de la consacrer et de veiller à sa sûreté. Philippe prit un autre moyen d'entrer dans les états du roi scythe, et remporta sur lui une grande victoire, emmena vingt hommes prisonniers, un grand nombre de femmes

et d'enfans, un nombre prodigieux de bestiaux, et vingt mille des plus belles cavales. On remarque que dans le butin il ne se trouva ni or, ni argent, ni bijoux, preuve de la pauvreté et de la simplicité que les Scythes conservaient encore.

Après cette défaite, on ne les voit plus guère figurer dans l'histoire comme corps de nation; on ne parle plus de leurs rois; mais nous reverrons ces peuples se faire redouter sous d'autres noms; et, comme je les ai indiqués à mon Aline, j'espère qu'elle se les rappellera, et ne sera point tout-à-fait étraugère avec eux lorsqu'elle en entendra parler.

## LETTRE XV.

Continuation de l'histoire grecque, depuis les diverses colonies qui ont policé les Grecs, jusqu'à l'époque de la guerre de Troie.

C'est aujourd'hui, ma chère Aline, que nous commençons véritablement l'histoire Grecque, je vous ai parlé des diverses colonies qui ont fondé cet empire, nous l'avons vu dans sa naissance ; nous le verrons bientôt dans sa gloire. Nous verrons cette Athènes fondée par Cécrops, devenir le centre du goût et des arts ; cette ville célèbre, renommée dans tout l'univers, fut long-temps ce qu'est maintenant la capitale de l'empire français. D'un bout de l'Europe à l'autre, c'est à Paris qu'on vient se former, qu'on vient admirer la réunion des arts, des talens, des plaisirs d'un peuple policé qui sert de modèle à tous les autres. Cet avantage fut long-temps celui d'Athènes ; c'était chez les Grecs qu'on venait puiser les sciences ; c'était à Athènes qu'on apprenait à goûter les plaisirs

délicats, faits pour les gens éclairés et sensibles.

Les mœurs des Athéniens ressemblaient aussi, sur beaucoup de points, à celles des Parisiens; mais il n'en était pas de même des mœurs des autres républiques, et nous verrons celle de Lacédémone nous donner des exemples bien différens.

Je vous l'ai, je crois, déjà dit, l'histoire grecque nous offrira la réunion de tous les genres de gloire et de toutes les révolutions possibles; elle mérite par cette raison une étude plus particulière que celle des autres peuples, puisqu'on y trouve le mélange de la gloire des armes, de celle des sciences, des lettres et des arts. Elle a droit, sous tous ces rapports, à un grand intérêt, et je pense que vous la parcourrez avec plaisir.

On divise l'histoire grecque en quatre âges, qui renferment un espace de deux mille cinquante huit ans.

Le premier âge s'étend depuis la fondation des petits royaumes de la Grèce, jusqu'au commencement de la guerre des Grecs avec les Perses.

Le second âge s'étend depuis le commencement de la guerre des Grecs avec

les Perses, jusqu'à la guerre dite du Péloponèse.

Le troisième âge s'étend depuis la guerre du Péloponèse, jusqu'à la mort d'Alexandre.

Enfin, le quatrième âge s'étend depuis la mort d'Alexandre, jusqu'au temps où la Grèce fut réduite en province romaine.

Le premier âge offre l'enfance de la Grèce. Déjà nous en avons vu une partie; nous avons vu que cette contrée ne commença à se policer qu'après l'arrivée des diverses colonies venues d'Egypte et de Phénicie.

Mon Aline n'a point sans doute oublié ce que je lui ai dit de leurs chefs, qui fondèrent les royaumes d'Argos, de Sycione, d'Athènes et de Béotie? Ceux de Sparte et de Corinthe naquirent peu après, mais leur origine est fort obscure, le nom de leur fondateur peu connu.

* Argos, nous l'avons vu, fut la première ville célèbre; ce royaume surpassa en puissance et en richesse celui de Sycione, fondé par Egialée, second fils d'Inachus. On regarde cependant cette ville comme l'une des plus an-

* Rois d'Argos et de Mycène.

ciennes du monde. (Elle fait aujourd'hui partie de la Morée, elle est située dans l'isthme de Corinthe). Les historiens ne s'accordent point sur le nombre, et même sur le nom des successeurs d'Egialée; ce royaume d'ailleurs n'eut jamais ni puissance ni éclat, et finit par être réuni à celui d'Argos, dont les rois furent : Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Stélénus, Gélanor, Danaüs, Lincée, Abas, Proctus, Acrisius.

Phoronée tâcha de tirer ses sujets de la barbarie. Nous avons vu qu'il leur apprit à honorer les dieux, en établissant un culte religieux et quelques lois morales. Il fit des conquêtes sur les Arcadiens, et se rendit maître de la presqu'île.

Apis fut un tyran cruel, dont la barbarie finit par révolter ses sujets; il fut obligé de fuir et se réfugia en Egypte, où l'on dit qu'il fut adoré sous le nom de Sérapis.

Argus donna son nom à la ville d'Argos, qu'il augmenta: quelques auteurs disent qu'elle avait jusqu'alors porté le nom d'Inachus son fondateur : Argus mit l'agriculture en honneur; il fut le premier qui attela des bœufs à la charrue.

Criasus, éleva les premiers autels à Junon.

Jasus fut le père de cette Io, si célèbre dans la fable par la jalousie de Junon, et les divers pays que les poëtes lui font parcourir.

Triopas, dont je vous ai parlé dans ma première lettre sur la Grèce, eut une famille si nombreuse, que l'étendue de son pays ne put suffire à l'établissement de ses enfans. Xantus, l'un de ses fils, se retira dans l'île de Lesbos où il fonda un nouveau royaume. La ville d'Epidaure qui fut bâtie dans le même temps, passe assez généralement pour l'avoir été par un autre fils de Triopas qui, comme je vous l'ai dit précédemment, règna quarante-six ans dans Argos, sans avoir beaucoup contribué à policer ses peuples.

L'arrivée de Cécrops vint, comme nous l'avons vu, donner une nouvelle face à la Grèce; les arts qu'il apporta d'Egypte, et qui se répandirent d'abord dans l'Attique, se communiquèrent bientôt aux autres contrées : il est probable que les Argoliens ne furent pas les derniers à en prendre connaissance. Déjà soumis à un gouvernement stable, à un espèce de culte, et à des lois établies

par Phoronée, ils durent s'empresser de puiser chez leurs voisins les arts et les connaissances qui pouvaient contribuer à l'embellissement de leur ville et au perfectionnement de leur morale.

L'histoire ne dit presque rien des successeurs de Triopas ; Crotopus n'eut d'événement marquant sous son règne, qu'une peste causée, dit-on, par la colère d'Apollon. L'oracle consulté sur les moyens de la faire cesser, ordonna de prendre un trépied, qui devait se trouver dans un endroit désigné, de le promener et de bâtir un temple à Apollon dans l'endroit où il tomberait. Le trépied fut trouvé et promené ; il tomba à Delphes où l'on bâtit le temple qui devint par la suite si célèbre, et la peste cessa.

Stélénus ne fit rien de mémorable ; Gélanor fut le dernier roi de la race d'Inachus; ce prince, qui probablement n'était pas guerrier, se laissa enlever ses états par Danaüs.

Ce prince, fils de Bélus et frère d'Egyptus, roi d'Egypte, vint, selon les Grecs, se réfugier à Argos, pour fuir la colère de son frère qu'il avait irrité par le refus d'unir ses filles aux cinquante fils d'Egyptus. Un si grand nombre d'enfans, tous en âge d'être établis en même

temps, est quelque chose de fort invraisemblable; cependant tous les historiens en parlent comme d'un fait constant; et la fable des Danaïdes est trop connue pour qu'il soit permis de l'ignorer. Danaüs, donc, ayant en vue d'autres établissemens pour ses filles, prit le parti de la fuite, et s'embarqua sur un vaisseau, qui fut le premier d'une certaine grandeur qui parut sur les côtes de la Grèce. Arrivé à Argos, il disputa le trône à Gélanor, comme descendant d'Inachus, et il obtint sur lui la préférence, au jugement même de son peuple. Gélanor fut dépossédé en vertu d'un combat de loup et de taureau, où ce dernier fut terrassé par l'animal vorace qui survint; ce fait parut une preuve de la volonté des dieux de faire règner le prince étranger.

Egyptus, apprenant que son frère était en possession du trône d'Argos, craignit que Danaüs ne devint trop puissant s'il le laissait s'allier aux princes voisins par le mariage de ses filles; et revenant à son premier projet, il prit le parti de mettre ses fils à la tête d'une nombreuse armée, et de les envoyer demander à leur oncle ses cinquante filles en mariage. Danaüs aussi vive-

ment sollicité, ne put refuser son consentement ; mais comme il ne cédait qu'à la contrainte, il persuada à ses filles d'assassiner leurs maris la première nuit de leurs noces. Toutes obéirent, à l'exception d'Hypermnestre, qui osa désobéir à cet ordre sanguinaire, soit que son affection pour Lincée l'emportât sur la crainte du ressentiment de son père, ou que sa timidité ne lui permit pas de commettre une action si horrible; elle sauva la vie à son époux, et Lincée vengea le massacre de ses frères par la mort de Danaüs, et s'empara de ses états.

Après la mort de Lincée, Acrisius et Prœtus, ses deux fils, se disputèrent la couronne. On prétend, que semblables à Jacob et Esau, ils s'étaient battus dès le sein de leur mère. Leurs démêlés guerriers durèrent assez long-temps, et dans les guerres qu'ils se livrèrent, ils inventèrent les boucliers. Ils finirent cependant par s'accommoder : il fut convenu qu'Acrisius conserverait le trône d'Argos, et qu'il cédérait à Prœtus, Tyrinthe et quelques autres places. Cet Acrisius fut le père de Danaé, si célébrée par les poëtes. La fable vient encore ici altérer la vérité de l'histoire, et l'obscurcir de nuages.

On prétend qu'un oracle avait prédit à Acrisius, que sa fille donnerait le jour à un fils qui le détrônerait, et le mettrait à mort. Acrisius crut éviter le danger dont il était menacé, en enfermant Danaé dans une tour d'airain. Mais un prince, appelé Jupiter, en étant devenu amoureux sur le bruit de sa beauté, corrompit les gardes, en jetant l'or à pleines mains; il fut introduit dans la tour, épousa Danaé, et Persée fut le fruit de ce mariage clandestin.

Vous reconnaissez l'origine de la pluie d'or, si célèbre dans la mythologie. L'histoire de Persée, mis au nombre des demi-dieux, présente une suite de faits merveilleux, qui tiennent trop à la fable pour être entièrement adoptés par l'histoire. Mais nous en trouverons beaucoup de ce genre dans le premier âge de la Grèce, qui est celui des temps héroïques et fabuleux, où, comme vous le savez, la plupart des princes et des héros célèbres furent mis au rang des dieux. Pour ajouter à leur illustration, et les rendre apparemment plus dignes des honneurs divins, on jugea convenable de mêler du merveilleux dans l'histoire.

C'est ainsi qu'on attribue à Persée,

la défaite de plusieurs monstres, et celle de la fameuse Méduse. Cette princesse si redoutable, selon la fable, était une reine d'Afrique, dont Persée conquit le royaume. On dit encore que Persée délivra Andromède, fille d'un roi de Phénicie, d'un monstre marin, à qui elle allait être sacrifiée, c'est-à-dire, qu'il la tira des mains d'un ravisseur qui l'emmenait dans un vaisseau. Persée vint ensuite en Thessalie, où l'on célébrait alors des jeux publics; il tua par mégarde son grand-père Acrisius d'un coup de palet. Ainsi fut accompli l'oracle, qui mit le héros en possession du trône d'Argos.

C'est dans ce même temps que Pélops, fils de Tantale, roi de Phrygie, étant allé chez OEnomaus, roi de Pise, épousa sa fille Hypodamie, et succéda à ce prince. Son règne fut très-long; il se rendit maître du Péloponèse, et eut un très-grand nombre d'enfans, connus sous le nom de *Pélopides*.

C'est ici le moment de vous parler des Phrygiens, qui occupèrent une grande partie du centre de l'Asie mineure. Ils prétendaient descendre d'un fils de Gomer; ils avaient donc la même origine que les Scythes. Ce peuple pas-

sait pour très-efféminé, et d'une conception lente. On lui attribue d'avoir inventé la divination, par le vol et le chant des oiseaux. Sa musique est connue sous le nom de mode phrygien, et sa danse lente et peu animée tenait de la mollesse de son caractère.

* Les rois ont été fort multipliés en Phrygie, où l'on vit beaucoup de petits royaumes composés d'une seule ville; mais l'histoire ne fixe ni le lieu précis, ni l'étendue de leur domination. Le premier dont on fait mention se nommait Jannacus, à qui l'on prédit un avenir si triste, qu'il pleurait toutes les fois qu'il songeait à l'oracle, d'où vint le proverbe de pleurer comme Jannacus.

Les rois de Phrygie se nommaient presque tous alternativement *Midas* et *Gordien*, ce qui met une grande confusion dans leur histoire. Un Midas précéda Gordien I^er^, qui, de la charrue, fut appelé au trône. Pendant qu'il labourait, un aigle se percha sur le joug de ses bœufs, et y resta tout le jour. Gordien fort surpris de cette circonstance, voulut consulter le devin. En entrant dans la ville, il rencontre une

* Rois de Phrygie.

belle dame, et tout rempli de son aventure, il lui conte le sujet qui l'amène à la ville. La dame l'écoute attentivement, et lui dit qu'elle lui expliquera le prodige aussi bien que le devin. Elle l'amène chez elle, et lui apprend que ce qui lui est arrivé, signifie qu'il obtiendra une couronne. Gordien veut douter : « Je suis si sûre de mon « fait, répond la dame, que j'offre de « vous épouser pour partager le trône « avec vous ». Gordien accepte la garantie.

Quelque temps après il y eut une guerre civile ; on ne pouvait s'accorder pour le choix d'un roi, et les Phrygiens convinrent d'élever sur le trône le premier homme qu'ils verraient arriver sur un chariot dans le temple de Jupiter. Cet homme fut Gordien. On le salua roi, et par reconnaissance, il consacra son chariot dans le temple. Le nœud dont il attacha le joug était fait avec tant d'art, que l'oracle promit que celui qui le délierait obtiendrait l'empire de l'univers.

Plusieurs essayèrent vainement de le dénouer, et Alexandre ne pouvant y parvenir, le coupa. Vous croirez de ce conte ce que vous voudrez, mais j'ai

été bien aise de vous indiquer l'origine du fameux nœud gordien.

L'histoire des rois de Phrygie n'offrant guère que des faits invraisemblables, nous ne nous y arrêterons pas plus long-temps, et nous allons reprendre celle de Persée.

Il transporta le trône d'Argos à Mycènes, dont il fit la capitale de ses états, laissant la ville d'Argos à son fils Anaxoras, qui eut des successeurs. Le règne de Persée fut de cinquante-huit ans, pendant lesquels il affermit le royaume de Mycènes qu'il avait fondé.

Ses successeurs furent: Stélénus, Euristhée, Atrée, Thieste, Agamemnon, Egiste, Oreste, Tisamène.

Ce fut sous le règne d'Euristhée que parut cet Hercule si célèbre dans la fable, cet Hercule à qui l'on attribue des travaux si fameux. Ce que je vous ai dit de l'erreur où l'on tomba en attribuant au même homme les actions d'éclat de plusieurs, paraît constant à l'égard d'Hercule. Il est certain qu'il y eut plusieurs héros de ce nom, et qu'il devint même une qualité distinctive, un nom qu'on donnait à ceux qui se distinguaient par leur force et leur valeur. Bien des pays eurent leur Hercule, et

dans la suite des temps, on attribua à un seul les actions de tous les autres. Celui qui eut le bonheur de réunir ainsi toute la gloire en sa personne, était fils d'Alcmène et d'Amphytrion. Selon les poëtes, il devait le jour à Jupiter, qui trompa Alcmène en prenant les traits de son époux. Euristhée ayant pris ombrage de la valeur d'Hercule, l'engagea dans des entreprises périlleuses, se flattant qu'il y trouverait la mort. La fable a donné le nom des *douze travaux* à ces diverses entreprises commandées par Euristhée ; elle les a chargées de circonstances absolument invraisemblables. Il est probable que la plupart de ces fictions ont un sens allégorique qui déguise la vérité. Le lion de Némée, l'hydre à sept têtes, sont sans doute des brigands, des meurtriers, dont Hercule purgea la terre.

Dans ces premiers temps, les grands courages cherchaient les grandes aventures; les héros de cet âge étaient des chevaliers errans.

Telle fut l'expédition des Argonautes. Jason, jeune prince de Thessalie, y fut poussé par son oncle Pélias, qui avait usurpé la couronne, et qui désirant la

garder, espérait que son neveu périrait dans cette téméraire entreprise. Il a plu aux poëtes de lui donner pour objet la conquête de la Toison d'Or, gardée par un dragon, et de revêtir cette entreprise des plus brillantes chimères ; mais son véritable but était de faire la guerre à Ætès, qui passait pour avoir de grands trésors. Les hommes les plus vaillans de la Grèce voulurent être de cette expédition. Les plus distingués étaient, Hercule, Oilée, Télamon, Castor et Pollux, et Argus, qui fit construire le vaisseau qui devait les porter à Colchos. Cette expédition si fameuse se termina sans qu'il y eut de sang répandu, par l'amour que Jason sut inspirer à Médée, qui consentit non-seulement à lui livrer les trésors de son père, mais encore à le suivre en Thessalie. Médée fut, comme vous le savez sans doute, très-célèbre par ses enchantemens, et plus encore par sa méchanceté que par sa science.

Hercule, après s'être couvert de gloire, termina ses jours sur le mont Ida, où il se brûla sur un bûcher pour mettre fin aux douleurs aiguës que lui causait la robe empoisonnée de Nessus son rival.

Euristhée fit éprouver aux enfans d'Hercule les effets de la haine qu'il portait à leur père ; il les chassa du Péloponèse. Ils se réfugièrent dans l'Attique, il les poursuivit encore; alors ils se réunirent contre lui, le défirent dans un combat, et le tuèrent. Ils rentrèrent dans le Péloponèse; mais trois ans après, Hellen, leur aîné, fut défait par un roi de Tégée. Les autres frères se dispersèrent, et furent connus sous le nom d'*Héraclides*.

Après la mort d'Euristhée, Atrée son neveu, fils de Pélops, se mit en possession du Péloponèse. Sa postérité y régna, et fut connue sous le nom des *Pélopides*. Atrée s'est rendu célèbre par sa cruauté. On dit qu'ayant appris que Thieste son frère avait un commerce criminel avec Europe sa femme, il l'obligea à sortir du Péloponèse ; qu'il le rappela ensuite ; et que feignant de vouloir se réconcilier avec lui, il l'invita à un festin, où il lui fit servir les membres de son fils Pélops, que ce barbare avait fait égorger pour en repaître ce malheureux père.

Ce fait atroce ne nous ayant été transmis que par les poëtes, pourrait être révoqué en doute ; mais il a cependant

toujours été regardé comme vrai, et même il a souvent servi de matière à la scène tragique. Toute l'histoire des Atrides est un des plus riches champs pour nos tragiques anciens et modernes.

On croit qu'Agamemnon, fils de Plistène et petit-fils d'Atrée, succéda à son grand-père. Ce roi d'Argos et de Mycènes fut un prince puissant et très-considéré des Grecs, qui le choisirent pour leur chef, lors de la guerre de Troie, dont nous parlerons bientôt. Mais disons avant quelque chose des royaumes d'Athènes, de Thèbes et de Lacédémone.

* Nous avons vu que le premier fut fondé par Cécrops, et que Cranaüs, son successeur, se laissa détrôner par Amphictis son gendre. C'est sous le règne d'Amphictis, que Bacchus, autrement appelé Dionysius, vint dans l'Attique à la tête de quelques orientaux, et qu'il donna aux habitans de cette partie de la Grèce la connaissance de plusieurs arts utiles. Il leur apprit sur-tout à cultiver la vigne. Les Grecs en reconnaissance lui élevèrent des autels, et les poëtes

* Rois d'Athènes.

ont célébré la naissance et les conquêtes de ce dieu cher aux buveurs.

On place sous le règne d'Erecthée l'enlèvement de Proserpine, fille de Cérès, reine de Sicile. Le voyage de cette princesse dans la Grèce, pour y chercher sa fille ; son séjour à Eleusis, chez Triptolème, à qui elle enseigna le labourage, et l'établissement de son culte à Eleusis (culte qui consistait en des mystères fort célèbres par le secret dont ils étaient enveloppés) ; tous ces bienfaits enfin en lui donnant des droits à la reconnaissance des mortels, ont éternisé sa mémoire.

Ericthonius établit en l'honneur de Minerve la fête où l'on disputait les prix à la course des chars ; elle fut appelée *panathénée,* à cause du concours qu'il s'y faisait de toutes les villes de la Grèce. Ericthonius apprit aux Athéniens l'usage de l'argent ; il établit une monnaie courante.

Pandion eut quatre fils, parmi lesquels on compte Egée, qui lui succéda, et Pallas qui eut cinquante fils appelés les *Pallantides.*

Egée n'eut point d'autre fils que Thésée, qui fut, dit-on, un enfant naturel, qu'il eut d'Ethra, fille de Pithée. Thésée

fut l'un des héros les plus célèbres de l'antiquité. Avant de monter sur le trône, et dès sa plus tendre jeunesse, il se proposa pour modèle les exploits d'Hercule, qu'il résolut d'imiter. Il entreprit comme lui de purger les grands chemins de tous les brigands, et il en détruisit un grand nombre. A son retour à Athènes, il fut sur le point de périr par les intrigues de ses cousins, qui ayant répandu le bruit de sa mort, pour s'emparer du trône, entreprirent de le faire passer pour un aventurier. Leur intention perfide eut d'abord quelque succès; Egée lui-même se laissa abuser et fut prêt à condamner son fils, mais la vue de son épée, qu'il avait donnée à Thésée avant son départ, le lui fit reconnaître pour son fils; il le reçut avec joie et le nomma son successeur.

Lorsqu'il fut monté sur le trône, qu'Egée lui céda, Thésée eut guerre avec les Pallantides, qui ne pouvaient souffrir qu'un fils illégitime portât la couronne de leurs ancêtres; mais la valeur du héros les mit bientôt hors de combat; il les vainquit et les dispersa. Son courage et son activité ne lui permettant point de rester en repos, il s'occupa ensuite à détruire les monstres qui rava-

geaient le pays. Il dompta le taureau de Marathon; il affranchit les Athéniens du tribut de sept jeunes garçons et d'autant de jeunes filles qu'ils envoyaient tous les ans à Minos, roi de Crète. Ce prince, en vertu d'un oracle, et pour venger la mort d'Androgée, son fils, que les Athéniens avaient tué, faisait dévorer ces jeunes gens par le Minotaure. Mais Thésée s'étant mis à la tête des victimes qu'on envoyait en Crète, sut plaire à la fille de Minos. Il obtint d'Ariane un fil pour se conduire dans le labyrinthe, séjour du Minotaure, où plutôt d'un homme nommé *Taurus*, qui égorgeait les jeunes gens qu'on envoyait en tribut. Thésée ayant la carte du labyrinthe, en évita les détours dangereux, vainquit et tua le prétendu monstre, et revint triomphant à Athènes, menant Ariane à sa suite. Cette princesse n'arriva point jusqu'au terme de son voyage; elle fut enlevée dans la route par un prêtre de Bacchus. Thésée fut si affligé de sa perte, que la douleur lui fit oublier d'arborer une voile blanche sur son vaisseau, signal dont il était convenu avec son père s'il revenait vainqueur. Egée apercevant une voile noire qui flottait dans les airs, crut son fils mort, et dans son

désespoir il se précipita dans la mer qui porte son nom.

Thésée ayant donné la paix à sa patrie par l'expulsion entière des Pallantides, s'appliqua à gouverner sagement. Il donna au gouvernement une forme de république, ne se réservant que le commandement des armées et la défense des lois. Il divisa son peuple en trois classes : les nobles, les bourgeois, les artisans. Les nobles possédaient les charges, mais le peuple y nommait. Il établit le tribunal appelée *Prytanée*, composé de cinquante magistrats, dont une des principales fonctions était de nourrir les citoyens pauvres qui avaient rendu de grands services à l'état. Après avoir réglé le gouvernement, Thésée se dépouilla de son autorité et passa le reste de sa vie à chercher des aventures pour exercer sa valeur. Il se trouva à la défaite des Centaures, à la conquête de la Toison-d'Or, à la chasse du sanglier Calydon et aux deux guerres de Thèbes.

Thésée ayant eu occasion de combattre contre Pirithoüs, prit la plus grande estime pour lui ; ce sentiment fut réciproque ; les deux héros en se regardant se sentirent dignes l'un de l'autre ; et il se forma entr'eux une amitié des plus

constantes. Ils firent de concert plusieurs entreprises téméraires et imprudentes; ils enlevèrent Hélène, fille de Tindare, et se rendirent ensemble à la cour d'Aidoneus, roi des Molosses, plus vulgairement connu sous le nom de Pluton; ces princes venaient chez lui avec l'intention d'enlever aussi sa fille, dont Pirithoüs était amoureux. Mais leur dessein fut découvert et déjoué. Le roi se vengea de l'affront que voulaient lui faire ces ravisseurs; il tua Pirithoüs et mit Thésée en prison. Il en fut tiré par Hercule. La fable a ajouté à ces faits beaucoup de fictions et parle de cette expédition comme d'une descente aux enfers.

Thésée revint à Athènes pour y essuyer des chagrins domestiques; Phèdre sa femme et Hypolite son fils, périrent d'une manière tragique. A la douleur de leur perte, se joignit bientôt celle du manque de reconnaissance de ses anciens sujets; Mnestée avait prévenu les esprits contre lui. Thésée crut au-dessous de sa dignité de punir l'ingratitude des Athéniens, et il se retira dans l'île de Scyros. Quelque temps après, Licomède, jaloux de son mérite, lui dressa des embûches, et le fit précipiter du haut d'un rocher.

Thésée fut le plus grand roi qui ait régné à Athènes. Son tombeau même devint un objet de vénération; il fut un asile sacré, où les esclaves se réfugiaient, comme dans un lieu sûr dont ont n'osait les arracher.

Mnestée, qui lui succéda, se distingua lors de la guerre de Troie, par ses talens et ses connaissances dans l'art militaire.

Démophon, Oxintés, Aphidas, Thiméthès, et Mélanthus, qui régnèrent successivement, ne firent rien de mémorable, rien qui mérite d'être cité dans l'histoire.

Codrus, qui fut le dernier roi d'Athènes, se distingua par un amour pour sa patrie, qui lui fit sacrifier sa vie à l'avantage de ses concitoyens. Les Héraclides étant alors en guerre avec les Athéniens, firent consulter l'oracle, qui répondit qu'ils seraient vaincus, si Codrus périssait dans la bataille. Instruits de cette réponse, ce roi généreux, s'attendant à être ménagé par les ennemis, se dépouille des ornemens de sa dignité, et après s'être déguisé se précipite à travers les bataillons; comme il l'espérait, il fut tué dans la mêlée. Les Héraclides ayant appris sa mort, prirent la

fuite. Les Athéniens demeurèrent maîtres du champ de bataille, et recueillirent ainsi tout le fruit du noble dévouement de leur roi.

Après la mort de Codrus, ils ne voulurent plus être gouvernés par *un seul*, et ils établirent des archontes, c'est-à-dire, des magistrats qui, sans avoir le nom de rois, en avaient toute l'autorité.

* Le royaume de Thèbes fut fondé par Cadmus, qui vint, comme nous l'avons vu, s'établir dans la Béotie. Il eut pour successeurs Polydore, Labdacus et Lycas. Ce fut sous le règne de ce dernier qu'Amphion et Zethus prirent la ville de Thèbes, et envahirent ce royaume. Amphion était doué de beaucoup de douceur et d'éloquence; il sut persuader aux Thébains de le confirmer dans son usurpation, ce qui a fait dire aux poëtes qu'il avait rebâti les murs de Thèbes aux sons de sa lyre. Cependant sa domination fut courte; Laïus, fils de Labdacus, monta sur le trône, et épousa Jocaste.

Pendant la première grossesse de cette princesse, Laïus fit consulter l'oracle

* Rois de Thèbes.

sur le sexe de l'enfant à qui elle devait donner le jour. Il lui fut prédit qu'elle aurait un fils, par la main duquel il périrait. Laïus, voulant éviter ce malheur, condamna l'enfant à être pendu à un arbre; mais il fut sauvé par des bergers qui, le trouvant dans la forêt où on l'avait exposé, furent touchés de pitié, l'emmenèrent avec eux, et l'élevèrent. Ils lui donnèrent le nom d'OEdipe à cause de l'enflure que ses pieds avaient contractée lorsqu'on le pendit à un arbre.OEdipe fut élevé à Corinthe, et resta dans l'ignorance de ceux à qui il devait le jour. Devenu grand, il rencontra son père dans la Phocide, et sur une contestation qu'il eut avec lui, il le tua sans le connaître.Créon, frère de Jocaste, usurpa alors la couronne, qui eût dû appartenir à ses neveux.

Les fictions viennent encore ici altérer la vérité de l'histoire, en supposant l'existence d'un sphinx, qui paraissait sur le bord de la mer, proposait une énigme aux passans, et dévorait ceux qui ne pouvaient la deviner.Ce prétendu sphinx ayant mis à mort un grand nombre de personnes, fit publier dans toute la Grèce, qu'il donnerait le royaume de Thèbes et la reine Jocaste en mariage, à

celui qui expliquerait l'énigme suivante: « Quel est l'animal qui marche le matin à « quatre pieds, à deux sur le milieu du « jour, et à trois sur la fin de la journée ». OEdipe se présenta, et ayant entendu l'énigme, il reconnut que l'homme était cet animal : il expliqua qu'il se traînait en entrant dans la vie, se soutenait ensuite sur ses deux pieds, et enfin, dans sa vieillesse, s'appuyait sur un bâton, et semblait ainsi marcher à trois pieds. Cette explication simple et naturelle, que personne n'avait pu trouver, mit le sphinx dans un tel dépit, qu'il se précipita dans la mer, et ne reparut plus.

OEdipe monta sur le trône, et épousa Jocaste. La peste ravagea aussitôt la Béotie, et l'oracle consulté, répondit qu'elle ne cesserait que par le bannissement du meurtrier de Laïus. Après de longues recherches, le mystère se découvrit. OEdipe apprit à qui il devait le jour; il connut qu'il avait été, sans le savoir, le meurtrier de son père et l'époux de sa mère. Il eut horreur de lui-même ; s'arracha les yeux, se trouvant par son crime indigne de la lumière ; et fuyant sa patrie, il s'exila volontairement. L'infortunée Jocaste se pendit de désespoir.

Après l'exil d'OEdipe, et la mort de Jocaste, Etéocle et Polynice, fruits malheureux de leur inceste, se firent bientôt connaître par la haine qu'ils se portaient. Ennemis et rivaux, ils voulurent tous deux régner, et ne trouvèrent d'autre moyen d'accommodement que de régner alternativement. Mais la première année expirée, Etéocle qui, en sa qualité d'aîné, était monté le premier sur le trône, refusa d'en descendre. Polynice sut engager dans sa querelle Adraste, roi d'Argos. La guerre fut déclarée à Etéocle. Sept fameux capitaines entreprirent le siége de Thèbes, Adraste, Polynice, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hyppomédon et Parthenopée. On place ce siége environ trente ans avant la guerre de Troie. La plupart des chefs y périrent; les fréquens combats furent très-meurtriers; ils coûtèrent des pertes presqu'égales aux deux partis. Etéocle et Polynice finirent par vider leur querelle eux-mêmes : ils se battirent en duel, et dans la fureur qui les animait, ils se tuèrent réciproquement. Après leur mort, les Epigones (on nomma ainsi les fils des sept capitaines qui avaient paru dans cette guerre), voulurent venger la mort de

leurs pères; ils prirent les armes, ravagèrent la Béotie, et en vinrent aux mains avec les Thébains. Ceux-ci ayant perdu leur roi dans l'action, abandonnèrent leur ville, et les Epigones s'en rendirent maîtres.

Après cet événement, la suite des rois de Thèbes est peu connue. On regarde Xanthus comme leur dernier roi. Le gouvernement devint ensuite républicain.

* Il nous reste à parler du royaume de Sparte ou de Lacédémone. Lelex, est le premier roi connu de la Laconie. Ses successeurs furent Mylès, Eurotas, Lacédémon, Amyclès, Argalus, Cynortas, Æbalus, Hypocoon et Tindare.

Eurotas fut le fondateur de Sparte. Cette ville prit son nom de celui de la fille de ce roi, qu'il donna en mariage à Lacédémon, qui régna après lui. Alors la ville s'appela *Sparte*, et le territoire *Lacédémone*. La cité fut très-souvent confondue avec son territoire, d'où les habitans prirent le nom de Lacédémoniens.

Tindare épousa Léda, qui fut mère de Castor et Pollux, fameux héros de la

* Rois de Sparte.

fable, et de deux filles non moins célèbres. Clitemnestre l'aînée, fut épouse d'Agamemnon, et Hélène, qui fut d'abord enlevée par Thésée, épousa ensuite Ménélas, et son second enlèvement causa la guerre de Troie.

Ma première lettre vous entretiendra de cette guerre, que les poésies d'Homère ont rendue si fameuse, qu'il n'est point permis d'en ignorer le sujet.

## LETTRE XVI.

Histoire des Phrygiens et des Troyens. — Aperçu sur les Mysiens et autres petits peuples voisins de Troie; suites de cette guerre; tableau des révolutions qu'elle occasiona dans les royaumes d'Argos et de Mycènes. — Retour des Héraclides, et continuation de l'histoire de Sparte jusqu'à l'établissement des lois de Lycurgue.

Je vous ai promis, ma chère Aline, de vous parler aujourd'hui de ce peuple célébré par Homère, de ces Troyens dont l'Iliade retrace si éloquemment les malheurs. Ce poëme, traduit dans toutes les langues, regardé comme un des chefs-d'œuvre les plus précieux de l'antiquité, a beaucoup contribué à perpétuer le souvenir des Troyens qui, sans lui, seraient oubliés comme beaucoup d'autres peuples anciens.

* C'est dans ce pays délicieux et fertile que se trouve le mont Olympe, qu'on

* Basse Phrygie ou Troade, entre la Propontide, la mer Egée, la Mysie mineure et l'Hellespont.

appelait le *séjour des dieux.* La douce température du climat, la salubrité de l'air qu'on y respire, et les agréables vallons qui entourent la chaîne de montagnes du mont Ida, la vapeur embaumée qui s'exhale des ombrages qui l'environnent, tout enfin contribua à en faire un lieu de délices, qu'on supposa habité par les divinités.

On croit assez généralement que les Troyens étaient une colonie des Grecs. Dardanus, leur premier roi, était venu d'Arcadie dans la Troade. D'autres prétendent qu'il régnait à Samotrace, et que, sur sa grande réputation, Teucer, qu'on fait fils de Scamandre et d'Ida, c'est-à-dire, originaire de la Troade, lui fit offrir la main de sa fille, en l'engageant à venir régner sur son pays. Ce prince ne trompa point les espérances de Teucer; il fut pieux et juste; il fit le bonheur des Troyens qu'il poliça; ils reçurent de lui le culte et le langage des Grecs, qui se conservèrent chez eux. Dardanus avait apporté avec lui le *Palladium*, statue de Minerve. L'oracle attachait à sa conservation le salut de la ville où elle serait placée. Dardanus bâtit un temple où elle fut déposée et soigneusement gardée.

Ericthonius, son fils, lui succéda; il hérita de ses vertus et de son bonheur. Il eut un fils nommé *Ganimède*, dont la grande beauté occasiona une guerre entre deux princes voisins. Ericthonius avait, dit-on, chargé son fils d'aller présenter des présens à Jupiter, qui régnait dans une contrée voisine. Pour arriver dans ses états, il fallait passer par ceux de Tantale, à qui Ganimède plut tellement, qu'il le retint à sa cour, et ne lui permit pas d'aller faire son message à celle de Jupiter. Celui-ci réclama le jeune prince; et, sur le refus que fit Tantale de le laisser partir, Jupiter lui déclara la guerre. Tantale fut vaincu. De là la fable qui le condamne à voir les objets qu'il désire, sans pouvoir jamais en jouir; de même que celle de l'enlèvement de Ganimède pour servir le nectar à la table des dieux.

Tros, successeur d'Ericthonius, paraît avoir été le fondateur de Troie, qui de lui prit son nom; de Tros descendit Anchise, qui fut le père d'Enée.

Ilus succéda à Tros; et l'on pense que le nom d'*Ilium*, que les Grecs donnèrent à la ville de Troie, venait d'Ilus. Ce prince fut père de Memnon et de Titon. Le premier fut célèbre par sa statue qui,

frappée des premiers rayons du soleil, rendait un son harmonieux. Titon n'acquit pas moins de célébrité par ses prétendues amours avec l'Aurore. La passion qu'on lui attribua pour cette déesse, venait de celle qu'il avait pour la chasse; ce qui l'engageait à se lever aux premiers rayons du jour.

Laomédon bâtit la citadelle de Troie; les poëtes disent qu'il l'éleva avec le secours d'Apollon et de Neptune, c'est-à-dire, avec les richesses qu'il trouva dans leurs temples. C'est sous son règne qu'on place l'expédition des Argonautes, qui traversèrent la Troade. Ils furent bien reçus du roi; mais un différend survenu entre lui et Hercule, amena une rixe dans laquelle Laomédon fut tué. On dit qu'il avait imprudemment provoqué le héros, qui n'était point endurant.

Priam, dernier roi de Troie, fut un prince riche et puissant. Il avait relevé les murs de sa capitale, lui avait donné le nom de *Pergame*, et l'embellissant de divers édifices, il avait beaucoup ajouté à sa splendeur.

Priam jouit, pendant de longues années, d'une grande prospérité. Père de cinquante fils, qu'il avait établis auprès de lui, et à qui il avait fait bâtir des pa-

lais autour du sien ; il était heureux au milieu de sa nombreuse famille, où il voyait régner l'union, lorsque l'imprudence de son dernier fils vint détruire son repos et celui de son peuple.

Hécube, seconde femme de Priam, lui avait déjà donné plusieurs enfans ; et elle était grosse de nouveau, lorsqu'elle rêva qu'elle accouchait d'un tison qui réduisait la ville en cendres. Priam, alarmé de ce rêve, fit exposer l'enfant, qui fut nommé *Pâris ;* mais Hécube veilla sur ses jours, et le fit élever par des bergers.

C'est dans cette condition obscure que le beau Pâris devint célèbre, par le jugement qu'il rendit sur le mont Ida, entre les trois déesses qui se disputaient le prix de la beauté. La fable, en rapportant cette circonstance, ajoute, comme vous le savez sans doute, que Vénus lui promit, pour récompense, qu'il serait aimé de la plus belle des femmes. C'est l'accomplissement de cette prophétie qui entraîna la ruine de Troie.

Pâris, devenu grand, fut se présenter à la cour de son père. Son aimable figure le fit distinguer par Priam, et Hécube le fit reconnaître pour son fils. Le roi, charmé de sa beauté, oublia la prédic-

tion, et parut l'aimer encore plus que ses autres enfans, dont l'extérieur était moins flatteur. Peu de temps après être rentré dans les droits de sa naissance, Pâris, ému du désir de la gloire, fit voile vers la Grèce, sous prétexte de recouvrer sa tante Hésione qui, dans sa jeunesse, avait été enlevée par Hercule. Ce prince l'avait ensuite mariée à Télamon.

Pâris se rendit à Sparte, fut bien accueilli à la cour de Ménélas; mais trop sensible aux charmes d'Hélène, son épouse, Pâris abusa des droits de l'hospitalité et de la confiance de Ménélas pour lui enlever sa femme. Il effectua ce dessein en donnant à la reine de Sparte une fête sur un de ses vaisseaux : tout était préparé pour la tromper; et l'on mit à la voile aussitôt qu'Hélène fut montée sur le pont du vaisseau de Pâris.

Ménélas, furieux de cet outrage, s'adressa à son frère Agamemnon pour l'aider à en tirer vengeance. Celui-ci se porta d'autant plus facilement à venger l'injure faite à Ménélas, qu'une haine héréditaire régnait entre la maison de Priam et celle d'Agamemnon.

On en fait remonter la cause à l'aventure de Ganimède, que je vous ai rapportée tout à l'heure. Tantale, roi de

Phrygie, et bisaïeul d'Agamemnon, n'eut pas seulement à soutenir, pour cet enlèvement, une guerre contre Jupiter, il fut encore, en punition de cet outrage, dépouillé de ses états par Ilus, grand-père de Priam. Tantale, dépossédé, chassé de son royaume, fut obligé de se réfugier en Grèce, où Pélops son fils et ses descendans s'établirent et furent connus sous le nom de *Pélopides*.

Agamemnon, digne héritier du ressentiment de Tantale, saisit cette occasion de venger sur Priam la dépossession de son bisaïeul; et il sut faire entrer dans sa querelle tous les princes de la Grèce, qui s'engagèrent par serment à rendre Hélène à son mari et à ruiner Troie, ou à périr plutôt devant ses murs que de renoncer à leur entreprise.

Quelques historiens expliquent cette ligue générale, et le refus constant de Priam de rendre Hélène à Ménélas par cette circonstance.

Vous avez vu plus haut qu'Hésione, sœur de Priam, avait été enlevée par Hercule, et mariée à Télamon, roi d'une petite île dans la mer de Grèce. Ce prince la traitait avec si peu d'égards, que Priam, instruit de ses procédés injurieux, fit redemander sa sœur. L'é-

poux, ne voulant pas la rendre, jugea convenable de conférer la demande aux rois des îles voisines, qui décidèrent qu'il devait garder sa femme; et, sur la menace d'user de représaille, ils déclarèrent que, si on le faisait, si on enlevait Hélène, l'épouse de Ménélas, qui était la plus belle femme de la Grèce, ils se réuniraient tous contre le ravisseur.

Si ceci explique la ligue et la haine invétérée des deux partis, il semble que Ménélas, averti des projets, eût dû mieux surveiller sa femme, et ne pas se la laisser enlever.

Quoi qu'il en soit des véritables causes de l'animosité des Grecs, la ligue eut constamment lieu; et Agamemnon fut élu généralissime; il fut chargé de la conduite de cette guerre.

Le rendez-vous général était en Aulide, où les Grecs rassemblés formaient, dit-on, une armée de cent mille hommes. La flotte qui devait les transporter était de douze cents vaisseaux. Parmi les guerriers les plus distingués, on remarquait Agamemnon, Ménélas, Diomède, Stélénus, Euriale, Nestor, Ajax (fils de Télamon), Ajax (fils d'Oilée), Ulysse, Idoménée, Achille, son fidèle Patrocle, etc. etc.

Les vents contraires retinrent quelque temps la flotte en Aulide. Les Grecs, impatiens de partir, firent consulter l'oracle qui, par le ministère de Calchas, ordonna le sacrifice d'une princesse du sang d'Agamemnon. Ce prince ambitieux immola sa fille, l'intéressante Iphigénie, qui avait été promise à Achille. La valeur de ce prince ne put sauver son amante; elle fut inhumainement sacrifiée.

Les Grecs, débarqués dans les champs troyens, éprouvèrent bientôt que les Troyens et leurs alliés n'étaient pas moins braves qu'eux-mêmes. Cependant, avant de commencer les hostilités, ils envoyèrent une nouvelle députation à Priam pour redemander Hélène. Ulysse et Ménélas furent les deux ambassadeurs chargés de cette demande; et l'adresse tant renommée du premier, garantit qu'il en mit beaucoup à faire valoir les motifs qui devaient engager à rendre Hélène. Mais, malgré l'avis de son conseil, Priam céda aux prières de Pâris; il rejeta la réclamation de Ménélas. La guerre fut alors déclarée; et l'on s'y prépara de part et d'autre.

Je n'entrerai point dans le détail de cette guerre, qui dura dix ans entiers. Il paraît que les neuf premières années se

passèrent en petits combats et en escarmouches. Divers fléaux attaquèrent l'armée des Grecs; elle eut d'abord à souffrir de la famine : il fallut courir les îles et les côtes voisines, d'où on rapporta des vivres et des esclaves. La peste se mit ensuite dans l'armée; elle enleva beaucoup de monde; mais les Grecs firent diverses recrues dans leurs courses, et ils ravagèrent les états de Priam, dont ils rapportaient un butin considérable.

Les Troyens étaient secondés par les rois de terre ferme, qui leur amenaient de grands secours. Beaucoup de chefs périrent de part et d'autre, Patrocle, Achille, Hector et Pâris lui-même; mais enfin, dans la dixième année, un stratagème rendit les Grecs maîtres de Troie, qu'ils détruisirent de fond en comble.

C'est dans l'Iliade, ma chère Aline, que vous trouverez une intéressante description de ce siége fameux. J'aime à croire qu'un mouvement de curiosité vous portera à en chercher les détails, soit dans la traduction de M. Bitaubé, soit dans celle de madame Dacier.

Le pinceau d'Homère, sa brillante imagination, ont tellement embelli son sujet, qu'il a su porter au plus haut degré d'intérêt des événemens qui sont

peu de chose en eux-mêmes; il a su ennoblir jusques aux pirateries commises pendant la durée du siége. Tout devient merveilleux sous sa plume; et l'intervention des dieux, le rôle qu'il leur fait jouer dans cette guerre, ne sont pas les moins ingénieux de ses artifices. Son poëme, d'ailleurs, réunit au mérite d'être agréable, celui d'être très-utile comme fondement de l'histoire.

En attendant que vous lisiez l'Iliade, je pense, ma chère amie, qu'il vous fera plaisir d'en connaître le véritable sujet. Il n'est autre que la colère d'Achille; colère qui fut la suite d'une querelle avec Agamemnon, à l'occasion d'une captive nommée *Brisëis*, qui était tombée en partage à Achille, et qu'Agamemnon le força de rendre. Irrité d'avoir eu le dessous, le fier Achille se retira dans sa tente et refusa de combattre. Voilà le fond sur lequel Homère a su bâtir un poëme si beau, si parfait, qu'il est le modèle de tous nos poëtes.

Cette retraite d'Achille, à laquelle quelques historiens ont donné pour cause la mort de Palamède, sous prétexte de trahison, et sur les fausses sujétions d'Ulysse; cette retraite, quel qu'en fut le vrai motif, donna un moment

de grands avantages aux Troyens. Hector, Pâris, Déiphobe, et quelques princes étrangers qui s'étaient joints à eux, tombaient sur les Grecs et en faisaient un grand carnage, pendant la désunion des chefs qui divisait toute l'armée. Ces combats cependant n'étaient point encore décisifs ; mais Hector ayant forcé les retranchemens des Grecs, et mis le feu à leurs vaisseaux, la victoire allait se déclarer pour les Troyens, lorsque Patrocle, revêtu de l'armure d'Achille, rallia les Grecs et repoussa les Troyens. Cet ami, ce compagnon fidèle d'Achille, ne jouit pas long-temps de ses succès; après avoir tué Sarpédon, il fut lui-même tué par Hector. Le désir de venger la mort de Patrocle ramena Achille au combat ; il immola un grand nombre de Troyens aux mânes de son ami ; et il déshonora sa victoire sur Hector, par les cruautés qu'il exerça sur son cadavre. Après avoir tué ce brave capitaine, le plus vaillant défenseur de Troie, Achille, égaré par son ressentiment, lui perça les pieds, l'attacha à son char et le traîna ainsi autour des murs de la ville. Non content de cette indignité, il le laissa douze jours entiers sans sépulture, et ne se laissa fléchir sur ce point que par les larmes de

Priam, qui vint lui demander le corps de son malheureux fils.

Rien de si touchant que les détails relatifs à la démarche de ce père infortuné, de même que l'expressive douleur d'Andromaque. Cette veuve d'Hector que nos auteurs tragiques ont célébrée, m'inspire, dans l'Iliade, un bien plus vif intérêt que la belle Hélène, dont les charmes eurent cependant tant d'empire; que le poëte prétend que sa vue suffisait pour arrêter les plaintes des vieillards, qui gémissaient sur les maux qu'elle avait attirés sur leur malheureuse patrie.

Peu après la mort d'Hector, Achille fut tué en trahison par Pâris, et celui-ci périt de la main de Philoctète.

Les Troyens avaient perdu leurs meilleurs généraux; ils n'avaient plus d'espérance que dans leur *Paladium*. Cette statue de Minerve, apportée par Dardanus, à laquelle un ancien oracle attachait le salut de la ville, disparut un beau jour. Quelques auteurs prétendent qu'Anténor et Enée volèrent cette statue, et livrèrent la ville aux Grecs; d'autres disent qu'ils s'en rendirent maîtres par surprise; que par une ruse suggérée par Ulysse, les Grecs feignirent

de se retirer, et laissèrent à l'entrée de leur camp un grand cheval de bois, dont la singulière structure attira l'attention des Troyens. On dit qu'ils eurent l'imprudence d'entrer ce cheval dans leur ville, et qu'à l'entrée de la nuit six Grecs cachés dans le corps du cheval de bois, en sortirent pour massacrer les gardes et ouvrir les portes de la ville aux autres Grecs placés en embuscade.

Quelle que soit la manière dont les gardes furent surpris, il paraît constant qu'ils le furent, et qu'après les avoir tués, les Grecs, maîtres de la ville, la livrèrent au pillage et ensuite au feu. Ils immolèrent sans pitié Priam et ses enfans; ceux qui échappèrent à la mort n'échappèrent point à l'esclavage.

Troie ruinée de fond en comble, devint le théâtre de la plus cruelle désolation. Ceux de ses habitans qui survécurent à sa destruction et purent se soustraire aux fers qui leur étaient préparés, ne le firent qu'en se réfugiant dans les contrées voisines où ils se confondirent avec les habitans; d'autres portèrent plus loin les débris de leur fortune, c'est-à-dire, ce qu'ils avaient pu sauver du pillage et de l'incendie.

C'est ainsi que le pieux Enée tourna

ses pas vers l'Italie, où nous le verrons, par la suite, devenir le chef d'un peuple puissant.

Les Mysiens, voisins des Troyens, vinrent à leur secours pendant le cours de la guerre; et lorsque la victoire des Grecs eut rendu la Troade déserte, les Mysiens s'y étendirent et l'occupèrent sans avoir eu la peine de la conquérir. Ces pays se ressemblaient pour la température et la fertilité.

Les arts étaient en honneur chez les Mysiens; ils donnèrent des preuves de leur habileté en ce genre. La ville de Cyzicus était appelée la *Rome de l'Asie*, et possédait un temple entièrement bâti de marbre poli. Les colonnes merveilleuses pour leur grosseur et leurs proportions, ont servi à orner Constantinople, quand Cyzicus eut été renversé par un tremblement de terre. C'est à Pergame que les premières tapisseries ont été faites. Eumène, roi de cette ville, eut la noble ambition de former une bibliothèque égale à celle de Ptolomée, à Alexandrie. Il faisait copier tous les bons livres dont il avait connaissance, et pour cela il tirait beaucoup de papier d'Egypte. Ptolomée qui ne voulait être surpassé, ni même égalé en amour pour les

sciences, interdit la sortie du papier. Eumène trouva le moyen de rendre la peau des bêtes propre à recevoir l'écriture. Le parchemin qu'il inventa fut appelé *papier de Pergame*. Il fit transcrire deux cents mille volumes.

L'histoire des Mysiens est d'ailleurs peu connue ; ses peuples qu'on dit avoir été belliqueux dans les temps anciens, s'étaient entièrement abâtardis, et ils étaient devenus si lâches, que leur lâcheté passait en proverbe : aussi firent-ils peu parler d'eux; leurs villes avaient plus de célébrité que les habitans.

Ceux de Lampsaque furent cependant assez adroits pour faire révoquer à Alexandre l'ordre qu'il avait donné de détruire leur ville, où il avait su qu'il se passait des abominations.

C'est sur les bords du Granique, fleuve de Mysie, que ce conquérant commença ses exploits contre les Perses.

On ne compte que quatre rois de ce petit pays ; on ne connaît ni les actions ni les époques de leur règne.

Je vous ai parlé précédemment des Lydiens ; ils étaient voisins des Mysiens, et furent probablement comme eux alliés des Troyens

La prise de Troie est l'époque la plus

célèbre du premier âge de la Grèce; on peut dire même que cette ville fut le théâtre des premières victoires des Grecs.

Cette expédition n'eut d'ailleurs de véritable succès que pour Ménélas, qui recouvra Hélène qu'il ramena en Grèce. Elle fut pour les autres Grecs une source de malheurs; non-seulement ils ne ramenèrent que de faibles débris de leur armée, leurs soldats et la plus grande partie des généraux ayant péri devant les murs de Troie; mais les tempêtes les assaillirent encore à leur retour, et firent échouer leurs vaisseaux de côté et d'autre.

Ceux qui revirent leur patrie, après dix ans d'absence, n'y trouvèrent que troubles et confusion; l'anarchie et les dissentions désolaient leurs royaumes, et plusieurs périrent victimes des conspirations.

Agamemnon fut de ce nombre. A peine fut-il arrivé chez lui, qu'il fut massacré par Egiste, fils de Thieste, qui s'empara du royaume d'Argos.

Vous vous rappelez sans doute qu'Agamemnon était successeur d'Atrée, dont je vous ai dit qu'il était le petit-fils. En cette qualité il devait être en butte

à la haine et à la vengeance des fils de Thieste. Egiste sut profiter de son absence et du ressentiment que Clitemnestre conservait contre son époux, à cause de la mort d'Iphygénie, pour s'insinuer dans l'esprit de cette reine ; il parvint à gagner tellement son affection, qu'il la porta à se rendre complice du meurtre d'Agamemnon.

Ce crime affreux fut vengé par Oreste, fils d'Agamemnon, ce jeune prince que sa sœur Electre était parvenue à soustraire à la fureur de l'usurpateur qui, en épousant Clitemnestre, voulut tuer son fils. Ce descendant d'Atrée, nourri dans le désir de la vengeance, ne fut pas plutôt devenu grand, qu'il songea à immoler Egiste aux mânes de son père. Il effectua ce dessein; mais par malheur il tua en même temps Clitemnestre sa mère, qui avait voulu se mettre au devant des coups qu'il portait à Egiste.

Par la mort de cet usurpateur, Oreste se remit en possession du royaume d'Argos, qu'il réunit à ceux de Mycènes et de Sparte, qu'il hérita de Ménélas. Mais les remords qu'il eut de la mort de sa mère, l'empêchèrent de régner tranquillement. Quoiqu'il eût été absous par l'aréopage de ce crime involontaire, il

en fut si affecté, qu'il donna occasion de dire qu'il fut tourmenté et agité par les furies, en punition de son parricide.

Tisamène, fils d'Oreste, lui succéda, mais il ne régna que trois ans; au bout de ce temps, il fut chassé du trône par les Héraclides.

Les Héraclides étaient alors trois frères nommés Témane, Cresphonte et Aristomède. Ils étaient fils d'Aristomaque, arrière petit-fils d'Hercule; ils prétendirent avoir droit sur le Péloponèse, comme sur l'héritage de leurs ancêtres, et ils le recouvrèrent par leur valeur. Témane s'empara de la ville d'Argos, Aristomède de la ville de Sparte, et Cresphonte de la Messénie. Leur retour causa la première révolution dans les états de la Grèce, et ils anéantirent la puissance des Pélopides.

Aristomède laissa en mourant deux fils jumeaux, Euristhène et Proclès. Ces deux princes se ressemblaient tellement, qu'il était difficile de les distinguer. Ils furent tous deux proclamés rois; et depuis il y eut toujours deux rois à Sparte. C'est sous le règne d'Agis, fils d'Euristhène et de Soüs, fils de Proclès, que l'esclavage commença à s'établir à Sparte. Voici à quelle occasion : Les habitans de

la ville de Délos, près de Sparte, ayant refusé de payer les contributions qu'Agis avait imposées à tout le territoire de Lacédémone, ce prince voulut affermir son autorité par un exemple de sévérité. Il assiégea leur ville, la prit, et réduisit tous les habitans à la condition d'esclaves. C'est l'origine de ces Ilotes, si fameux par la rigueur avec laquelle ils étaient traités; obligés de remplir les fonctions les plus pénibles, et toujours asservis aux Lacédémoniens; ils furent dans la suite chargés de la culture des terres.

Le gouvernement monarchique se soutint dans Sparte, jusqu'au règne d'Euripont; mais ce prince se montra si faible et si condescendant, que le peuple abusa de sa bonté, et bientôt l'autorité royale ne fut plus respectée. Le plus grand désordre se mit dans le gouvernement. Eunome, qui succéda à Euripont, ne soutint que faiblement les rênes. Comme son prédécesseur, il ne fut pas assez habile pour arrêter les désordres. Ce prince laissa en mourant deux fils de différens lits, Polydecte, qui monta sur le trône aussitôt après la mort de son père, et Lycurgue, qui fut si célèbre par la suite. Polydecte régna peu de temps, et mourut sans postérité, mais il

laissa sa femme enceinte. Lycurgue fut appelé sur le trône, qu'il partagea avec Archelaüs; mais le généreux Lycurgue déclara qu'il n'acceptait la royauté qu'en qualité de tuteur de l'enfant de Polydecte. Il annonça que si, selon les vœux de la nation, la reine donnait le jour à un fils, il lui remettrait la couronne aussitôt qu'il serait en âge de la porter. On prétend cependant que la veuve de Polydecte, mère dénaturée et ambitieuse, avait fait offrir à Lycurgue de détruire son fruit, s'il voulait l'épouser, et la faire régner avec lui. Ce prince eut horreur d'une telle proposition; mais il dissimula avec la reine; et, lui laissant quelqu'espoir, il prit ses précautions pour l'empêcher de détruire son enfant, qu'il se fit apporter aussitôt qu'il fût né. C'était un garçon, qui reçut le nom de Charicles. Lycurgue le présenta de suite aux magistrats de Lacédémone, comme leur roi.

Cette action louable de Lycurgue, et le refus qu'il fit ensuite d'épouser la reine, le mit très-mal avec elle; bientôt elle lui suscita des ennemis qui l'accusèrent de trâmer une conspiration. Ce grand homme méprisa cette injure; et s'apercevant que l'autorité des lois était

méconnue, il résolut de faire une réforme dans le gouvernement. Il fit, dans cette vue, divers voyages, pour étudier les mœurs et les usages des peuples. Il se rendit d'abord dans l'île de Crète, qui avait eu pour législateur le roi Minos, prince puissant et estimable par ses vertus. Il avait conquis l'île de Crète, et avait mis tous ses soins à affermir sa puissance par des lois sages. Son gouvernement était monarchique, mais l'autorité du roi était tempérée de manière que les lois eussent tout leur empire, que le prince ne régnât que par les lois, et fût le premier forcé d'y être soumis. Ce gouvernement, qui donnait au roi une puissance absolue pour faire le bien, et lui liait les mains pour faire le mal, était assez du goût de Lycurgue; mais cependant il ne voulut point l'adopter avant de s'être assuré qu'il n'en existait point de meilleur. Il passa en Asie, où il rassembla les divers ouvrages d'Homère, qui n'avaient encore paru que par fragmens; puis il parcourut l'Egypte, où il puisa de grandes connaissances. Enfin, après avoir examiné les diverses formes de gouvernement, et pesé les inconvéniens de chacune, il tira des uns et des autres ce qui lui parut le plus

utile, et revint donner des lois à sa patrie.

Je vous donnerai, dans ma première lettre, le détail succint de celles qu'il établit; mais il est temps de terminer celle-ci, et de laisser à ma chère Aline le temps de réfléchir sur toutes les catastrophes qui suivirent la guerre de Troie.

On pense que ce fut environ quatre-vingts ans après la prise de cette ville, que les Héraclides renversèrent la puissance des Pélopides; et la faiblesse d'Euripont et de ses descendans prépara la ruine de l'état monarchique.

## LETTRE XVII.

Etablissement du gouvernement républicain dans la Grèce. — Lois de Lycurgue à Sparte.

Avant de parler des lois de Lycurgue, dont j'ai promis de vous entretenir aujourd'hui, je pense devoir vous dire quelque chose du royaume de Corinthe, afin de finir de suite l'histoire des royaumes de la Grèce.

L'origine de Corinthe est obscure. On croit que cette ville fut érigée en royaume par Sysiphe, qui fut tué par Thésée. Glaucus, son fils, institua les jeux isthmiques. Il fut père de Bellérophon, que la fable fait monter sur le cheval Pégase pour combattre la Chimère.

Les héros fabuleux jouent un grand rôle dans les premiers temps de l'histoire de Corinthe. On y retrouve Jason et Médée qui, fuyant la Thessalie d'où ils étaient chassés, vinrent se réfugier à Corinthe. Jason y devint amoureux de

Glaucé, fille du roi, ce qui rendit ce pays le théâtre des fureurs de Médée. Cette magicienne nous est présentée par les poëtes, tuant les enfans qu'elle avait eus de Jason; embrâsant le palais, pour réduire en cendres sa rivale, et bravant la fureur de son mari, en se sauvant dans un char traîné par des serpens.

Je n'essaierai point, ma chère Aline, de vous expliquer ces détails fabuleux; il est bon de les connaître, et facile de les apprécier.

Il règne une si grande confusion dans l'histoire des rois de Corinthe, qu'il est difficile de la suivre. Je me contenterai de vous dire que Bacchis, un de leurs rois, eut un grand nombre de descendans, et qu'après de longues dissentions dans le gouvernement, les Bacchides s'emparèrent de l'autorité et établirent l'aristocratie. Pendant l'interruption de la puissance souveraine, Corinthe essaya ses forces sur mer, et fonda les colonies de Corcyre et de Syracuse.

Cette dernière, par sa situation et la beauté de son ciel, devint l'une des plus belles villes de la grande Grèce.

L'état de Corinthe était peu étendu; il consistait en une montagne couronnée par une citadelle. La capitale était située

au bas de la montagne, et une ville sur chacun des côtés de l'isthme, par où le promontoire joignait la terre ferme. Cette position rendait Corinthe le centre du commerce de toute la Grèce, et par conséquent le dépôt des richesses. Les arts y étaient portés au dernier degré de perfection; aussi le plus élégant des ordres d'architecture a-t-il retenu le nom de *Corinthien*.

Avec les arts régnaient le luxe et la mollesse qui en est la suite. Corinthe était ornée de temples, de palais, de bains, de fontaines, de tombeaux et d'autres édifices superbes. Les eaux élevées à grands frais sur les montagnes, retombaient par des canaux de marbre, qui les distribuaient dans la ville. La citadelle était de la plus grande force; elle fut long-temps regardée comme imprenable. On remarque que les Corinthiens firent peu de conquêtes, et semblaient ne s'armer que pour tenir la balance entre leurs voisins.

Mais revenons à son gouvernement. Après avoir été quelques années soumis à celui des Bacchides, Cypselus s'empara de l'autorité et détruisit tout ce qui s'opposait à sa puissance. Il gouverna ses sujets pendant trente ans, avec douceur

et sagesse. Son fils, Périandre, lui succéda; mais loin d'imiter la modération de son père, il se conduisit en véritable tyran. Il le fut envers sa patrie et envers sa famille. Il fit périr sa femme, et fit mettre à mort une grande partie des principaux citoyens. Cependant cet homme si cruel fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce! Il dut cet honneur à sa liaison et à ses relations intimes avec les philosophes de son temps.

C'est ainsi que les grands crimes sont souvent oubliés, ou du moins palliés avec art par ceux qui élèvent au rang des grands hommes les souverains qui les honorent, et que, par reconnaissance, ils se plaisent à illustrer. Les jugemens des contemporains sont rarement impartiaux ; ils sont presque toujours dirigés par des motifs particuliers: la postérité seule juge sans prévention, et peut confirmer ou rejeter des honneurs peu mérités.

Après la mort de Périandre, les Corinthiens, las de la tyrannie sous laquelle ils avaient gémi, dégoûtés du gouvernement monarchique, immolèrent tout ce qui restait de la famille royale; et s'étant remis ainsi en liberté, ils introduisirent la démocratie.

Vous avez vu, dans ma dernière, que le retour des Héraclides causa une grande révolution dans la Grèce ; nous les avons vu s'emparer des royaumes d'Argos, de Sparte et de Mycènes. Pendant ce temps, les Achéens, peuple de la Laconie, s'établirent dans l'Asie mineure, qu'ils appelèrent l'*Eolide ;* ils y fondèrent Smyrne et quelques autres colonies. Les Ioniens qui habitaient l'autre partie du Péloponèse, se retirèrent sur une côte de la même Asie, qui prit d'eux le nom d'*Ionie.* Ils y bâtirent Ephèse, Clasomène et Samos.

Ces différens peuples, appelés *Eoliens, Achéens, Ioniens, Doriens*, ayant chacun leur domaine particulier, ne dépendaient nullement les uns des autres. Ils conservèrent leur langage propre, qu'on appelait *dialecte.* Il y en avait quatre : l'*attique*, qui était celui des Athéniens ; l'*ionien* était celui des peuples de l'Asie mineure ; le *dorique*, celui des Lacédémoniens et d'Argos ; l'*eolien*, celui des Béotiens et de tous les peuples de l'Eolie.

Vous verrez, par la suite, qu'il était nécessaire de vous dire un mot de ces divers dialectes ; et vous verrez sur-tout combien celui de l'Attique acquit de réputation.

Je désire, ma chère amie, que ces premières notions sur les différens peuples de la Grèce, vous inspirent quelque intérêt, ou du moins que vous lisiez ces détails sans ennui. Mais nous allons bientôt voir ces peuples sous un nouveau jour, et leur histoire va vous offrir des faits moins décousus et véritablement intéressans.

Dans le léger aperçu que nous avons fait des petits royaumes, nous avons déjà vu que la tyrannie, l'abus de l'autorité souveraine, avaient dégoûté du gouvernement monarchique ; un esprit de liberté s'empara de la Grèce entière, et donna lieu au gouvernement républicain : vous jugerez bientôt quelle était la différence de ces deux gouvernemens.

Nous avons vu Lycurgue parcourir une partie de l'Asie, pour étudier les mœurs et les usages des peuples; pendant qu'il s'occupait de recueillir celles de leurs lois qu'il jugeait les plus propres à assurer le bonheur de ses compatriotes, Charilaüs, son neveu, fut tué dans une émeute. Le peuple se porta à une si grande insolence, que Sparte menaçait de tomber dans l'anarchie. On sentit le besoin d'un homme de tête; on eut recours à Lycurgue, à qui on envoya

des députés pour le prier de revenir au plutôt.

Ce grand homme, cédant aux instances de ses compatriotes, s'empressa d'arriver. De retour dans sa patrie, avant d'établir des lois il voulut s'étayer de l'autorité des dieux. Il alla consulter l'oracle de Delphes, et il en reçut une réponse favorable à ses projets.

Revenu à Lacédémone, il communiqua ses desseins aux principaux de la ville. Après s'être concilié leurs suffrages, il se fit suivre d'un bon nombre de gens armés, se rendit dans la place publique, et fit part au peuple de son plan de gouvernement.

La première opération fut d'établir un sénat qui devait être médiateur entre les rois et le peuple. Ce sénat fut composé de trente sénateurs, dont les deux rois étaient les chefs; mais leur autorité se bornait à ce seul titre. Non-seulement ils ne pouvaient rien entreprendre sans avoir recueilli les voix et sans avoir obtenu la pluralité des suffrages, mais ils étaient comptables de leur administration; on pouvait informer contre eux, et les condamner s'ils étaient reconnus coupables. Avec des pouvoirs si restreints, vous sentez, ma chère Aline,

que les rois de Sparte étaient entièrement dans la dépendance du sénat La qualité de souverain n'était pour eux qu'un vain nom, sur-tout en temps de paix; car en guerre ils jouissaient d'un pouvoir absolu, mais seulement comme généraux.

On peut croire que les rois qui régnaient à Sparte au moment de la promulgation des lois de Lycurgue, ne se virent pas enlever sans regret la plus grande partie de leur autorité. Aussi, quelques auteurs, qui supposent que Charilaüs ne périt qu'après le retour de son oncle, disent: Que ce jeune roi effrayé de l'appareil menaçant qui environnait Lycurgue, lorsqu'il parut sur la place, entouré d'un gros d'amis, armés de poignards, crut avoir tout à redouter, et qu'il se réfugia dans le temple de Minerve; qu'on le ramena par la douceur, et que l'on parvint à lui persuader de se joindre à la coalition. Les principaux citoyens, parmi lesquels Lycurgue avait choisi les vingt-huit qui devaient, avec les deux rois, composer le sénat, contribuèrent beaucoup à faire passer sa proposition. Appuyés de leurs amis, ils forcèrent le peuple à recevoir la loi; et pour laisser à ce

dernier une ombre d'autorité, on lui donna le droit d'accepter ou de rejeter sans examen, les avis qui seraient proposés par le sénat. Mais ce corps destiné par Lycurgue à maintenir l'équilibre entre l'autorité des rois et celle du peuple, annullait l'espèce de *veto* de celui-ci, dont il avait tellement borné les droits, qu'il ne pouvait s'assembler que lorsqu'il était convoqué par le sénat. Ce corps s'était de plus réservé le pouvoir de rompre les assemblées dès qu'il le jugerait à propos.

Ces préliminaires établis, on passa aux lois civiles et morales, qui furent partagées en douze tables.

Après avoir réglé l'autorité et les pouvoirs de chacun des citoyens, Lycurgue jugea convenable de faire un partage des terres, et d'établir l'égalité entre tous les sujets. Il sut persuader aux principaux de faire le sacrifice de leurs richesses, et de mettre leurs terres en commun. La Laconie fut divisée en trente portions égales; neuf mille furent assignées aux citoyens de Sparte, et le reste aux habitans du territoire, composant le domaine de Lacédémone. Il fut déclaré, par une loi positive, qu'on ne pourrait jamais morceler ces por-

tions; qu'elles devaient passer entières entre les mains des héritiers ou des acquéreurs, et que si par la suite il se trouvait plus de citoyens que les portions ne pouvaient nourrir, on ferait des colonies. Cet article prouve que chaque portion pouvait suffire à la subsistance d'une famille.

A cette égalité dans le partage des terres, Lycurgue joignit la proscription de l'or et de l'argent; il voulut qu'on ne se servit que de monnaie de fer, dont le poids et le bas prix rendaient le commerce très-difficile. C'était aussi anéantir l'avarice; il était impossible de songer à thésauriser avec la monnaie de Sparte.

Pour ôter à ses concitoyens le désir des conquêtes, celui de s'agrandir, et par conséquent les vues d'une ambition fondée sur l'injustice, Lycurgue défendit toute navigation et tout combat naval.

Pour accoutumer les Spartiates à une vie dure, il établit les repas publics; il voulut qu'ils mangeassent en commun, et la même nourriture.

Cette loi eut beaucoup de peine à passer : il s'éleva même à ce sujet une émeute, dans laquelle Lycurgue eut un

œil crevé; mais la douceur avec laquelle il supporta cet outrage, augmenta l'estime qu'on lui portait, et la loi fut adoptée. Ces tables devinrent par la suite des écoles de tempérance et d'instruction pour les jeunes gens, qui s'y trouvaient sous la surveillance des vieillards. La sobriété des Lacédémoniens était renommée; ils ne se nourrissaient que de mets simples; ils ne savaient ce que c'était que de boire par plaisir. L'ivresse était infâme. On faisait enivrer des esclaves, pour inspirer aux jeunes gens l'horreur de l'ivrognerie.

Le luxe était tout-à-fait proscrit à Lacédémone; on ne se vêtissait que pour se garantir des injures du temps, et non pour se parer. Les habits étaient égaux, comme les fortunes, au moment du partage. Leur forme, dont on voit encore le modèle dans les tableaux, était plus favorable à la course que décente.

Les robes des filles ne descendaient qu'aux genoux, celles des femmes étaient encore plus courtes. Jusqu'à l'âge de douze ans, on ne portait qu'une tunique; passé cet âge, on y ajoutait une robe d'une étoffe mince et claire. Il n'était permis qu'aux courtisanes de

porter de l'or et des pierreries. Les filles paraissaient en public sans voiles, les femmes étaient toujours voilées.

On pensait que les premières avaient besoin d'être vues, et que les autres ne devaient plus l'être. Dans cette république où les filles se mariaient sans dot, les charmes extérieurs devaient être comptés pour beaucoup. Cependant les Spartiates les appréciaient moins que les vertus, et Lycurgue parut avoir pour but de faire perdre à la beauté une partie de son empire, en ôtant au sexe l'attrait de la pudeur. Dans les gymnases, les filles et les garçons combattaient nuds. Le célibat était déclaré infâme pour les hommes. Les vieux garçons étaient condamnés à de fortes amendes; de plus, on les soumettait à un châtiment humiliant, quand ils passaient l'âge prescrit par la loi pour le mariage. On ne leur rendait aucun honneur dans leur vieillesse. Tout tendait à encourager la population. Ceux qui avaient trois enfans, étaient ménagés dans les taxes; ceux qui en avaient quatre, n'en payaient point du tout.

Ces mesures pouvaient être considérées comme sages et utiles, mais combien étaient sévères celles qui concer-

naient l'éducation des enfans ! combien, sur-tout, elles devaient paraître cruelles à la tendresse maternelle ! Les enfans étaient moins considérés comme appartenant à leurs parens, que comme les enfans de l'état. Lorsqu'il naissait un citoyen, il était remis entre les mains des anciens de la tribu ; ils l'examinaient, et s'il était jugé faible et délicat, l'infortuné était inhumainement condamné à mort. On le jetait dans une caverne au pied du mont Taygette. Cette loi barbare avait pour but de ne laisser vivre que des sujets qui pussent être utiles à l'état. Ceux qu'on jugeait bien constitués, étaient remis à leurs parens, qui les élevaient jusqu'à l'âge de sept ans, mais en les accoutumant de bonne heure aux privations. Dès le berceau, la nourrice devait quelquefois refuser le sein à l'enfant, pour l'habituer à la sobriété. A sept ans, les enfans étaient tirés des mains de leurs parens, pour être distribués dans différentes classes. On les formait à une vie dure ; on les endurcissait contre le froid et le chaud ; on les habituait à marcher nuds pieds ; à marcher dans l'obscurité ; à braver toutes les faiblesses de l'enfance. A l'âge de douze ans, ils passaient dans une autre

classe, et sous une discipline encore plus sévère. Là, on les exerçait à obéir aux lois et aux magistrats, à respecter les vieillards; ils couchaient sur des lits durs, et n'avaient d'autre bain que le lit du fleuve Eurotas; on les formait aux exercices de la guerre, pour les accoutumer à combattre avec courage; on les forçait de se battre les uns contre les autres, et avec tant d'acharnement, que plusieurs y perdaient quelques membres, et même quelquefois la vie.

On encourageait en eux le penchant au vol et au larcin, pourvu qu'il fût fait avec adresse. Dans la vue de leur donner de la finesse et de la hardiesse dans leurs entreprises, on leur permettait de dérober quelque chose dans les jardins, ou dans les salles où l'on mangeait; mais s'ils avaient le malheur d'être pris sur le fait, ils étaient sévèrement punis, non pour le vol, mais pour la maladresse avec laquelle ils s'étaient laissé surprendre.

Un autre usage barbare était celui de choisir un certain nombre d'enfans, qu'on frappait de verges inhumainement, à l'une des fêtes de Diane. On encourageait ces malheureuses victimes à souffrir sans se plaindre qu'on les fusti-

geât jusqu'au sang; et telle était la force du préjugé, du faux point d'honneur qu'on leur inspirait, qu'on en vit périr sous les coups, sans qu'il leur échappât un seul cri. Les mères, témoins de ce spectacle, l'envisageaient tranquillement, et tenaient à grand honneur que leurs enfans ne manquassent point de fermeté; elles leur en donnaient l'exemple, en se montrant insensibles aux tourmens qu'ils enduraient.

Lycurgue voulait faire un peuple de soldats, et il y réussit: endurcis à toutes les fatigues, à tous les événemens de la guerre; accoutumés au sang et presque au carnage dès leur enfance, combien les Spartiates ne devaient-ils pas être intrépides? combien n'étaient-ils pas disposés à braver les dangers?

L'amour de la patrie était le premier sentiment qu'on s'attachait à leur inspirer: leur principale occupation était la guerre. Tout tendait à leur en donner le goût; la religion même y concourait. Tous les dieux et déesses de Sparte étaient représentés armés, afin que ce peuple n'eût sous les yeux que des exemples de valeur et de courage. Les sacrifices et les offrandes étaient de peu de valeur, afin que rien n'empêchât de

rendre aux dieux les hommages prescrits par les lois. Les prières étaient courtes, les Spartiates s'énonçaient en peu de mots et d'une manière énergique. C'était une des études à laquelle on exerçait les jeunes gens. La brièveté de leur conversation a fait donner à leur style celui de laconique.

Lycurgue bannit de Sparte les sciences et les arts ; il proscrivit les spectacles et tout ce qui pouvait amollir ses compatriotes. On ne négligeait point cependant la culture de l'esprit de la jeunesse, mais on l'instruisait plus par la conversation que par la lecture. C'étaient les vieillards, les citoyens d'expérience qui se plaisaient à instruire les jeunes gens, dont ils étaient toujours écoutés avec respect.

Les filles étaient élevées presque avec la même sévérité que les garçons ; on les endurcissait à la peine, au travail ; on les exerçait à la course et à lancer le javelot. Cette éducation les disposait aux vertus mâles et héroïques ; mais elle leur faisait perdre cette douce sensibilité qui est le partage des femmes ordinaires. L'enthousiasme de l'amour de la patrie étouffait en elles la force du sang. On a vu des mères à qui l'on annonçait la

mort de leur fils, tué sur le champ de bataille, n'être empressées que de s'informer s'il avait été tué en défendant la patrie, et sur la réponse affirmative, loin de donner des larmes à son sort, s'en réjouir comme d'un honneur et d'un bonheur suprême. L'idée seule de la lâcheté pouvait les affliger ; avoir fui devant l'ennemi était un si grand déshonneur, qu'il n'était pas de mère qui n'aimât mieux voir son fils mort, que d'apprendre qu'il avait conservé la vie aux dépends de son honneur. Ceux qui dans un combat avaient pris la fuite, étaient diffamés pour toujours; on pouvait même les insulter impunément. Les guerriers tués aux champs de la gloire, étaient au contraire très-honorés. Ils étaient les seuls qui eussent le droit d'avoir des inscriptions sur leurs tombeaux. Les femmes qui se dévouaient à la vie religieuse goûtaient le même avantage ; mais en général l'on ne voyait point à Sparte de cris ni de gémissemens aux funérailles ; Lycurgue les avait défendus comme indignes de la grandeur d'ame et de la fermeté d'hommes courageux.

Le gouvernement de Lacédémone fut regardé par les anciens, comme celui qui approchait le plus de la perfection.

On remarqua que, tant que les lois de Lycurgue furent observées, on ne vit aucune sédition dans Sparte, aucun particulier n'y usurpa l'autorité par violence, et aucun roi ne s'attribua plus de pouvoir que les lois ne lui en donnaient.

Malgré tous ces avantages, l'espèce d'empire que cette république acquit sur toutes celles de la Grèce, se ressentit toujours de la sévérité de sa discipline; elle donnait aux Lacédémoniens un caractère de rigueur, une hauteur envers leurs alliés, dont ceux-ci finirent par se lasser. Athènes sut profiter de cette disposition des esprits. Nous verrons cette rivale de Lacédémone l'emporter bientôt sur elle. Un grand défaut de la constitution de Sparte, était de ne pouvoir se maintenir que par des guerres continuelles. Un de leurs principes était cependant de ne pas la faire long-temps au même peuple, de peur de l'aguerrir. Afin de faire désirer la guerre aux soldats, les Lacédémoniens se relâchaient un peu en campagne de l'austérité ordinaire de leur vie. Ils avaient une musique guerrière, qui contribuait à exciter la valeur. Dans toutes leurs expéditions, ils avaient grand soin de pratiquer leurs rites religieux. Le

soir, après le repas, les soldats chantaient ensemble des hymnes à la louange des dieux; quand ils étaient prêts à charger l'ennemi, le roi offrait des sacrifices aux Muses, les soldats se couronnaient de fleurs, et l'armée avançait au son des flûtes, qui jouaient l'hymne de Castor. Lycurgue, après avoir mis la dernière main à son ouvrage, après avoir joui de la satisfaction de voir ses lois bien établies, fit assembler tous les citoyens, et leur déclara qu'il lui restait quelque chose d'important à leur communiquer; mais qu'il ne le pouvait faire qu'après avoir consulté l'oracle d'Apollon, dans son temple de Delphes. Il leur fit promettre à tous de maintenir les lois jusqu'à son retour. Les deux rois, le sénat et le peuple s'y engagèrent par serment. Arrivé à Delphes, la prêtresse d'Apollon lui répondit au nom de ce dieu, que ses lois étaient excellentes, et que tant que Sparte les observerait, elle serait la plus heureuse et la plus illustre des villes. Lycurgue enchanté de cette réponse, l'envoya à Sparte; et regardant dès-lors son ministère comme fini, on dit qu'il se laissa mourir de faim, afin que les Spartiates, liés par leur serment, fussent fidèles aux lois qu'ils s'étaient

engagés de garder jusqu'à son retour. Ce qui est certain, c'est qu'il ne reparut plus dans sa patrie, et qu'on ne sait point précisément le lieu de sa mort. Quelques auteurs prétendent cependant que ce fut à Delphes ou aux environs, qu'après avoir offert un sacrifice solennel à Apollon, il prit congé de son fils et de ses amis, et exécuta son projet de se laisser mourir de faim.

Le détail des lois de Lycurgue pourra vous paraître bien sérieux; je vous engage cependant, ma chère Aline, à le lire avec attention; la république de Sparte eut trop de célébrité, pour qu'il ne soit pas nécessaire de connaître les bases de son gouvernement. Ce n'est pas dans ce siècle d'ailleurs, ce n'est pas à une jeune personne, qui a déjà vécu sous trois formes de gouvernemens différens, qu'il doit être permis d'ignorer quels étaient ceux des républiques grecques. Ainsi, attendez-vous que je vous présenterai dans ma première, pour objet de comparaison, les lois du législateur d'Athènes.

## LETTRE XVIII.

Lois de Solon, et l'histoire de la république d'Athènes jusqu'à l'expulsion des Pysistratides.

La république d'Athènes a commencé long-temps avant celle de Sparte, si on la considère comme telle sous les archontes perpétuels; mais si on ne la prend qu'au moment où elle eut des lois et un gouvernement fixe, Lacédémone la devança sous ce rapport. Cette dernière fut sujette à bien moins de variations : les lois éprouvèrent peu de changemens, sans doute parce qu'elles convenaient parfaitement au caractère de la nation, que le législateur avait beaucoup étudié.

Vous vous rappelez que je vous ai dit que la royauté fut abolie à Athènes après la mort de Codrus. Ses deux fils, Médon et Nélée, donnèrent lieu à ce changement, par l'acharnement avec lequel ils se disputèrent la couronne; les Athéniens profitèrent de la circons-

tance pour abroger la royauté et s'ériger en république.

Le gouvernement fut confié à des magistrats qui, sous le titre d'*archontes*, devaient gouverner l'état avec une entière autorité, mais d'après les lois reçues et établies par la nation. Cette dignité fut d'abord à vie, et par reconnaissance pour la mémoire de Codrus, pour qui les Athéniens conservaient une grande vénération, on fit à Médon l'honneur de le nommer le premier de ces magistrats. Celui-ci usant libéralement de ses pouvoirs, les Athéniens s'aperçurent bientôt que la souveraineté n'avait changé que de nom, et pour la rendre moins tyrannique, ils réduisirent à dix ans la durée de l'exercice de cette charge; et bientôt après, on croit cependant que ce ne fut qu'après la mort de Médon, ils élurent neuf archontes, au lieu d'un; et leur pouvoir fut limité à un an. Cette dignité n'étant plus qu'une charge annuelle, dont la puissance était bornée, ne put suffire pour contenir des esprits remuans et jaloux de leur liberté.

Les Athéniens n'avaient point alors de lois écrites; et leurs magistrats, nommés par le peuple, mais choisis dans le corps de la noblesse, ayant chacun un

département séparé, ne s'accordèrent point sur la police, sur la religion, et même sur le gouvernement ; chacun voulait régir suivant son opinion. Les Athéniens passèrent ainsi plusieurs années au milieu des troubles et des discussions sans cesse renaissantes. Un factieux, nommé Cylon, profita des dissentions pour s'emparer de la citadelle ; mais bientôt il se trouva sans vivres ; et ses compagnons, que la faim contraignit à rentrer dans la ville, furent arrêtés et punis de mort. Les Athéniens, désirant alors mettre fin aux troubles qui les divisaient, jetèrent les yeux sur Dracon, l'un de leurs archontes, pour faire un code de lois écrites. C'était un citoyen rempli de vertus, mais stoïcien et inhumain, à force d'être sévère pour lui-même et pour les autres. La persuasion où l'on était de sa fermeté et de sa vigueur, le fit choisir pour rétablir le calme dans Athènes. Mais s'il était assez juste pour ne favoriser personne, il n'était pas assez modéré pour gouverner avec sagesse et prudence. En voulant arrêter la licence, il donna dans l'excès opposé. Ses lois punissaient de mort les moindres fautes, ne fût-ce que d'être convaincu d'oisiveté. Dracon confia l'exécution de ses lois

sanguinaires à des magistrats nommés *éphètes*, qui, suivant ses ordres, condamnaient impitoyablement tous ceux qui violaient ses institutions. Les choses inanimées n'échappèrent même pas à sa sévérité. Une statue, étant tombée sur un homme qu'elle tua, fut condamnée au bannissement, et personne n'osa plus la garder.

Dracon fut lui-même banni d'Athènes quelque temps après; il se retira à Egine, où il fut étouffé sous la quantité de robes et de bonnets que les habitans lui jetèrent en témoignage d'estime.

Les lois de sang qu'il avait mises en vigueur, eurent le sort ordinaire des choses violentes. On commença par les adoucir; on finit par les anéantir, non par le droit, mais par le fait; elles étaient pour ainsi dire impraticables et tombèrent en désuétude. Le mépris des lois amena la licence, suite naturelle de l'impunité. Les guerres qu'Athènes soutenait au dehors, interrompaient parfois les divisions intestines; mais elles se ranimaient fréquemment; les agitateurs laissaient rarement le peuple tranquille; tantôt ils l'effrayaient par des présages sinistres; tantôt ils enivraient les Athéniens par des fêtes publiques, des

sacrifices et des cérémonies expiatoires.

C'est ainsi, par exemple, que Cylon, dont j'ai parlé tout à l'heure, ayant été assiégé dans la citadelle, et obligé de prendre la fuite avec son frère, ceux de ses complices qui restèrent livrés à la vengeance publique, furent massacrés au pied de l'autel des Euménides.

Cette violation des lieux sacrés fut considérée comme un crime, un sacrilége qu'il fallut expier. Deux ans après Epiménide expia et purifia la ville d'Athènes par une foule de cérémonies qui furent depuis répétées. On s'en servait pour amuser et occuper la multitude, et, plus d'une fois, on en tira parti pour l'émouvoir.

Telle était la situation de l'état, lorsque le fameux Solon, qui voyageait dans toute la Grèce, et avait acquis de grandes connaissances par la fréquentation de sept sages, arriva à Athènes, qu'il trouva dans l'agitation.

Solon était originaire de Salamine, et s'était acquis des droits à la reconnaissance des Athéniens, en faisant rentrer cette ville sous leur obéissance. Cet exploit fut accompagné de circonstances singulières, qui méritent d'être rapportées. Les Mégariens avaient pris Sala-

mine sur les Athéniens; ceux-ci, lassés de faire de vains efforts pour la reprendre, décernèrent peine de mort contre celui qui en ferait la proposition. Solon, sans s'embarrasser du danger, court à la tribune aux harangues; il s'y rend dans une espèce de désordre, sans être habillé, et le bonnet de nuit sur la tête : le peuple, étonné de son costume, le suit en foule. Solon avait composé une pièce de vers sur la reprise de Salamine; il la débite avec feu, et communique son enthousiasme à ses auditeurs. L'attaque de Salamine fut résolue; et Solon, chargé de l'expédition, réussit complètement. D'autres victoires lui méritèrent encore la réputation d'un grand guerrier; mais sa qualité de législateur d'Athènes lui valut une renommée bien supérieure à celle qu'il se fit par les armes.

Au moment où il revint à Athènes, après avoir visité une partie de la Grèce, cette ville, toujours en proie aux divisions, était livrée aux plus cruelles de toutes : c'était l'insurrection des pauvres contre les riches. Ceux-ci prêtaient leur argent à usure, exigeaient rigoureusement le paiement, et réduisaient leurs débiteurs à devenir leurs esclaves, ou à se vendre eux-mêmes pour acquitter

leurs créanciers. Cette dureté ayant enfin soulevé les esprits, le peuple voulut une réforme dans le gouvernement ; il la demandait à grands cris. L'estime que les Athéniens faisaient de Solon, sa probité connue, sa sagesse, sa science en politique, déterminèrent à le nommer, d'une voix unanime, *archonte extraordinaire.* On lui donna de pleins pouvoirs de faire toutes les réformes qu'il jugerait convenables. Le pouvoir souverain, dont il fut investi, eût pu le conduire au trône ; il aima mieux être le législateur d'Athènes que d'en être le roi.

Le premier usage qu'il fit de son autorité, fut de déclarer quittes de toutes dettes les malheureux débiteurs que l'avidité de leurs créanciers avait réduits en esclavage. Ces infortunés, affranchis par Solon, devinrent ses plus zélés partisans ; d'un autre côté, il fit une opération de finances qui leur donna le moyen de s'acquitter des dettes qu'ils pourraient contracter par la suite ; ce fut de diminuer l'intérêt de l'argent et d'en hausser la valeur. Par ce moyen le pauvre fut moins foulé ; il lui devint plus facile de s'acquitter par son travail ; et le riche n'éprouva pas un trop grand bouleversement dans sa fortune.

Pour achever de dédommager ceux-ci de ce qu'il leur faisait perdre, Solon leur destina les dignités et les emplois ; mais il accorda à chaque particulier le droit de suffrage dans les assemblées générales. Il donna à tout citoyen le droit d'interjeter appel, et soumit au jugement du peuple les causes les plus importantes. Pour prévenir l'abus que la multitude eût pu faire de cette loi, il établit un conseil de quatre cents hommes choisis dans chaque tribu ; ce conseil fut chargé d'examiner les affaires avant de les proposer à l'assemblée du peuple.

Je dois vous observer que, dans ses lois primitives, Solon avait divisé tous les Athéniens en quatre classes : les trois premières fixées et séparées par la proportion des richesses, et la quatrième composée de ceux qui n'avaient rien. Il n'avait osé proposer, comme à Sparte, l'égalité dans le partage des terres ; le peuple désirait vivement cette répartition ; mais la crainte de soulever les riches arrêta Solon ; il se contenta de balancer les pouvoirs l'un par l'autre, et de réduire la dernière classe au droit d'opiner dans les assemblées générales. Elle ne pouvait d'ailleurs posséder aucune charge ; et quoiqu'elle fournît des mem-

bres au conseil des quatre cents, son influence était toujours bien inférieure à celle des autres classes.

L'aréopage, qui était le sénat d'Athènes, composé de cent hommes pris parmi les premiers citoyens, avait toujours joui de la principale autorité; et il reçut une nouvelle gloire sous l'administration de Solon; il étendit ses pouvoirs, le chargea de veiller au maintien de la constitution; lui donna le maniement des deniers publics, la surveillance de l'éducation de la jeunesse, le soin de s'informer de la manière dont chacun gagnait sa vie, et celui de punir l'oisiveté. Cette loi sévère, mais sage, en faisant un devoir du travail, contribua beaucoup à faire fleurir les arts. La nécessité de s'occuper encouragea ou fit naître l'industrie, qui fut la mère et le soutien des beaux arts.

Les matières de religion, la punition de ceux qui l'attaquaient, étaient encore du ressort du sénat; il délibérait sur la consécration des nouvelles divinités, la construction des temples et des autels. L'aréopage ne prenait, du reste, connaissance des autres affaires, que quand l'état, se trouvant dans un danger pressant, avait recours à la sagesse de ses conseils.

Alors l'autorité de l'aréopage, et celle du conseil des quatre cents, mettaient un frein à la puissance du peuple et aux innovations des tribunaux ordinaires.

Celui du sénat, qui était le plus ancien de la nation, devint, sous Solon, un corps d'autant plus vénérable, qu'il voulut que dorénavant les seuls archontes sortis de charge, eussent droit de siéger parmi les sénateurs : aussi jouissaient-ils de la plus grande considération, par leur réputation d'équité et de probité.

Les assemblées du sénat se tenaient toujours dans la nuit et dans un lieu découvert. Les orateurs ne pouvaient y faire usage des figures de l'éloquence; ils devaient se renfermer strictement dans leur cause.

Les pouvoirs du conseil des quatre cents s'étendaient à toutes les matières relatives au gouvernement; il décidait de celles de la guerre, de la paix, des finances, de la marine. Sur tous ces points son autorité ne pouvait être restreinte que par l'assemblée du peuple, dont l'approbation donnait force de loi aux arrêtés du conseil; lorsqu'au contraire ils étaient rejetés par le peuple, ils n'avaient d'autorité que pour un an.

Les juges du conseil pouvaient être

choisis parmi tous les citoyens, pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, et qu'ils fussent de bonnes mœurs. Après une information préalable, à ce sujet, ils étaient tirés au sort.

A cet aperçu de la constitution de la république d'Athènes, comparez, ma chère amie, ce que vous pouvez savoir de celle de votre pays; ce que vous avez entendu dire du conseil des anciens et de celui des cinq cents, et vous jugerez si, lorsque les Français avaient adopté cette forme de gouvernement, ils avaient emprunté quelque chose chez les Athéniens.

Puisque je désire que vous vous accoutumiez à juger des choses par comparaison, et à connaître les droits des nations, je veux encore vous dire un mot des assemblées du peuple, dont l'autorité balançait celle des conseils, et servait à établir cet équilibre que Solon s'appliqua à mettre entre les divers corps de l'état.

Ces assemblées se tenaient à jour fixe; tous les citoyens avaient droit de suffrage; et ils étaient obligés de se trouver à ces assemblées. On les commençait par des sacrifices et des prières : cet usage était aussi celui du sénat et du conseil.

Le peuple d'Athènes était très-religieux : il n'entamait rien d'important sans avoir avant sacrifié aux dieux. Les plus grandes affaires de la république se discutaient dans les assemblées du peuple ; les nouvelles lois, les matières de religion, la création des magistrats, le compte de leur administration ; la paix, la guerre, les alliances, les récompenses pour les services rendus à la république, tout enfin était discuté devant le peuple ; ce qui prouve que ce gouvernement était plus démocratique qu'aristocratique.

On comptait à Athènes trois sortes d'habitans, les citoyens, les étrangers et les esclaves. Les citoyens naturels d'Athènes étaient ceux qui y étaient nés de père et mère libres. Les étrangers pouvaient acquérir le droit de bourgeoisie par la faveur du peuple, qui l'accordait à ceux qui avaient rendu de grands services à l'état. Les jeunes gens devenaient membres de l'état à vingt un ans ; ils prononçaient alors le serment de défendre la patrie jusqu'au dernier soupir ; de ne jamais fuir du combat, et de contribuer de tout leur pouvoir à la gloire et à l'avantage de la république. Lorsqu'ils avaient fait ce serment, on les inscrivait sur la liste des citoyens.

Les étrangers qui voulaient s'établir à Athènes, devaient se mettre sous la protection d'un citoyen ; ils étaient obligés d'observer toutes les lois, de payer tribut à l'état, et n'avaient aucune part au gouvernement.

Je n'ai pas besoin de vous dire que la classe des esclaves se composait des prisonniers faits à la guerre ; à cet égard, il en était de même à Athènes qu'à Lacédémone.

Solon voulut que la mémoire des citoyens morts au service de l'état, fût particulièrement honorée, que l'on prît soin de leurs veuves et de leurs enfans. Ces derniers, qu'on appelait *les enfans de la patrie*, étaient élevés aux frais de la république, jusqu'au moment où ils étaient en état d'aller à la guerre ; on leur fournissait alors une armure complète.

Solon fit beaucoup d'autres réglemens très-sages, qui tendaient tous au bonheur du peuple. Il mit des bornes à la dépense des femmes, à celles des funérailles et des cérémonies religieuses ; enfin, il n'oublia rien de ce qui pouvait être utile, ou nuire à l'avantage de la république, et il fit tout pour contribuer à sa véritable grandeur.

Pour empêcher que le mariage ne devint une affaire d'intérêt, il abolit les dots pour les filles qui n'étaient pas uniques. Il permit à tout citoyen qui mourait sans enfans, de disposer de ses biens en faveur de qui il voudrait. Il fit une loi politique à l'égard de ceux qui, dans les démêlés publics, refuseraient de prendre parti dans l'une ou l'autre des factions; il les déclara infâmes, prononça contr'eux le bannissement perpétuel et la confiscation de leurs biens, pour s'être montrés lâches et indifférens aux intérêts de la patrie.

Une foule de lois relatives aux mœurs et à la morale des Athéniens, attireraient encore mon attention, si je ne craignais de lasser celle de mon Aline, que je tiens bien long-temps sur ces objets sérieux; mais il est d'autant plus essentiel d'en avoir une idée, qu'elles eurent une si grande célébrité, qu'elles furent par la suite recueillies par les Romains, et devinrent pour ainsi dire le code de l'univers.

Après avoir publié ses lois, et en avoir fait jurer l'observation à tous les citoyens, Solon s'absenta d'Athènes pendant dix ans; il employa ce temps à voyager en Egypte, en Lydie, et dans plusieurs autres contrées.

Pendant l'absence de ce grand homme, diverses factions s'élevèrent à Athènes, et y causèrent de grands troubles. Les deux principaux chefs étaient Mégaclès et Pysistrate. Le premier était très-puissant par ses richesses, qu'il tenait de la libéralité de Crésus, roi de Lydie. Ce souverain que nous avons vu étaler en vain tout son faste pour éblouir Solon, n'avait point trouvé tous les Athéniens insensibles à ses bienfaits; et Mégaclès particulièrement en avait reçu de lui de très-grands. Pysistrate se distinguait par ses manières douces, par l'affabilité avec laquelle il accueillait et prévenait tout le monde; les secours qu'il donnait aux pauvres lui avaient entièrement gagné l'esprit du peuple; il aspirait au pouvoir suprême; mais il cachait avec art ses desseins ambitieux.

C'est dans ces circonstances que Solon revint à Athènes. Il ne tarda pas à découvrir les vues ambitieuses de Pysistrate, et s'opposa autant qu'il le put à l'artifice de son éloquence. Mais vainement il voulut prémunir les Athéniens contre ses discours séducteurs, et leur faire voir le but où tendaient ses actions, le peuple ne tint nul compte des sages observations de Solon.

Une ruse que Pysistrate employa avec succès, mit bientôt en ses mains le pouvoir d'opprimer sa patrie. S'étant un jour blessé lui-même, s'étant fait à dessein plusieurs blessures, qui avaient l'apparence d'être considérables, il parut sur la place, tout couvert de sang. Le peuple s'assembla autour de lui, et Pysistrate montrant ses blessures, accusa ses ennemis de l'avoir mis en cet état, à cause de son zèle pour la république. Sa faction sut si bien faire veloir les prétendus dangers qu'il avait courus, que le peuple, malgré les représentations de Solon, lui accorda cinquante gardes pour la sûreté de sa personne.

Pysistrate alors ne garda plus de mesure; entouré de ses gardes, secondé par sa faction qui grossissait tous les jours, il s'empara de la citadelle, et peu après de la ville d'Athènes.

Solon ayant vainement reproché à Pysistrate sa perfidie, et aux Athéniens leur lâcheté, prit le parti d'abandonner Athènes. Il alla se réfugier dans l'île de Chypre, où le chagrin de voir sa patrie dans l'oppression termina bientôt ses jours. Il mourut à l'âge de quatre-vingts ans, un an après avoir quitté Athènes.

Solon était certainement un républi-

cain zélé et un philosophe ami de la vertu ; ses intentions étaient droites, et la plupart de ses lois étaient bonnes ; mais son gouvernement portait en lui-même le germe des divisions qui le déchirèrent. Il laissa trop de pouvoir au peuple. Il avait permis l'appel au peuple de tous les jugemens des tribunaux ; il avait mis entre les mains de la multitude les affaires les plus importantes de la république ; et il est si facile de tromper et d'égarer le peuple ! Solon l'éprouva ; il en vit un exemple frappant dans les menées de Pysistrate. Le législateur dut vivement regretter d'avoir laissé la faculté de détruire ainsi son ouvrage.

Cependant Pysistrate qui ne pouvait s'empêcher d'estimer beaucoup Solon, conserva toujours pour lui des égards, quoiqu'il s'opposât fortement à ses prétententions, et qu'il le contrebalança aussi long-temps qu'il le put. Un jour Pysistrate s'étonnant de sa résistance opiniâtre, lui demanda ce qui lui donnait tant de hardiesse. « Ma vieillesse, ré-« pondit Solon ». Ce fut peu après qu'il prit le parti de quitter Athènes. Pysistrate essaya plusieurs fois de le rappeler, Solon se refusa à ses instances, disant que son retour pourrait faire croire

qu'il approuvait sa tyrannie. Comme je viens de le dire, il mourut dans son exil, et Athènes, après sa mort, lui éleva des statues.

Pysistrate devenu le tyran de sa patrie, et s'en étant même fait déclarer le roi, ne jouit pas sans trouble du fruit de son usurpation. Mégaclès et Lycurgue l'Athénien, non moins ambitieux que lui, se réunirent pour lui enlever son autorité. Ils gagnèrent à force d'argent un certain nombre d'Athéniens, qu'ils excitèrent à la révolte. Pysistrate fut obligé de se sauver; mais peu de temps après, Mégaclès craignant que son collègue Lycurgue ne devint trop puissant, fit offrir à Pysistrate la main de sa fille, avec elle le pouvoir souverain. Celui-ci s'empressa d'accepter la proposition de Mégaclès, et sa faction réunie aux partisans qui restaient encore à Pysistrate, triompha de celle de Lycurgue, qui fut chassé d'Athènes.

On prétend que pour ramener l'esprit du peuple, et les préparer au retour de Pysistrate, Mégaclès mit en usage une ruse assez plaisante. Ses émissaires semèrent par la ville, que Minerve elle-même devait ramener Pysistrate à Athènes. Le lendemain parut sur un char

triomphal, une fille d'une taille avantageuse, revêtue du costume de la statue de la déesse, environnée de tous ses attributs; cette fille paraît inopinément, et traverse la ville dans son char, menant Pysistrate avec elle. Le peuple adora cette prétendue déesse, et ne formant aucun doute sur sa divinité, il reçut Pysistrate avec joie, croyant obéir à l'ordre des dieux.

Cette fille qu'on avait instruite à bien jouer son rôle, était sans naissance et sans fortune; mais elle avait en partage une très-grande beauté, et pour récompense de son adresse, elle fut mariée à Hyparque, fils de Pysistrate.

Ainsi deux mariages mirent fin à ces premiers troubles; mais ils ne tardèrent pas à se renouveler. La bonne intelligence ne se conserva pas longtemps entre le gendre et le beau-père. Hyparque et Hyppias, fils de Pysistrate, craignant que des enfans d'un second lit ne leur fussent un obstacle au trône, inspirèrent à leur père des sentimens d'aversion pour sa nouvelle épouse. Mégaclès irrité du mépris que Pysistrate faisait de sa fille, mit les armes à la main pour la soutenir. Il gagna une partie des Athéniens, et excita une ré-

volte qui força Pysistrate de sortir d'Athènes une seconde fois. Il se réfugia dans l'île d'Eubée avec sa famille; il y passa onze ans entiers. Pendant cet espace de temps, Hyppias son fils cadet, génie hardi et entreprenant, parvint à faire déclarer pour son père plusieurs villes maritimes de la Grèce. Pysistrate se vit, par l'adresse de son fils, à la tête d'un corps de troupes, avec lequel il surprit Athènes, et y rentra en vainqueur, à l'instant où l'on était loin de s'attendre à cette invasion.

Pour affermir son autorité, il crut devoir immoler les principaux chefs du parti de Mégaclès; mais, après avoir subjugué ou détruit ceux qui pouvaient lui faire ombrage, il s'appliqua à faire oublier ses cruautés. Des apparences d'équité et de modération couvrirent les torts de son usurpation. L'éloquence dont la nature l'avait doué, lui réussit tellement, qu'il sut s'ubjuguer l'esprit des Athéniens, et leur faire oublier la perte de leur liberté. Il se montra d'ailleurs, populaire et accessible; ses jardins étaient ouverts à tous les citoyens.

Selon l'observation de Solon, il eût été le meilleur des citoyens d'Athènes,

s'il n'eût pas été le plus ambitieux des hommes.

Il mourut paisiblement, laissant à ses enfans une souveraineté qu'il avait usurpée depuis trente-trois ans. Il en jouit dix-sept années sans trouble et sans interruption.

Hyppias et Hyparque partagèrent entr'eux le gouvernement. Hyparque, en sa qualité d'aîné, eut la souveraineté, et l'on vit régner entre les deux frères la plus parfaite intelligence.

Hyparque avait hérité de son père le goût des sciences et des arts; il appela à sa cour Anacréon et Simonide, les deux poëtes les plus célèbres d'alors. Il ne se peut, ma chère Aline, que vous n'ayez entendu parler du premier, dont la réputation s'est conservée jusqu'à nos jours? Simonide n'avait guère moins de célébrité dans le genre élégiaque, qu'Anacréon n'en eut dans celui auquel il a donné son nom.

L'intention d'Hyparque, en les appelant à sa cour, était d'inspirer aux Athéniens le goût des lettres, par les charmes de la poésie et la douceur des mœurs qu'elle fait naître. Il réussit si bien dans son projet, que Platon dit, que la tranquillité de son règne rappela les beaux jours de Saturne.

Mais malheureusement son frère Hyppias se montra cruel et impérieux. Il lassa les Athéniens par sa tyrannie, et une conspiration s'éleva contre les deux frères, dont le règne durait depuis dix-huit ans. La faction des Alcméonides, ainsi nommée de ce qu'ils avaient à leur tête un Mégaclès, fils d'Alcmène, se remua pour exciter à la révolte. Elle parvint à y entraîner Aristogiton et Harmodius, deux citoyens vertueux, mais mûs par des motifs de haine particulière ; le dernier voulait se venger d'un affront qu'Hyparque avait fait à sa sœur, en la faisant retirer d'une cérémonie où elle devait porter une corbeille de fleurs. Ayant conçu le dessein de se défaire des tyrans, les conjurés mirent dans le secret un petit nombre de citoyens, et prenant occasion de la fête des Panathénées, où tous les citoyens étaient armés, ils entourèrent Hyparque et le tuèrent. Mais dans le même moment Hyppias, qui échappa aux meurtriers, les fit arrêter et mettre à mort. Il poussa sa vengeance plus loin ; il fit mettre à la torture tous ceux qu'il soupçonnait d'être les complices du meurtre de son frère.

On remarqua parmi ceux qu'il fit tor-

turer, une femme nommée Leæna, qui montra une force, un courage qui fait honneur à son sexe. Elle supporta les plus cruels supplices, sans vouloir nommer aucun des conjurés, et craignant que la violence des tourmens ne finisse par lui arracher leur secret, elle se coupa la langue et la cracha devant Hyppias.

Aristogiton agit différemment; feignant de ne pouvoir résister à la douleur, il nomma plusieurs partisans du roi. Sans autre examen, ils furent exécutés. Quand il l'eût ainsi privé de ses plus fidèles amis, Aristogiton dit à Hyppias: « A pré-« sent je ne connais plus personne di-« gne de mort que toi-même », et il marcha tranquillement au supplice.

Tant de cruautés soulevèrent les Athéniens contre Hyppias; ils le chassèrent du trône, et jurèrent une haine éternelle à lui et à toute sa famille. De son côté Hyppias mit tout en usage pour se venger, en suscitant des ennemis à Athènes.

Il y avait déjà un germe de division entre cette ville et Lacédémone. Hyppias le changea en animosité, et fut jusqu'en Perse chercher des ennemis à ses anciens sujets. Cependant à travers tous

ses défauts, on aperçoit en lui des qualités louables. Il était bon père, il sut faire à ses enfans le sacrifice de sa puissance, qu'il eût pu conserver plus longtemps, s'il n'en eût fait l'abandon pour sauver leur vie.

Dans un moment orageux où il était assiégé dans Athènes, il voulut mettre ses enfans en lieu de sûreté; il les avait fait sortir de la ville; ils furent pris. Apprenant qu'ils étaient arrêtés et entre les mains de ses ennemis, Hyppias n'hésita pas à tout sacrifier pour les sauver: il s'engagea à sortir de l'Attique, et se retira à Sigée, en Phrygie.

Par sa retraite, les Athéniens recouvrèrent leur liberté, dont ils étaient privés depuis cinquante ans que durait le joug des Pysistratides. Ils élevèrent des statues à Harmodius et à Aristogiton, qui avaient été victimes d'Hyppias; ils en élevèrent une aussi à Leæna, qui était représentée par une lionne sans langue.

Vous voyez, ma chère Aline, que les commencemens de la république d'Athènes furent très-orageux, et nous ne sommes pas à la fin des troubles. Mais cette lettre n'est déjà que trop longue; il est temps de la terminer, et de vous laisser réfléchir à son contenu.

# LETTRE XIX.

Tableau des autres parties de la Grèce pendant la période parcourue dans la lettre précédente. — Suite de l'histoire des Athéniens et des Lacédémoniens jusqu'à la guerre des Perses.

Avant de reprendre la suite de l'histoire des Athéniens, je dois vous entretenir de celle des autres parties de la Grèce, pendant la période que j'ai parcourue dans ma dernière.

Dans le même temps que les deux fils de Pysistrate se partageaient le gouvernement d'Athènes, Polycrate avait usurpé à Samos la souveraine puissance; et pour régner seul, il avait sacrifié son frère à son ambition. Cet homme qui fut un véritable tyran dans sa patrie, et même dans sa famille, sut se rendre très-puissant et très-redoutable au dehors. Il rassembla une flotte de cent vaisseaux, parcourut l'Europe et une partie de l'Asie, et devenu formidable sur mer, il ne craignit point d'opprimer ses sujets et ses voisins.

Sparte était alors regardée comme la première république de la Grèce. Ses succès militaires l'avaient déjà rendue fameuse ; quelques transfuges vinrent implorer son secours contre la tyrannie de Polycrate.

Les Lacédémoniens, ennemis naturels de la tyrannie, crurent qu'il était de leur honneur d'arrêter les progrès du tyran de Samos. Ils mirent une flotte en mer ; et firent une descente dans cette île. Ils assiégèrent la ville ; mais ils échouèrent dans cette entreprise. Après plusieurs assauts, voyant l'inutilité de leurs efforts, ils prirent le parti de se retirer, ayant toujours été repoussés avec de grandes pertes.

Peu de temps après, Polycrate tomba entre les mains des Perses, et fut mis en croix. Eacès lui succéda, mais son règne dura peu ; le peuple secoua son joug, et se remit en liberté.

J'ai dit tout à l'heure qu'à l'époque où les transfuges de Samos vinrent implorer contre leur tyran les secours des Lacédémoniens, ceux-ci s'étaient déjà acquis un grand renom par leurs exploits guerriers. Ce fut principalement contre les Argiens et les Messéniens qu'ils soutinrent des guerres importantes. J'entre-

rai dans fort peu de détails sur ce sujet, parce que mon intention est moins de vous instruire des guerres et des batailles qui ont eu lieu entre les divers peuples de la Grèce, que de vous apprendre à connaître les révolutions de leur gouvernement. Je passerai donc très-succinctement sur les guerres qui n'amenèrent aucun changement dans l'ordre général.

Je vous dirai seulement que celle contre les Messéniens dura très-long-temps, et paraît avoir été aussi cruelle qu'injuste de la part des Lacédémoniens. Ils l'avaient déclarée à leurs voisins pour une légère offense. Ceux-ci offrirent en vain de se soumettre à l'arbitrage des amphictyons, ou au jugement de l'aréopage d'Athènes. Les Spartiates se refusèrent à tout accommodement, et fondirent à l'improviste sur la ville frontière des Messéniens, dont ils passèrent tous les habitans au fil de l'épée.

Les Lacédémoniens étaient alors gouvernés par leur roi Nicandre, qui commanda, ou du moins souffrit cette barbarie. La guerre commencée par de telles hostilités, se continua de part et d'autre avec beaucoup d'acharnement; elle finit par asservir les Messéniens au joug des Spartiates.

Vainement ces peuples mirent en usage tout leur courage et toutes les ressources que la superstition leur suggéra. Ils consultèrent l'oracle de Delphes sur les moyens d'arrêter la contagion qui régnait parmi eux, et de triompher enfin des Lacédémoniens, qui ne cessaient de les accabler. Les Messéniens reçurent pour réponse, qu'il fallait sacrifier aux dieux une fille du sang royal. On voulut prendre la fille du roi, il s'y opposa et s'enfuit avec elle. Aristomède, prince du sang, offrit sa fille, et l'immola lui-même, pendant qu'un jeune homme à qui elle avait été promise essayait de la défendre, et voulait lui sauver la vie par une calomnie.

Cette action d'Aristomède, qui fut louée et admirée par quelques-uns, lui valut peu après la couronne. Ce prince était déjà distingué par sa valeur; mais il le fut bien davantage encore, lorsqu'il eût remporté une victoire complète sur les Lacédémoniens, qu'il battit si bien, qu'il prit Théopompe, leur roi, et qu'il fit mettre à mort trois cents Spartiates. Malgré cette perte, qui fut encore suivie de quelques autres succès des Messéniens qui, sous leur nouveau chef, se relevaient un peu, les Spartiates repri-

rent bientôt le dessus. Quatre ans après, les Messéniens furent réduits à la dernière extrémité. Aristomède, de désespoir, se tua sur le tombeau de sa fille. Dès ce moment, les Messéniens furent réduits à la condition d'esclaves ; les Lacédémoniens leur imposèrent la loi de cultiver leurs terres. Ceux qui échappèrent à la servitude, ne le firent qu'en se réfugiant chez d'autres peuples.

Trente ans s'écoulèrent avant que les Messéniens pussent entreprendre de secouer un joug dont ils étaient si las ; au bout de ce temps, ils mirent à leur tête Aristomène, jeune homme très-habile dans l'art de la guerre ; et sous ce chef valeureux ils battirent plusieurs fois leurs ennemis. Les Lacédémoniens ayant à leur tour consulté l'oracle, reçurent pour réponse de demander un général aux Athéniens. Ceux-ci, qui jalousaient les Spartiates, leur envoyèrent un poëte nommé Tyrtée, qui n'avait aucun talent militaire. Il perdit d'abord plusieurs batailles ; et quoiqu'il relevât le courage des Lacédémoniens par des chants guerriers, et qu'il eût recruté leur armée de quelques hommes choisis parmi les Ilotes, un nouveau succès d'Aristomène ayant tout-

à-fait abattu les esprits, les Lacédémoniens voulaient demander la paix et s'en retourner à Sparte, lorsque Tyrtée s'y opposa vivement. Il leur récita des vers remplis de feu et de courage, et son génie l'anima tellement, qu'il le communiqua aux Spartiates; émus d'un transport martial, ils demandèrent qu'on les menât sur-le-champ à l'ennemi. Tyrtée y consentit; et après un combat très-sanglant, ils remportèrent une victoire complète sur les Messéniens.

Aristomène fut blessé, et peu après fait prisonnier; il fut conduit à Lacédémone, où l'on prit soin de guérir ses blessures, pour le condamner ensuite au supplice qu'on infligeait aux criminels de la lie du peuple, à être précipité, avec ses compagnons d'esclavage, dans une profonde caverne. Cet infortuné devait y périr; et il languit, durant trois jours, dans cet antre, marchant sur les morts, écrasé par les mourans, et prêt à expirer par l'infection et le besoin, lorsque, par un bonheur inespéré, il trouva un moyen de s'échapper: il parvint à s'ouvrir un passage, et se réfugia à Ira, forteresse qui restait aux Messéniens.

Là, Aristomène, sauvé presque mi-

raculeusement, rassembla un corps de troupes; et l'on apprit à Sparte qu'il vivait encore, par le bruit de ses victoires. Ce vaillant guerrier avait même formé le projet de surprendre Lacédémone, pendant que l'armée spartiate était devant Ira. Il eût effectué ce dessein, s'il n'eût été trahi par ceux qui devaient le seconder. Ce malheur n'empêcha pas Aristomène de tenter de nouveaux efforts: il eut la hardiesse de s'exposer encore à la cruauté des Spartiates. Il fut fait prisonnier une seconde fois, et s'échappa encore. Il eut, cette fois, obligation à la compassion d'une jeune fille, qui l'arma d'un poignard, avec lequel il se débarrassa de sept hommes qui le gardaient.

Le siége d'Ira dura onze ans; Aristomène, qui défendait cette forteresse avec tant de valeur, ayant été grièvement blessé, les Lacédémoniens profitèrent de ce moment pour surprendre les portes de la ville. Les Messéniens se retranchèrent et combattirent trois jours entiers, ne cédant le terrain que pied à pied. Les femmes montrèrent, en cette occasion, autant de courage que les hommes; elles combattirent avec eux pour la défense de leur liberté. Il

fallut cependant finir par céder au nombre; il n'était plus d'espoir de conserver la ville. Aristomène rassembla ses malheureux compatriotes; et se mettant à leur tête, il marcha droit à l'ennemi. Quelques auteurs le font périr dans ce dernier effort de sa valeur; d'autres disent que le général lacédémonien, par compassion ou par respect pour ces malheureux réduits au désespoir, ordonna de les laisser passer tranquillement, et qu'Aristomène gagna l'Arcadie presque aussi triomphant que ses vainqueurs.

Ce fut Euricrate, roi de Lacédémone, qui eut la gloire de mettre fin à cette guerre des Messéniens, qui durait depuis si long-temps.

La mort ou la retraite d'Aristomène épuisant tout-à-fait leur courage, ils succombèrent entièrement et furent réduits à la condition des Ilotes. Ceux qui s'échappèrent de leur patrie ruinée, allèrent s'établir en Sicile, dans une ville qui fut appelée Messène, et depuis Messine, dont le phare fut si fameux.

Revenons aux Athéniens que nous avons laissé de côté après la retraite d'Hyppias. La tranquillité d'Athènes ne fut pas de longue durée. Clisthène et

Isagoras, deux citoyens puissans, prétendirent tous deux à l'autorité, et formèrent deux nouvelles factions. Clisthène, qui était plus riche que son rival, mit facilement le peuple dans ses intérêts, et bientôt il l'emporta sur Isagoras. Il fit plusieurs changemens et créa six nouvelles tribus. C'est lui qui imagina la peine de l'ostracisme, dont le prétexte fut d'appaiser le peuple, en bannissant pour dix ans ceux des citoyens dont le mérite pouvait faire ombrage, ou qui, par leurs richesses et leurs belles qualités, étaient au-dessus des autres citoyens. On appelait ostracisme le jugement de bannissement, parce que les citoyens qui donnaient leur suffrage, écrivaient le nom de l'accusé sur une coquille appelée en grec ὀστρακον.

Dans cet intervalle, les Lacédémoniens ayant reconnu la fourberie de l'oracle de Delphes, qui les avait portés à aider les Athéniens à s'affranchir du joug des Pysistratides, jaloux des Athéniens et voulant les voir dans la dépendance, se repentirent d'avoir contribué à l'expulsion des tyrans. Cléomène, roi de Sparte, épousa la querelle d'Isagoras; il lui donna asile, et vint à bout, par ses menées, de faire exiler Clis-

thène. Ensuite Isagoras marcha contre Athènes avec un corps de troupes, chassa sept cents familles et tous les partisans de Clisthène, et s'empara de la citadelle. Les Athéniens l'y assiégèrent, et bientôt il se vit obligé de capituler ; au bout de trois jours on le laissa sortir, et on punit de mort ceux qui avaient trempé dans cette entreprise. On rappela Clisthène et ses partisans ; tous les exilés rentrèrent glorieusement. Cléomène fit de nouveaux efforts en faveur d'Isagoras : aidé des Béotiens, il entra dans l'Attique ; il se passa, en cette occasion, divers combats où les Athéniens eurent l'avantage.

Les Lacédémoniens en furent très-piqués : voyant l'état florissant des Athéniens depuis qu'ils avaient recouvré leur liberté, ils cherchèrent à leur donner un tyran, pour reprendre sur eux la supériorité. On délibéra, à Sparte, si on remettrait Hyppias sur le trône. Ce fugitif fut appelé à cette assemblée : Cléomène fit un discours en sa faveur ; mais il ne fit point d'impression sur les esprits. Sosicle, député de Corinthe, prit la parole, et fit sentir à l'assemblée qu'il était indigne que des peuples qui se montraient ennemis de la tyrannie, prissent

la défense d'un tyran. Son discours, plein d'éloquence et de sens, entraîna tous les assistans à son avis. Hyppias, déchu de ses espérances, se retira en Asie chez Artapherne, gouverneur de Sardes pour Darius, et il implora sa protection. Ce satrape, charmé d'avoir une occasion de mettre sous la puissance de son prince une ville telle qu'Athènes, qui pouvait le rendre maître de toute la Grèce, écoûta favorablement Hyppias, et persuada à Darius de faire sommer les Athéniens de le remettre sur le trône. Mais les menaces du roi de Perse ne les ébranlèrent point; ils répondirent par un refus absolu, et ils résolurent de tout souffrir plutôt que d'ouvrir leurs portes au tyran. Ainsi, on doit regarder Hyppias comme le premier moteur de la querelle des Grecs et des Perses, qui éclata bientôt après.

Je vous ai développé, dans l'histoire de Perse, quelques autres causes qui contribuèrent à animer ces peuples l'un contre l'autre.

Comme c'est ici que se termine l'histoire du premier âge de la Grèce, je veux, avant de finir cette lettre, vous dire quelque chose des hommes célèbres qui l'illustrèrent.

Si ce premier âge eut ses héros, il eut aussi ses poëtes, qui consacrèrent les talens de leur esprit à l'honneur de leur nation, et à célébrer les grands hommes qui sortirent de son sein.

On ne connaît point, chez les Grecs, de poëte plus ancien qu'Homère. Je vous ai déjà parlé de lui; l'Iliade et l'Odyssée l'ont rendu immortel. Quoique cet auteur ait vécu pauvre et presque méprisé de son vivant, on lui rendit de grands honneurs après sa mort. Trois villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance; mais l'on croit cependant qu'il était originaire de Smyrne.

Hésiode, né à Cumes, ville d'Etolie, fut aussi auteur de trois poëmes. Le plus célèbre porte pour titre : *Les Ouvrages et les Jours;* il y traite de l'agriculture, et l'on pense que ce poëme a servi de modèle à Virgile pour composer ses Géorgiques. Les deux autres sont : la *Théogonie* ou *la Généalogie des dieux*, et le *Bouclier d'Hercule.*

Archiloque, originaire de Paros, fut l'inventeur des vers iambes, sorte de poésie propre au style véhément et énergique.

Alcée, natif de Mytilène, fut célèbre

par ses talens lyriques ; c'est de lui que le vers alcaïque a tiré son nom. Ses pièces étaient de vives satyres contre le tyran de Lesbos, et sur-tout contre Pittacus. Son style était magnifique et ressemblait fort à celui d'Homère.

La célèbre Sapho vivait dans le même temps qu'Alcée ; comme lui, elle avait reçu le jour à Mytilène. Elle inventa les vers saphiques, et mérita le nom de *dixième Muse*.

Stésichorus perfectionna la poésie lyrique. Thespis, qui vivait du temps de Solon, fut l'inventeur de la tragédie. Je vous ai déjà parlé de Simonide, qui se distingua par ses vers élégiaques. Il était de l'île de Céos, une des Cyclades.

On date de ce même temps l'origine de la philosophie. Thalès de Milet passe pour en avoir ouvert la première école. Il fut chef de la secte ionique. Il apprit, des prêtres de Memphis, l'astronomie. Il fut le premier des Grecs qui traita des matières de physique. Il donna des idées générales de l'univers, et enseigna qu'une intelligence suprême présidait à tous ses mouvemens. Il partagea la sphère en huit cercles, et découvrit la cause des éclipses, ce qui fut regardé comme un prodige. Il avait des idées

sûblimes de la divinité ; elles se rapportent assez à celles des philosophes chrétiens. Son amour pour l'étude l'éloigna toujours du mariage. Son grand savoir le fit mettre au nombre des sept sages de la Grèce.

Anaximandre, son disciple, distingua les quatre élémens, et découvrit l'obliquité de l'écliptique.

Ces premiers élémens de philosophie ouvrirent le chemin à des recherches plus exactes ; ils eurent la gloire de préparer des connaissances plus distinctes sur les ouvrages de la nature.

Héraclite, ce philosophe larmoyant qui déplorait sans cesse les folies des hommes, et regardait leurs actions en pitié, avait reçu le jour à Ephèse, où il forma sa secte.

Démocrite était d'Abdère, ville de Thrace ; il vivait du temps de Xercès, roi de Perse. C'était l'un des philosophes les plus estimés. Il avait beaucoup voyagé, et il était très-instruit ; bien différent d'Héraclite, il se moquait des actions des hommes ; il en riait souvent lorsqu'il était seul, ce qui fit croire aux Abdéritains que son esprit était dérangé ; ils engagèrent le fameux médecin Hyppocrate à l'aller voir. Celui-ci

reconnut que, bien loin d'être fou, il était rempli de bon sens, et qu'il avait même un très-beau génie.

Comme vous entendrez quelquefois citer cette erreur des Abdéritains à l'égard de Démocrite, je suis bien aise de vous en dire un mot, et je vous donne, par la même raison, une légère esquisse des grands hommes qui ont paru sous ce premier âge, afin que mon Aline puisse suivre un peu les progrès de l'esprit humain, et qu'elle sache comment les arts et les sciences se sont successivement perfectionnés.

## LETTRE XX.

Commencement de la guerre des Perses contre les Grecs. —Evénemens de l'expédition de Darius.

Nous commençons aujourd'hui le second âge de la Grèce, pendant lequel parurent les beaux jours des Grecs. Jusqu'alors concentrés dans un petit coin de la terre, on ignorait au dehors ce que pouvait leur valeur. L'invasion des Perses, qui fondirent en Grèce et s'y débordèrent comme un torrent impétueux, fit éclater au dehors leur courage valeureux. C'est en repoussant vaillamment les ennemis qui voulaient les asservir, qu'ils déployèrent toutes les ressources de leur génie, qu'ils prouvèrent de quels efforts sont capables ceux qui combattent pour la conservation de leur liberté.

Vous avez vu, ma chère Aline, dans l'histoire des Perses, quelle était la puissance de Darius, fils d'Histaspe. Vous vous rappelez sans doute aussi ce

que je vous ai dit de la fierté des satrapes des frontières de son empire, dont l'orgueil fut plus d'une fois blessé de voir de petits républicains s'égaler presqu'à eux. Hyppias, en passant en Asie, avait encore cherché à accroître les dispositions hostiles des satrapes; en se conciliant les bonnes grâces des Perses, il ne cessait de les irriter en dessous contre les Athéniens. A ces causes premières s'en joignit bientôt une autre.

Atossa, fille de Cyrus, et l'une des femmes de Darius, avait déjà tenté de donner à ce prince le goût d'une expédition en Grèce, afin qu'il donnât aux Perses une preuve éclatante de son courage. Démocède, médecin de la princesse, et qui jouissait près d'elle d'un grand crédit, fut chargé d'aller en Grèce examiner la situation et les forces des places maritimes; il fut accompagné de quinze seigneurs persans, qui avaient des ordres secrets d'éclairer ses démarches et de le ramener. Ces députés, après avoir examiné avec Démocède toutes les principales villes de la Grèce, étant passés en Italie, furent pris pour des espions, et on les arrêta à Tarente. Démocède, qui désirait fort de revoir Crotone, sa patrie, s'échappa, on ne sait

comment, et se retira dans son pays natal. Les persans, peu de temps après, ayant recouvré leur liberté, retournèrent en Perse; n'y trouvant point Démocède, ils reçurent ordre de le chercher, et firent de vains efforts pour obliger les Crotoniates à leur rendre le médecin de la reine de Perse. Le mauvais succès de cette entreprise indisposa Darius contre les Grecs, et la révolte des Ioniens acheva de l'irriter.

Vous vous souvenez sans doute que ces peuples grecs habitaient les côtes de l'Asie mineure; depuis long-temps ils étaient soumis aux Perses et ils étaient au service du roi. Quelques riches habitans de Naxe, l'une des Cyclades, ayant été chassés de cette île et s'étant réfugiés à Milet, implorèrent le secours d'Aristagore, lieutenant du roi de Perse dans cette ville, pour les faire rétablir dans leur patrie. Celui-ci conçut le dessein de réduire Naxe sous la puissance de Darius, espérant que la réduction de cette île entraînerait celle des autres Cyclades. Il communiqua son dessein à Artapherne, gouverneur de Sardes et frère de Darius, qui l'approuva, et fit consentir le roi de Perse à faire le siége

de Naxe. En conséquence, il fit équiper tous les vaisseaux nécessaires, et il chargea de cette expédition Mégabare, noble persan. Les habitans de Naxe se défendirent si bien, que les Perses furent obligés de se retirer après un siége de quatre mois. Mégabare rejeta la faute de ce mauvais succès sur Aristagore, et le décria auprès d'Artapherne. Aristagore se crut perdu; et dans cette extrémité, il imagina de faire révolter les Ioniens contre le roi de Perse; il persuada les chefs, et parcourut toute l'Ionie pour déterminer les esprits. Il s'empara de la flotte des Perses dont il avait eu le commandement; ensuite il alla à Sparte, pour engager les Lacédémoniens à entrer dans ses vues. Il s'adressa à Cléomène qui régnait alors, et lui représenta qu'il était digne de Sparte de concourir de toutes leurs forces pour mettre en liberté les Ioniens. Cléomène balança quelque temps; mais Aristagore acheva de le résoudre par un présent de cinquante talens. D'autres prétendent que les Lacédémoniens ne voulurent point écouter les propositions d'Aristagore, et qu'ils le sommèrent de sortir de leur ville. De là il passa à Athènes; il ne pouvait y arriver dans une cir-

constance plus favorable à ses desseins. Les Athéniens étaient dans l'indignation contre les Perses, de ce qu'Artapherne les avait sommés de remettre Hyppias sur le trône. Ils accueillirent avec empressement le projet d'Aristagore; il obtint tout ce qu'il demanda. Les Athéniens envoyèrent vingt vaisseaux pour se joindre à toutes les forces des Ioniens. Ceux-ci s'avancèrent vers la ville de Sardes; et l'ayant trouvée sans défense, ils s'en rendirent maîtres. Un soldat ayant mis le feu à une maison, comme elles étaient toutes de bois, l'incendie se communiqua aux autres, et toute la ville fut brûlée. Cependant les Ioniens craignant l'approche des Perses, voulurent retourner à Ephèse pour regagner leurs vaisseaux; mais ils furent prévenus par les Perses qui en défirent un grand nombre.

Lorsque la nouvelle de la prise de Sardes et de son incendie parvint à Darius, il en fut fort touché; et quand il fut informé que les Athéniens avaient prêté secours aux Ioniens, il entra dans une terrible colère, et promit avec serment de se venger des Grecs. Pour ne point oublier ses engagemens, il ordonna que toutes les fois qu'il se met-

trait à table, on lui criât : *Seigneur, souvenez-vous des Athéniens.*

Les Ioniens, malgré l'échec qu'ils avaient reçu, persistèrent dans leur révolte. Ils firent voile vers l'Hellespont, et se rendirent maîtres de Bysance ; mais les Perses ayant partagé leurs troupes, les battirent en différentes occasions, dans l'une desquelles Aristagore fut tué. Ensuite ils conduisirent toutes leurs forces à Milet, comptant que s'ils prenaient cette ville, la plus forte de l'Ionie, ils seraient bientôt maîtres des autres. Les Ioniens se doutant de leur dessein, rassemblèrent leurs vaisseaux et ceux de leurs confédérés, et formèrent une flotte de trois cent cinquante vaisseaux. Les Perses n'osèrent les attaquer ; mais ils s'appliquèrent à détacher les confédérés par la voie de la négociation, et ils en vinrent à bout. Ils tombèrent aussitôt après sur les Ioniens qui, étant réduits à un petit nombre de vaisseaux, furent entièrement défaits ; puis ils attaquèrent Milet, ruinèrent cette ville de fond en comble, et passèrent au fil de l'épée tous les habitans. Cet exemple fit rentrer sous l'obéissance des Perses toutes les villes qui avaient secoué le joug. Histiée, oncle d'Aristagore, et

tyran de Milet, ayant rassemblé les débris des Ioniens, entra dans la Mysie; mais Harpagus, qui commandait dans ce pays un corps de troupes considérable, le défit, le prit, et l'envoya à Artapherne. Celui-ci, qui savait qu'Histiée avait trempé dans la révolte des Ioniens, le fit mettre en croix, et envoya sa tête à Darius. C'est ainsi que les Perses punissaient les rebelles.

Pendant cette guerre d'Ionie, Darius tournait de temps en temps ses regards vers la Grèce. Résolu de satisfaire son ressentiment, il fit équiper une flotte de plus de trois cents vaisseaux, et rassembler une grande armée de terre pour écraser les Grecs avec toutes ses forces. Il donna le commandement de ses armées à Mardonius, son gendre, et le chargea de faire une invasion en Grèce; mais le peu d'expérience de ce jeune seigneur contribua à rendre cette expédition malheureuse. Après avoir traversé la Thrace, et lorsqu'il voulait doubler le mont Athos, aujourd'hui Capo-Santo, une tempête l'assaillit, et fit périr contre les rochers de ces montagnes la plus grande partie de ses vaisseaux, avec un nombre prodigieux d'hommes. Son armée de terre ne fut

pas plus heureuse : comme elle était en Thrace, les peuples de ce pays attaquèrent de nuit le camp des Perses, et y firent un si terrible carnage, que Mardonius se vit obligé de retourner sur ses pas. Voilà où aboutit cette première expédition.

Dans le même temps les Lacédémoniens, qui étaient en guerre contre les Eginètes, marchèrent contr'eux; mais Démarate, roi de Sparte, qui était alors brouillé avec Cléomène, fit manquer cette entreprise. Cléomène, pour se venger, l'attaqua sur sa naissance illégitime ; on s'en rapporta à l'oracle : Cléomène avait gagné la Pithie ; elle prononça contre Démarate, et on le déposa. Plein de ressentiment pour cette injure, il se retira à la cour du roi de Perse, qui le combla de biens et de faveurs, mais qui ne put lui ôter l'amour qu'il conservait pour sa patrie.

Les Athéniens armèrent aussi contre les Eginètes ; il y eut entr'eux divers combats sur mer qui instruisirent beaucoup les Athéniens dans la marine, et les préparèrent à cette vigoureuse résistance qu'ils firent aux Perses.

Athènes goûtait alors les douceurs de la liberté qu'elle avait retrouvée de-

puis l'expulsion des Pisistratides, et tous les citoyens se montraient pleins de zèle et de courage. Parmi les plus célèbres on remarquait Miltiade, Aristide et Thémistocle, qui se distinguaient tous trois par de très-grandes qualités. Miltiade était déjà consommé dans l'art militaire, et personne n'eût osé lui disputer le commandement des armées. Il avait un sujet personnel de haine contre les Perses, qui l'avaient chassé de son gouvernement lorsqu'ils envahirent la Thrace. Aristide et Thémistocle, bien plus jeunes que Miltiade, faisaient paraître un mérite très-éminent; mais tous deux se jalousaient, et la différence de leurs humeurs mettait toujours une grande contrariété dans leurs opinions. Thémistocle, naturellement ambitieux et avide de gloire, aspirait à se rendre agréable au peuple. Il était porté vers le gouvernement démocratique; et toujours complaisant, toujours prêt à obliger les citoyens, il les connaissait tous par leurs noms; mais on lui reproche d'avoir été peu délicat sur les moyens qu'il employait pour réussir. Aristide, qui fut surnommé *le Juste,* n'aimait que ce qu'il trouvait équitable. Il penchait, en secret, pour le gouvernement de

Lycurgue, qui n'avait eu en vue qu'une parfaite égalité entre les citoyens. Il ne cherchait à plaire à personne, et ne voulait rendre service que lorsqu'il le pouvait avec justice. L'amour du bien public faisait toute sa passion ; son zèle pour sa patrie, son désintéressement et la droiture de ses intentions lui attiraient l'admiration de ses compatriotes.

Pendant qu'Athènes nourrissait de tels citoyens dans son sein, et que Sparte, attachée aux sévères institutions de Lycurgue, formait des soldats intrépides, Darius projeta une seconde expédition en Grèce; il se proposa de l'attaquer avec toutes ses forces; mais il voulut avant s'assurer de la disposition des peuples à son égard. Il envoya des hérauts dans toutes les villes grecques pour demander la terre et l'eau.

Vous connaissez maintenant, ma chère Aline, la signification de cette formule de soumission qui désignait une entière dépendance.

Les Eginètes et quelques autres petits peuples se soumirent par crainte de la grande puissance des Perses. Mais à Sparte et à Athènes, loin de déférer aux ordres de Darius, on ne respecta pas même le droit des gens envers ses

envoyés. L'un des hérauts fut jeté dans un puits, et l'autre dans un fossé profond, en leur disant, selon le génie railleur des Grecs, et l'humeur violente d'un peuple républicain, d'aller prendre là l'*eau et la terre.*

Darius ayant compris qu'il devait s'attendre à une grande résistance de la part de ces peuples, fit des préparatifs de guerre plus grands que les précédens. Son armée était de cinq cent mille hommes et de cinq cents vaisseaux ; Datis et Artapherne en étaient les généraux. Hyppias, qui ne cherchait que l'occasion de se venger des Athéniens, servit aux Perses de guide et de conducteur.

Ils s'emparèrent d'abord des îles de la mer Egée, ensuite d'Erétrie, ville de l'Eubée, qu'ils réduisirent en cendres ; de là ils entrèrent dans l'Attique et vinrent camper à Marathon, petite ville sur le bord de la mer.

Elle est devenue célèbre par leur défaite, dont les Athéniens eurent toute la gloire. Ils avaient fait demander du secours à Lacédémone : on leur accorda deux mille hommes ; mais par un principe superstitieux, les troupes ne voulurent se mettre en marche qu'après la

pleine lune ; et retardant ainsi leur départ, ils n'arrivèrent que quatre jours après la bataille. Il n'y eut que les habitans de Platée qui se réunirent aux Athéniens et leur fournirent mille soldats. Dans cette extrémité, on arma à Athènes jusqu'aux esclaves, ce qui ne s'était point encore pratiqué ; cependant les Athéniens ne purent mettre sur pied que dix mille hommes, qui avaient dix chefs à leur tête. Il avait été convenu qu'ils commanderaient chacun à leur tour ; mais Aristide regardant Miltiade comme le plus habile et le plus expérimenté, lui remit le commandement le jour que c'était lui-même qui devait commander, et il fut aussitôt imité par les autres. Les jalousies personnelles furent sacrifiées au plus grand intérêt de la patrie. On délibéra quelque temps si l'on attendrait l'ennemi dans la ville, ou si l'on hasarderait le combat au dehors. Il paraissait peu apparent qu'une si petite armée pût soutenir le choc de celle des Perses ; cependant Miltiade fut de ce dernier avis ; il fut appuyé par Aristide et par ses autres collègues. Cet habile chef voulait profiter de la situation des Perses, assez resserrés par la mer, par une montagne et par le ma-

rais de Marathon, qui ne leur permettait pas de s'étendre ni de faire agir leur cavalerie.

L'audace des Athéniens qui, au nombre de dix mille hommes, se présentaient hardiment devant une armée de cent mille hommes d'infanterie et de dix mille chevaux, commença par étonner les Perses, et leur étonnement prépara leur défaite. Ils ne tardèrent pas à s'ébranler : la fière contenance de leurs ennemis, leur discipline, leur fermeté décida la victoire. Ce jour mémorable fut le triomphe de l'habileté de Miltiade : comme il ne pouvait donner à son armée un front d'une étendue proportionnée à celle de l'ennemi, il l'adossa contre une montagne, afin de n'être pas enveloppé, et sut mettre en usage tous les moyens d'adresse pour empêcher la cavalerie de pouvoir le prendre en flanc. Ces dispositions faites, les Athéniens fondirent sur les Perses comme des lions. On remarque que c'est la première fois qu'ils allèrent ainsi au combat en courant : ils s'ouvrirent, par leur impétuosité, un chemin à travers l'ennemi, soutinrent la charge des Perses avec intrépidité, et firent face de tous côtés. Le combat fut d'abord rude

et opiniâtre ; mais les deux ailes de l'armée athénienne ayant pris en flanc le corps de bataille des ennemis, y jetèrent la plus horrible confusion. Six mille Perses furent passés au fil de l'épée ; Hyppias périt dans la mêlée ; le reste de l'armée fut mis en déroute, et les Perses perdirent un camp rempli de richesses.

Animés par le succès, les Athéniens poursuivirent les Perses jusques dans leurs vaisseaux ; ils mirent le feu à plusieurs, et se rendirent maîtres de sept. Ce fut en cette occasion que l'athénien Cynégire, après avoir fait dans le cours de cette journée des prodiges de valeur, la couronna par une action remarquable, qui prouve quel était son courage. Il aperçoit une galère chargée de fuyards qui cherchaient à quitter le rivage, Cynégire veut l'arrêter ; il la saisit de la main droite : elle est abattue d'un coup de hache ; il y porte la gauche ; elle a le même sort ; alors se cramponnant à la galère, il la prit, dit-on, avec ses dents, et attendit tranquillement le coup qui lui trancha la tête et mit fin à son obstination à retenir les fuyards. Un soldat, encore tout fumant du sang des ennemis, courut porter à Athènes

la nouvelle de la victoire, et tomba mort aux pieds de ses concitoyens après avoir dit : *Réjouissez-vous, nous sommes vainqueurs.* Les Grecs ne perdirent, dans cette célèbre journée, que deux cents hommes. Aristide et Thémistocle s'y signalèrent ; mais Miltiade en eut la principale gloire. Pour honorer sa valeur et reconnaître le service qu'il venait de rendre à sa patrie, on le fit peindre dans un grand tableau qui représentait cette bataille, donnant ses ordres à la tête des dix mille Athéniens. Cette victoire fut aussi représentée sur les murs des portiques d'Athènes ; la récompense de Miltiade fut d'y voir son nom inscrit. On érigea pareillement, à l'honneur de ceux qui avaient été tués, des monumens où leurs noms et ceux de leur tribu étaient marqués. Les républicains n'oubliaient point d'éterniser ainsi le souvenir de leurs victoires, et les trophées élevés à la gloire des morts consolaient leurs parens.

Cependant les Perses s'étaient embarqués précipitamment, dans l'intention de surprendre Athènes, avant que sa petite armée pût y être de retour. Mais Miltiade sut encore rendre vain ce projet, qu'il devina, et par une marche for-

cée, il arriva assez à temps pour sauver la ville.

Les Athéniens étant délivrés des Perses, voulurent tirer vengeance des îles qui avaient prêté secours à leurs ennemis. Miltiade eut le commandement d'une flotte de soixante-dix vaisseaux, et il soumit bientôt une grande partie des insulaires à l'obéissance d'Athènes. Mais la fortune lui fut contraire au siège de Paros ; il se crut même obligé de le lever sur un faux bruit de l'arrivée des Perses, et il revint à Athènes avec sa flotte. Il y éprouva l'inconstance du peuple dans ses faveurs. Comme il avait reçu au siège une blessure assez considérable, qui l'empêchait de paraître en public, ses ennemis profitèrent de sa retraite pour répandre qu'il était d'intelligence avec le roi de Perse. On l'attaqua en justice, comme ayant abusé de la confiance de la république, pour l'engager dans une entreprise peu honorable et ruineuse. On ajouta qu'il n'avait consulté que son intérêt et sa gloire personnelle, en voulant attaquer Paros, pour se venger d'une injure qu'il prétendait avoir reçue de ses habitans. Les esprits s'échauffèrent tellement, qu'on ne voulut pas lui accorder le temps de se gué-

rir de sa blessure, pour se défendre lui-même. On lui donna un avocat ; l'affaire fut plaidée avec beaucoup de solennité devant le peuple, qui eut l'ingratitude de condamner à mort ce grand homme. En vain ses amis criaient : *Athéniens, ressouvenez-vous de Marathon.* Tous leurs efforts ne purent faire révoquer la sentence ; ils obtinrent seulement que la peine de mort serait commuée en celle d'une amende de cinquante talens, somme équivalente aux frais de l'armement qu'on lui reprochait d'avoir fait faire.

Miltiade se trouva hors d'état de payer une amende aussi forte. On le mit en prison, et la douleur qu'il conçut d'un tel traitement, ayant aigri son mal, il y termina ses jours, donnant un grand exemple des caprices du sort et de l'ingratitude de sa patrie.

Cimon, son fils, dont le nom fut célèbre dans la suite, vint à bout, par le crédit de ses amis, de payer l'amende pour son père, et il obtint de le faire ensevelir. Sa mort ouvrit les yeux aux Athéniens, sur l'iniquité qu'ils avaient commise. Vains regrets ! qui ne pouvaient réparer la perte d'un grand capitaine, et qui ne corrigèrent point ce peuple de son caractère ombrageux.

Le sage Aristide en fut bientôt après une seconde victime. Sa disgrâce lui fit honneur, car elle eut pour cause son amour pour la justice. Je vous ai dit plus haut qu'il régnait entre lui et Thémistocle une contrariété d'humeurs et de principes. Thémistocle était rempli d'ambition, naturellement courageux et entreprenant; quoiqu'il fût sans naissance, il ne pouvait souffrir qu'une autre réputation éclipsât la sienne. Le repos semblait l'inquiéter. Il affectait de se promener dans les rues pendant la nuit, et quand on lui en demandait la raison, il répondait que les trophées de Miltiade l'empêchaient de dormir. Il possédait l'art de rappeler les hommes à leurs passions, et il était d'autant plus dangereux, que son éloquence entraînait les esprits. Aristide, au contraire, d'un caractère timide, etayant toujours l'équité pour règle, ne regardait les hauts projets de Thémistocle que comme les pas d'un citoyen vers l'autorité suprême. L'opposition qui avait toujours existé entre les opinions de ces deux hommes, ne faisait que s'accroître de plus en plus; ils semblaient prendre à tâche de se contrarier. C'était sur-tout dans les affaires publiques que se manifestait hautement

la différence de leurs sentimens. Comme tous deux aimaient leur patrie, ils ne pouvaient s'empêcher de sentir qu'ils nuisaient à ses véritables intérêts. Un jour, en sortant de l'assemblée du peuple, il échappa à Aristide de dire : « Il « n'y a point de salut pour les Athéniens, « à moins qu'ils ne nous fassent jeter « tous deux dans le Baratre ». C'était le lieu où on précipitait les criminels condamnés à mort.

Aristide avait beau sentir les dangers de sa division avec Thémistocle, il avait trop de fermeté pour se relâcher sur ce qu'il croyait juste, lui qui ne connaissait ni parent, ni ami, et qui était incapable de la moindre complaisance pour qui que ce fût, sur-tout ce qui était relatif à l'équité. Thémistocle le trouvant toujours sur son chemin, voyant qu'il s'opposait constamment à ses vues ambitieuses, résolut d'écarter ce censeur trop rigide. Il suscita sous main un parti contre lui, et vint à bout de le faire bannir par la voie de l'ostracisme.

On rapporte qu'un paysan qui ne savait pas écrire, et ne connaissait point Aristide, s'adressa à lui-même pour le prier d'écrire le nom d'Aristide sur sa coquille. « Vous a-t-il fait quelque mal,

« demanda ce grand homme, un peu « étonné? — Non, repart le paysan, mais « je suis fatigué et blessé de l'entendre « partout appeler le Juste ». Aristide prit la coquille, et écrivit son nom sans dire un mot. Quand les magistrats lui signifièrent son arrêt, il se retira modestement, en priant les dieux, que les Athéniens ne voient jamais le jour qui les obligerait à se souvenir d'Aristide, et à regretter de l'avoir banni.

Quatre ans ne se passèrent pas sans qu'on fût dans le cas de le faire. Les Perses préparaient une invasion formidable contre la Grèce; ils en voulaient principalement à Athènes. Thémistocle qui s'y était rendu maître, voyant l'orage s'amonceler sur sa patrie, persuada aux Athéniens de mettre en vaisseaux tout l'argent qu'on avait tiré des mines; et de construire ainsi une puissante flotte. Cette précaution ne fut pas inutile, puisqu'elle fut véritablement le salut des Grecs.

La grande expédition qui se préparait contre ces peuples, était celle que Darius espérait rendre si fameuse; furieux de la défaite de son armée à Marathon, il voulait à toute force se venger, et réparer la gloire de ses armes. Il ordonna,

comme nous l'avons vu dans son histoire, de nouvelles levées dans toutes ses provinces ; fit des préparatifs de tous genres pour cette troisième entreprise contre les Grecs, qu'il allait mettre à exécution, lorsque la mort vint arrêter ses desseins.

C'est ainsi, ma chère Aline, que l'Eternel se joue des vains projets des hommes, et qu'il semble se plaire à faire sentir aux princes et aux monarques qu'ils doivent mettre des bornes à leur ambition, comme il en met lui-même à leur puissance et à la durée de leur règne.

## LETTRE XXI.

Suite de la Guerre contre les Perses. — Expédition de Xercès ; détails de ses revers, et délivrance de la Grèce.

La suite du second âge de l'histoire grecque, va nous ramener, ma chère Aline, sur beaucoup de faits que vous avez vus dans l'histoire de Perse.

Je passerai donc rapidement sur la grande expédition de Xercès, qui succéda, comme vous le savez, aux projets de son père, et ajouta encore à ses préparatifs.

Vous vous rappelez, sans doute, qu'il commença par subjuguer les Egyptiens ; qu'il fit ensuite alliance avec les Carthaginois, qui lui procurèrent des alliés en Italie et dans les Gaules ? Il paraît prouvé qu'il envoya une somme d'argent considérable à Amilcar, alors général des Carthaginois, pour l'engager à attaquer les nations grecques qui étaient en Sicile. Amilcar leva de plus, avec cet argent, trois cent mille hommes dans

l'Espagne et dans les Gaules. Ainsi se vérifia ce que le prophète Daniel avait prédit : *Que Xercès soulèverait avec ses grandes richesses tous les peuples contre la Grèce.*

Nous avons parlé des sages représentations qu'Artabane fit à son neveu, représentations qui furent sans effet. Xercès en crut davantage son beau-frère Mardonius, qui flatta sa manie, quoique le peu de succès que ce prince avait eu dans sa première expédition, sous Darius, eût dû le rendre plus prudent ; mais il est des gens que les revers ne corrigent point.

Les détails du passage de Xercès d'Asie en Europe, doivent encore vous être présens, ainsi que ceux de ses orgueilleuses folies envers les élémens, qu'il prétendait commander ? J'ajouterai seulement une circonstance de son voyage, que je n'ai point trouvée dans l'histoire des Perses, et que je retrouve dans celle des Grecs.

Après avoir passé la Cappadoce, il s'arrêta à Célène, ville de Phrygie. Pythius, prince très-opulent, le reçut avec la plus grande magnificence, et lui offrit ses trésors. Xercès ne voulut point se laisser vaincre en générosité ; il aug-

menta, au contraire, l'opulence de Pythius par de riches présens. Mais ce prince ayant prié Xercès de lui laisser un de ses fils pour être l'appui de sa vieillesse, les quatre autres servant dans l'armée du roi de Perse, le cruel Xercès répondit à cette demande en faisant égorger ce dernier fils sous les yeux de son père. Quel monstre! ce seul trait le peint sous un jour odieux.

Il méritait les revers qu'il éprouva dans sa marche. Ce fut de Sardes, où il passa l'hiver, qu'il envoya demander la terre et l'eau à toutes les villes de la Grèce. Il affecta de ne point envoyer de députés faire cette demande à Athènes et à Lacédémone, comme étant trop irrité contre ces villes pour leur pardonner, quand même elles se soumettraient.

Pendant qu'il faisait construire un pont sur l'Hellespont pour le passage de ses troupes, et que dans son aveugle fureur il faisait châtier la mer pour avoir rompu cet ouvrage, les Grecs rassemblaient tous leurs efforts, et faisaient de plus sages préparatifs pour la défense, qu'on n'en faisait pour les attaquer avec des forces formidables.

La Grèce fut d'abord alarmée; mais elle ne perdit point courage. On tint une

assemblée dans l'isthme, et l'on convint de suspendre toute contestation particulière, afin de se réunir tous contre l'ennemi commun ; mais les Béotiens, les Thessaliens et plusieurs autres états, qui étaient exposés aux irruptions des Perses, se déclarèrent pour eux. Ainsi, tout le fardeau de la guerre tomba sur les Athéniens et les Lacédémoniens.

Ces deux peuples avaient des transfuges dans l'armée de Xercès ; il existait des enfans d'Hyppias, qui avaient un grade dans les troupes du roi de Perse, et ne cessaient, comme l'avait fait leur père, de l'irriter contre les Athéniens. On ne dit point que Démarate en agit de même contre Sparte ; quoique banni de cette ville par la jalousie de Cléomène, il conservait encore l'amour de sa patrie. On dit que Xercès, après avoir fait le dénombrement de ses troupes innombrables, ordonna à Démarate de lui dire, sans flatterie, s'il croyait que les Grecs osassent l'attendre. Ce généreux Lacédémonien lui répondit avec liberté : « Que la Grèce ayant été élevée dans la pauvreté et la frugalité, s'était toujours défendue du joug de la domination ; qu'ainsi les Grecs, et sur-tout les Lacédémoniens, étant nour-

ris dans la liberté, n'écouteraient aucune proposition qui tendît à les en dépouiller ; que quand même ils seraient abandonnés de tous leurs alliés, ils ne refuseraient jamais le combat, quelque grand que fût le nombre de leurs ennemis ».

La suite prouva que Démarate avait bien jugé. Nous venons de parler de la défection des Grecs des frontières, elle fut suivie de celle de quelques autres. Les Athéniens implorèrent le secours de leurs alliés ; ils dépêchèrent à Argos, en Sicile, aux îles de Corcyre et de Crète pour demander du secours. La plupart d'entr'eux voulant partager l'autorité du commandement, ou même l'avoir tout entier, comme fit Gélon, refusèrent de se joindre à eux. Tous se soumirent aux ordres de Xercès, excepté ceux de Thespie et de Platée.

Les Lacédémoniens et les Athéniens se trouvant réduits presqu'à eux seuls, se préparaient à la défense. Thémistocle voyant de quelle importance était cette guerre, et se sentant capable de la conduire, écarta d'abord par des présens Epicide, son compétiteur, homme qui n'avait d'autre talent que celui d'éblouir le peuple par une vaine éloquence ; et comme on reconnaissait en Thémistocle

un génie supérieur, capable des plus grandes vues, et saisissant dans les affaires le point décisif, il fut élu général d'une commune voix. On rappela Aristide, qui était en exil depuis trois ans, et avec lui tous les autres bannis. Thémistocle ne s'opposa point au retour de son rival; la moindre opposition de sa part eût été en cette occasion une tâche à sa gloire. Dans les grands dangers de l'état, toute division doit cesser entre ceux qui peuvent le sauver.

Depuis la bataille de Marathon, Thémistocle avait compris que la guerre n'était rien moins que finie; il considérait qu'Athènes ne possédant qu'un territoire stérile et de peu d'étendue, était trop faible par terre pour résister à une si grande armée : il s'était appliqué dès ce moment à tourner toutes ses forces du côté de la mer; et déjà il avait fait construire des vaisseaux à trois rangs de rames, et environ cent galères. A l'arrivée de Xercès, il en fit construire cent autres. Cette petite flotte sauva la Grèce.

Eurybiade, lacédémonien, fut nommé généralissime. La modération de Thémistocle en cette occasion fit voir qu'il savait sacrifier l'ambition à l'intérêt de la patrie; car les Athéniens de-

vaient avoir la préférence, comme ayant fourni les deux tiers de la flotte.

Léonidas, roi de Sparte, se chargea de la défense des Thermopyles; ce fut par un beau dévouement qu'il le fit, car en partant pour cette expédition, il était convaincu qu'il y périrait. « Je pars, « dit-il, pour fermer le pas des Thermo- « pyles; mais mon vrai dessein est d'al- « ler mourir pour ma patrie ». Lorsqu'il prit congé de sa femme, elle lui demanda s'il n'avait rien de particulier à lui dire. « Rien, répondit-il, sinon que « vous épousiez un vaillant homme, et « que vous lui donniez de vaillans en- « fans ». L'épouse de Léonidas se nommait Gorgo; elle était fille du roi Cléomène. Dès son enfance, elle donna une preuve bien frappante de son attachement à sa patrie. Aristagore, de Milet, voulait engager Cléomène, son père, à déterminer les Lacédémoniens à porter la guerre en Asie. Gorgo, âgée de huit ans, était présente à leur conférence. Aristagore pria Cléomène de faire sortir sa fille, afin de pouvoir parler librement. « Vous le pouvez, reprit le roi de « Sparte, ce n'est qu'un enfant ». Aristagore commença par offrir à Cléomène une somme considérable, s'il voulait en-

gager ses sujets. Il doubla, il tripla. « Fuyez, mon père, s'écria la petite « fille; fuyez! cet étranger vous cor- « rompra ».

Le défilé des Thermopyles, que Léonidas se chargea de garder, était situé au pied du mont OEta, entre la Thessalie et la Phocide; il n'avait que vingt-quatre pieds de large. C'était l'unique endroit par où l'armée de Xercès pouvait pénétrer dans l'Achaïe.

Déjà la flotte nombreuse de ce grand roi suivait le long de la côte, et réglait ses mouvemens sur ceux de l'armée de terre. Tout pliait devant les Perses; toutes les villes par où ils passaient leur fournissaient des vivres en abondance : ils étaient loin de prévoir l'échec qui allait arrêter le cours de leurs hauts faits.

Pausanias assure que toutes les troupes des Grecs, jointes ensemble, ne faisaient qu'onze mille hommes. Quelle faible armée à opposer à plus de deux millions d'hommes! Quatre mille seulement se préparent à défendre le passage; Mais tous déterminés à vaincre ou mourir. Xercès n'imaginait pas que les Grecs osassent lui disputer ce passage; mais comme Démarate lui avait dit qu'une

poignée d'hommes arrêterait son armée au premier défilé, il essaya de gagner Léonidas par de grands présens, et par la promesse de le rendre maître de toute la Grèce. Léonidas rejeta ses offres avec indignation. Xercès lui écrit qu'il ait à lui envoyer ses armes. Le Spartiate ne lui répond que ces deux mots : *Viens les prendre.* Aussitôt les Mèdes s'avancent vers les Grecs ; mais ils n'en peuvent soutenir l'effort, et ils prennent la fuite. La phalange perse, dite les *immortels*, s'avance. Le combat devient sanglant, le défilé est comblé de morts. Dans le moment où Xercès sacrifiait tant d'hommes à la valeur des Lacédémoniens, il fut averti par un habitant du pays qu'il y avait un sentier qui conduisait à une éminence, laquelle commandait les ennemis : les Perses y envoyèrent un gros détachement qui s'en empara.

Léonidas, prévenu que vingt mille Perses occupaient le haut des rochers, et qu'il allait être accablé par les traits des ennemis, conjura ses compagnons de se retirer et de se réserver pour une meilleure occasion. Il en fit partir quelques-uns, sous prétexte de les charger de messages pour les éphores. Un d'eux pénétrant son dessein, lui dit : « Je suis

« venu pour servir comme soldat, et « non comme courrier ». Un autre répondit : « Combattons premièrement, « après cela je porterai la nouvelle de « la bataille ». C'est là un véritable enthousiasme patriotique. Cependant Léonidas insistant pour faire retirer le plus grand nombre, ne garda avec lui que trois cents spartiates et quelques thébains. Se dévouant avec eux, il leur dit : *Allons mes amis, dînons aussi gaiement que si nous devions tous souper ensemble dans l'autre monde.* En effet, ils furent tous tués. Ces braves gens, encouragés par l'exemple de leur chef, ne pensèrent plus qu'à vendre chèrement leur vie. Ils crurent, dit M. Rollin, qu'il convenait au premier peuple de la Grèce de se dévouer à une mort certaine, pour faire sentir aux Perses ce qu'il en coûte pour réduire des hommes libres en servitude. A la faveur de la nuit, ils marchent droit à la tente du roi, pénètrent au milieu de l'armée, tuent tout ce qui s'opposait à leur passage, et causent une horrible confusion dans le camp des Perses. Mais le jour ayant fait reconnaître leur petit nombre, ils furent environnés ; et étant accablés plutôt que vaincus, ils tombèrent morts

sur des tas d'ennemis massacrés, laissant à la postérité l'exemple d'une intrépidité jusqu'alors inouie. On prétend que les Perses perdirent plus de vingt mille hommes dans cette action, du nombre desquels furent les deux frères de Xercès.

Dans la suite on éleva un superbe monument à ces braves défenseurs de la Grèce, avec deux inscriptions, l'une pour tous ceux qui étaient morts en cette occasion : il y était dit que les Grecs du Péloponèse avaient résisté à l'armée des Perses avec une armée de quatre mille hommes ; l'autre, pour les seuls Lacédémoniens, s'exprimait d'une manière bien plus simple : *Passant, vas annoncer à Lacédémone que nous sommes morts ici pour obéir à ses justes lois.*

Cette fameuse journée fut la source du succès des campagnes suivantes. Les Perses, épouvantés par cet exemple d'audace et de courage, jugèrent qu'il serait bien difficile de dompter une pareille nation. Les Grecs, de leur côté, se convainquirent que la multitude n'est point à l'épreuve du courage et de la discipline, et conçurent qu'il était possible de vaincre les Perses. Que cette

confiance donne de forces à un peuple libre !

Le jour même du combat des Thermopyles, ceux qui commandaient la flotte des Grecs, qui s'était avancée à Artémise, promontoire de l'Eubée, ayant aperçu que celle des Perses faisait avancer deux cents vaisseaux de ce côté, Thémistocle fondit pendant la nuit sur cette escadre, et coula à fond plus de trente vaisseaux. Une tempête qui survint, dispersa et brisa sur les côtes de l'Eubée le reste de ces deux cents vaisseaux. Le lendemain, les Athéniens reçurent un renfort de cinquante-trois vaisseaux, et furent attaquer les vaisseaux des Ciciliens, dont ils coulèrent à fond une grande partie. Ce même jour les deux flottes en vinrent aux prises: le combat fut opiniâtre, sans être décisif; cependant les Perses firent la plus grande perte. Il leur était réservé d'être battus par parties, et leur flotte immense, pour être divisée, perdit toute sa force.

Peu après le combat naval, les Athéniens apprirent ce qui s'était passé aux Thermopyles; ils crurent qu'il était prudent de s'enfoncer dans le pays, et firent voile vers Salamine. Dans le même

temps encore l'armée des Carthaginois ; composée de trois cent mille hommes, fut défaite par Gélon, tyran de Syracuse.

Cependant Xercès était entré dans la Phocide, laissant sur tout son passage des traces de sa fureur. Les peuples du Péloponèse résolurent de se renfermer, avec tous les Grecs, au dedans de l'isthme. Les Athéniens se voyant à la veille de tomber entre les mains des Perses, consultèrent l'oracle : sa réponse fut que la ville ne trouverait son salut que dans ses remparts de bois. Thémistocle en expliqua le sens, en soutenant que c'était des vaisseaux dont l'oracle voulait parler, et qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que d'abandonner Athènes et de s'embarquer. Le peuple ne goûtait point cet avis; il ne pouvait se résoudre à abandonner les dieux et les tombeaux de ses ancêtres; mais l'éloquence de Thémistocle l'emporta : il décida l'embarquement ; et comme vous l'avez vu dans l'histoire des Perses, ce fut ce qui sauva les Athéniens.

Les vieillards, les femmes et les enfans passèrent à Trézène, petite ville du Péloponèse, et ils y reçurent toutes les preuves d'humanité que méritait leur situation.

Il y eut cependant quelques victimes de cette fâcheuse extrémité ; on fut obligé de laisser à Athènes un grand nombre de vieillards, à cause de leur grand âge. Les animaux même, dit-on, semblèrent prendre part à ce deuil général; et par leurs hurlemens, paraissaient vouloir s'opposer à la désertion.

La suite prouva qu'elle était nécessaire : l'armée de Xercès, comme vous vous le rappelez sans doute, se vengea de la solitude où elle trouva Athènes, en passant d'abord au fil de l'épée les infortunés qu'elle y trouva ; puis l'on mit le feu à la ville.

Les fuyards, plus heureux, louvoyèrent assez habilement pour éviter d'être entamés par la flotte persane ; mais la division se mit bientôt dans celle des Grecs. Eurybiade, qui la commandait, voulait qu'on s'approchât de l'isthme de Corinthe pour être plus à portée de l'armée de terre ; d'autres prétendaient qu'il ne fallait pas abandonner un poste aussi avantageux que celui de Salamine. Thémistocle était de ce dernier avis, et soutenait son opinion avec chaleur. Eurybiade s'emportant, leva son bâton sur Thémistocle, qui lui fit cette admirable réponse : *Frappe ; mais écoute.*

Il fit sentir qu'il était très-avantageux pour les Grecs, qui n'avaient que des vaisseaux légers, de donner bataille dans un détroit comme celui de Salamine, où la flotte de l'ennemi ne pouvait développer toutes ses forces. Le résultat fut qu'on en croirait Thémistocle, et qu'on se préparerait à recevoir l'ennemi dans le détroit.

De leur côté, les Perses étaient aussi divisés d'opinions. Les généraux persans étaient d'avis de donner la bataille; la reine Artémise, qui combattait dans leur armée, fut seule d'un avis contraire : elle représenta que la perte d'une bataille sur mer entraînerait la perte de toute l'armée. Son sentiment était le plus sage; mais il ne fut point suivi, parce que Xercès déclara qu'il voulait en venir à une bataille, et Thémistocle sut l'engager par une ruse. Voyant que malgré lui les Grecs songeaient à quitter le poste de Salamine, il fit donner avis à Xercès que la flotte grecque voulait lui échapper. Sur cet avis, le roi de Perse se hâta de faire avancer la sienne; et Thémistocle ayant fait part à Aristide du dessein où il était de se laisser envelopper, ces deux grands hommes, de concert, persuadèrent aux généraux

de tenir ferme; et en forçant les Grecs à combattre dans ce poste, ils leur préparèrent un triomphe éclatant.

Xercès comptant sur le succès, voulut être témoin du combat; il fit, pour cela, placer son trône sur une hauteur. Ce fut, hélas! pour contempler l'entière défaite de sa flotte. Les Perses, bien supérieurs en nombre, attaquèrent d'abord avec vigueur; mais la flotte agissant avec avantage, et profitant d'un vent contraire aux ennemis, porta le désordre dans leurs premières lignes, et l'amiral perse fut coulé à fond. Cet accident jeta la terreur parmi ceux qui le suivaient: les uns furent pris; d'autres furent, comme lui, coulés à fond. Les gros vaisseaux des Perses ne pouvant manœuvrer facilement dans le détroit, s'embarrassèrent les uns les autres; et se nuisant par leur nombre, ils ne purent soutenir l'impétuosité des Athéniens; ce ne fut plus que confusion. Les Ioniens se souvenant qu'ils étaient Grecs d'origine, prirent la fuite les premiers, et bientôt tout le reste de la flotte se dispersa.

La reine Artémise donna des preuves d'un courage au-dessus de son sexe: dans la chaleur du combat, étant prête

à tomber entre les mains des Grecs, elle usa de stratagème; elle fondit sur un vaisseau d'un de ses alliés, et le coula à fond. Le Grec qui la poursuivait fut trompé et l'abandonna. Cette victoire coûta aux Grecs quarante vaisseaux; mais les Perses en perdirent plus de deux cents, qui furent pris et coulés à fond, outre un très-grand nombre qui périrent dans la dispersion et furent échouer sur les côtes environnantes.

Au total, une flotte de trois cent quatre-vingt voiles battit complètement celle qui était composée de plus de douze cents vaisseaux. Cette bataille, une des plus mémorables de l'histoire ancienne, rendit à jamais célèbre le nom et le courage des Grecs. Le célèbre Cimon, encore tout jeune, se signala dans cette journée, et on jugea dès-lors qu'il deviendrait un des grands hommes de la Grèce. Mais la principale gloire de cette victoire appartenait à Thémistocle; toute la Grèce tourna les yeux vers lui comme sur son libérateur. Il n'était pas question alors de sentimens jaloux; les Lacédémoniens eux-mêmes enchérissaient sur son éloge. Ils le couronnèrent; ils lui posèrent sur la tête

une couronne de laurier, qui était le prix de la sagesse et de la valeur. Aux jeux olympiques, l'assemblée de toute la Grèce, tout le monde se leva dès que Thémistocle parut ; il vit tous les spectateurs n'avoir des yeux que pour lui.

On dut encore à ce grand homme d'être délivré de Xercès; de concert avec Aristide, il fit donner au roi de Perse un faux avis que les Grecs se préparaient à faire rompre le pont qu'il avait fait jeter sur l'Hellespont. Ce prince crédule, déjà très-effrayé de la terrible défaite de sa flotte, que son beau-frère, Mardonius, avait cependant un peu palliée, ce monarque, qui s'était cru si puissant, se hâta de sortir de la Grèce. Il partit de nuit avec l'élite de ses troupes, qui eurent beaucoup à souffrir, pendant une marche de quarante-cinq jours, de la fatigue et des maladies; en sorte qu'il en périt la plus grande partie. En arrivant devant le détroit, il trouva que le pont avait été rompu par une grande tempête; et trop heureux de pouvoir passer sur une barque de pêcheur, ce prince, qui prétendait enchaîner les flots, fut cacher sa honte dans ses vastes possessions, où les chagrins

domestiques ne tardèrent pas à l'assaillir.

Avant son départ, il avait ordonné qu'on pillât et qu'on brûlât tous les temples des villes grecques de l'Asie ; plusieurs possédaient d'immenses richesses, qui furent un dédommagement des frais de l'expédition.

Mardonius, resté en Grèce avec trois cent mille hommes de l'armée de terre, se flattait encore de réduire les Grecs ; il en avait donné l'assurance à Xercès. Mais les succès avaient ranimé ceux de ces peuples qui avaient d'abord abandonné les Athéniens et les Lacédémoniens ; ils s'étaient reproché leur lâcheté, et ils se joignirent aux vainqueurs pour harceler les Perses. Après avoir passé l'hiver en Thessalie, Mardonius se mit en campagne, et fit faire des offres avantageuses aux Athéniens pour les détacher de leurs alliés : promesses de rétablir leur ville, de leur fournir de grosses sommes d'argent, et de leur donner le commandement de toute la Grèce. Aristide, qui était alors archonte, répondit aux députés que tout l'or du monde n'était pas capable de tenter les Athéniens, ni leur faire abandonner la liberté commune ; que tant

que le soleil continuerait sa course, ils seraient les ennemis des Perses, et qu'ils vengeraient, autant qu'il serait en eux, le ravage de leurs terres, l'incendie de leurs maisons et de leurs temples. Sur cette réponse des Athéniens, Mardonius marcha vers l'Attique. Les Athéniens sortirent de leur ville une seconde fois et se retirèrent à Salamine. Avant de se porter aux dernières extrémités, le général persan leur envoya un nouveau député pour leur faire des propositions encore plus avantageuses que les premières; elles furent rejetées avec le même dédain. Les Athéniens étaient si peu disposés à les accepter, qu'ils lapidèrent un de leurs compatriotes nommé Lycidas, pour avoir dit qu'il fallait les écouter. Alors Mardonius irrité, entra dans Athènes avec son armée; ne ménageant plus rien, il mit tout à feu et à sang, brûla la ville une seconde fois, et fit détruire tout ce qui avait échappé à la fureur de Xercès.

En cet état, les Athéniens se plaignirent aux Lacédémoniens de ce qu'ils ne leur envoyaient point les secours qu'ils leur avaient promis. Les Lacédémoniens songeaient alors à se conserver dans le Péloponèse, et à fermer l'entrée

de l'isthme à l'ennemi ; mais pour satisfaire les Athéniens, ils envoyèrent cinq mille Spartiates, qui avaient avec eux chacun sept Ilotes. Ces forces s'étant réunies à toutes celles du Péloponèse, l'armée des Grecs se trouva forte de cent mille hommes. S'étant rassemblée à Eleusis, elle suivit Mardonius dans la Béotie, et vint camper au pied du mont Cythéron. Pausanias, fils de Cléombrote et vice-roi de Lacédémone, commandait les Lacédémoniens, et Aristide les Athéniens ; l'armée des Perses était de trois cent mille hommes.

Ce furent ces forces inégales qui se mesurèrent à la fameuse bataille de Platée. Les Grecs, malgré l'infériorité de leur nombre, furent encore vainqueurs, et le furent si complètement, qu'on prétend qu'il ne s'échappa guère plus de quatre mille hommes de l'armée des Perses. La perte des Grecs fut de dix mille hommes.

Il paraît que cette bataille se termina par un véritable massacre. Mardonius, dont le bouillant emportement avait engagé le combat, malgré l'avis d'Artabase, autre général persan, ayant succombé sous les coups des Lacédémoniens, on fit de son armée un horrible

carnage, et elle ne tarda pas à se débander.

Alors le reste de l'armée des Grecs, qui arrivait par pelotons, se mit à la poursuite des Perses, et acheva de les mettre en déroute. Une partie s'était réfugiée dans le camp et s'y était retranchée ; mais les Lacédémoniens, réunis aux Athéniens, forcèrent les retranchemens et immolèrent les Perses sans pitié. Leur nombre étant trop grand pour les faire prisonniers, Pausanias ne voulut point qu'on leur donnât quartier ; ils furent tous passés au fil de l'épée. Artabase eut assez de peine à se sauver, et repassa promptement en Perse avec les faibles débris de son armée.

Les Lacédémoniens et les Athéniens s'étant également distingués, on fut incertain auquel des deux peuples on devait adjuger le prix de la valeur. On convint de remettre la question au jugement de tous les Grecs qui, pour éviter toute jalousie entre deux peuples rivaux en gloire, décidèrent en faveur des Platéens, qui n'avaient fait que de faibles efforts.

Pour laisser un monument de cette victoire mémorable, on plaça une sta-

tue de Jupiter dans le temple d'Olympie, avec une inscription sur laquelle étaient gravés les noms de tous les peuples de la Grèce. On envoya aussi à Delphes un trépied d'or ; et après avoir mis à part la dîme de tout le butin pour les dieux, on partagea le reste avec beaucoup d'égalité. Il était si immense, qu'un historien ne craint pas de dire que ces trop superbes dépouilles commencèrent à corrompre les mœurs. Pausanias se trouvant, après la victoire, dans la tente de Mardonius, ordonna aux cuisiniers perses d'apprêter un repas servi avec toutes les délicatesses asiatiques ; et par contraste, il fit servir en même temps une table à la spartiate. Puis il dit aux Grecs qui l'environnaient : « Admirez, mes amis, la folie de ce roi « des Mèdes qui, pouvant vivre chez lui « aussi somptueusement, vient de si « loin pour dépouiller les Grecs, qui « font si pauvre chère ».

Pausanias, qui méprisait alors le luxe ne pensa pas toujours aussi sagement il finit par prendre goût aux manière des Perses, et ne tarda pas à se moque de la simplicité des coutumes de so pays.

La Grèce, à la réquisition d'Aristid

fit un décret qui ordonnait que toutes les villes enverraient à Platée des députés pour faire des sacrifices à Jupiter libérateur; que tous les cinq ans on y célébrerait des jeux; qu'on équiperait une flotte de cent vaisseaux pour faire la guerre aux barbares, et qu'on lèverait dix mille hommes de pied et dix mille chevaux. Les Platéens furent chargés de célébrer tous les ans l'anniversaire de ceux qui avaient été tués à cette bataille; ce qui se faisait avec beaucoup de cérémonie.

C'est ainsi que les Grecs encourageaient l'héroïsme, et que, par l'établissement de jeux et de cérémonies qui éternisaient le souvenir de leurs victoires, ils ajoutaient à la gloire de leur nation, et enflammaient les cœurs de leurs jeunes citoyens.

Le combat de Mycale, qui acheva la ruine totale de la flotte des Perses, mit le comble au succès des Grecs, et les délivra enfin de ces armées immenses, qui voulaient envahir et ruiner leur pays.

On prétend que le combat de Mycale se donna le même jour que calui de Platée; et le butin que les Athéniens firent sur les vaisseaux des Perses, qu'ils brû-

lèrent ensuite, ne fut guère moins considérable que celui du camp de Platée. Ainsi, de ce moment, la Grèce fut enrichie, et put facilement réparer les dévastations qu'elle avait souffertes.

## LETTRE XXII.

Continuation de l'histoire grecque. — Commencement de la prééminence d'Athènes sur Lacédémone. — Cette lettre conduit l'histoire des Athéniens jusqu'au malheureux succès de l'expédition d'Égypte.

Nous allons aujourd'hui, ma chère Aline, voir renaître Athènes de ses cendres, et la voir renaître pour recouvrer plus de splendeur et de force qu'elle n'en eût jamais. La tranquillité étant rétablie, les Athéniens firent revenir leurs femmes et leurs enfans; ils relevèrent les murs de leur ville, dont ils rendirent l'enceinte plus grande. Les Lacédémoniens en prirent ombrage. Craignant qu'Athènes ne devînt trop puissante, ils firent représenter aux Athéniens que l'intérêt de la Grèce demandait qu'on ne laissât hors du Péloponèse aucune ville fortifiée, de peur qu'elle ne servît de place d'armes aux ennemis, s'ils faisaient de nouvelles irruptions. Un motif qui excitait encore la jalousie secrète des Lacédémoniens, était le moyen

que Thémistocle avait pris pour réparer les pertes du trésor public; il parcourut les îles et les côtes, et leva de fortes contributions sur ceux qui n'avaient pas voulu prendre part à la guerre, dont il leur fit payer les frais. Ces excursions renforcèrent la marine d'Athènes, au point qu'elle parut redoutable aux Lacédémoniens qui, voyant cette ville s'embellir et se fortifier chaque jour, firent entendre les plaintes que je viens de rapporter.

Un port sûr, capable de contenir une grande flotte, se creusait au Pyrée et se joignait à la ville par de fortes murailles. Le peuple, rival d'Athènes, s'aperçut bien que, s'il laissait achever ces travaux, c'en était fait de la domination qu'il exerçait sur la Grèce; qu'elle passerait aux Athéniens. Ils envoyèrent donc des députés chargés de les interrompre; mais en alléguant le prétexte de l'intérêt général, ils représentèrent, prièrent, insistèrent et finirent par ordonner. Les Athéniens voulaient opposer la fierté à l'insolence, et rompre plutôt que de plier sous les lois de Lacédémone. Thémistocle, plus adroit politique, représenta que le moment n'était pas favorable pour parler avec hauteur; qu'il fallait

craindre de pousser les Lacédémoniens à un effort violent; et conseillant de mettre l'affaire en négociation, il se chargea de la conduire.

Il se fit nommer pour aller à Lacédémone justifier la conduite de ses concitoyens, se mit en route avec les députés de Sparte, sut retarder leur marche, et, malgré ses lenteurs, arriva encore avant ses collègues d'ambassade. On veut entamer l'affaire aussitôt son arrivée à Lacédémone; il dit ne pouvoir traiter sans ses adjoints; et, pendant qu'ils se font attendre, les Athéniens, travaillant nuit et jour, avancent leurs constructions : tout le monde y met la main, et s'y emploie avec ardeur. Ses collègues arrivent, et avec eux la nouvelle que les travaux sont presque finis. Les Lacédémoniens, se voyant joués, s'irritent et font des reproches à Thémistocle : il nie les faits; assure qu'il ne peut y croire; engage les Spartiates à envoyer des commissaires sur les lieux pour s'assurer de la vérité. Ils la reconnaissent; ils voient combien l'on avait abusé de la bonne foi des Lacédémoniens; mais on retint ces commissaires, et on ne leur permit de quitter Athènes que lorsque Thémistocle y fut revenu. Alors tout

était fini, et les plaintes ne servaient plus de rien. Quand on parlait à Thémistocle de la supercherie qu'il avait mise en usage, il répondait : *C'était pour le bien de la patrie ; il n'y a rien qu'on ne doive faire pour elle.*

Aristide, qui pensait différemment, ne se serait pas permis des procédés pareils, quand Athènes aurait dû en tirer les plus grands avantages. Il donna une nouvelle preuve de sa justice, en s'opposant au projet de Thémistocle, de rendre les Athéniens maîtres de la mer, en brûlant la flotte des Grecs qui, après la défaite de Mardonius, s'était retirée dans le port de Pégare pour y passer l'hiver. Malgré l'éloquence dont il était doué, Thémistocle n'osa avouer en public son dessein téméraire ; il annonce seulement au peuple une entreprise utile, mais qui demande le secret. L'assemblée répond qu'il peut la communiquer à Aristide, et que, s'il l'approuve, elle sera exécutée. Celui-ci écoute, et déclare que le projet de Thémistocle serait utile, mais qu'il est injuste. Sur cette déclaration d'Aristide, le peuple rejette la proposition de Thémistocle sans la connaître. Ce seul trait peint bien ces deux hommes, dont l'un, toujours ar-

dent pour l'augmentation du pouvoir et des richesses des Athéniens, ne s'embarrassait guère d'être juste envers les autres peuples, pendant qu'Aristide, toujours digne de son surnom, était personnellement tout dévoué à sa patrie, mais préférait encore l'équité aux intérêts publics.

Ses concitoyens lui rendaient alors une entière justice; ils avaient toute confiance en lui; il n'en usa que pour le bien. Par sa prudence il empêcha les dissentions qui allaient s'élever dans Athènes, à l'instant où le peuple, se voyant paisible et à l'abri de toute insulte, dans une ville bien fortifiée, voulait s'emparer du gouvernement. Aristide, pour empêcher la guerre civile, fit décider que la dignité d'archonte serait commune à tous les citoyens: jusqu'alors on ne les avait choisis que parmi les plus riches de la république. La faculté de pouvoir prétendre à cette place éminente satisfit le peuple; les esprits s'appaisèrent, les divisions intestines furent calmées.

La guerre, dont les Grecs étaient toujours menacés de la part des Perses, fit prendre la résolution d'entretenir, à frais communs, un corps d'armée tou-

jours prêt à se porter où le danger serait le plus pressant. Le difficile était de déterminer ce que chaque état devait fournir de troupes et d'argent. On jeta les yeux sur Aristide pour faire cette répartition ; et il s'en acquitta à la satisfaction de tous les intéressés. Sa fidélité inviolable dans la distribution des deniers lui mérita les louanges de toute la Grèce. Thémistocle, impatienté de ces éloges, dit un jour : « Hé bien ! hé bien ! c'est le « mérite d'un coffre-fort. —C'en est un, « du moins, lui dit Aristide en une autre « occasion, d'avoir les mains nettes, et « de n'être pas esclave de l'argent ».

Ainsi, ces deux hommes, si estimables d'ailleurs, ne pouvaient se refuser la petite satisfaction de se piquer, quoiqu'ils se rendissent mutuellement justice dans les occasions importantes.

Les Perses possédaient encore quelques villes dans l'Asie mineure ; les Athéniens et les Lacédémoniens, voulant délivrer ces villes de la domination de leurs ennemis, y envoyèrent une flotte sous la conduite de Pausanias, d'Aristide et de Cimon, fils de Miltiade. Le premier commandait les Lacédémoniens, et les deux autres les Athéniens. Cette expédition fut heureuse ; on chassa de

toutes les villes les garnisons des Perses. La flotte prit ensuite la route de l'Hellespont et attaqua Byzance. Pausanias eut la gloire de prendre cette ville; mais on s'aperçut que ses succès avaient beaucoup accru sa fierté naturelle; on le vit prendre des airs d'arrogance et de hauteur envers les officiers; et bientôt il se rendit insupportable. Son orgueil ternit la gloire de toutes ses belles actions; et, prétendant à la souveraineté de la Grèce, il se mit dans l'esprit de devenir le gendre de Xercès, en se rendant traître à sa patrie. On assure qu'il fit offrir à ce prince de lui livrer Sparte et toute la Grèce, s'il voulait lui accorder la main de sa fille. Xercès, qui brûlait de venger ses revers, agréa la proposition de Pausanias, et lui fit passer des sommes considérables. Le complot fut découvert; mais l'on n'eut pas de preuves assez évidentes pour le convaincre, et l'on se contenta de le déposer.

Dans ce même temps les alliés, las d'obéir aux Spartiates, dont Pausanias avait rendu le service trop dur, et charmés de la douceur et de la modestie d'Aristide et de Cimon, leur déférèrent le commandement de la flotte, en se déclarant hautement pour les Athé-

niens. Ainsi Pausanias, par ses manières impérieuses, fit perdre à Lacédémone cet empire sur la Grèce, qu'elle s'était acquis par sa justice et par sa modération.

Cimon eut le commandement de l'armée qui faisait la guerre en Asie. Ce capitaine mérite une mention particulière. Vous vous rappelez, sans doute, ma chère Aline, qu'il s'était chargé de payer l'amende à laquelle Miltiade, son père, avait été condamné. Cette action de piété filiale lui avait attiré l'estime de tout le monde. Les grands talens, qui ne tardèrent pas à se développer en lui, achevèrent de lui attirer la considération générale. On reconnut que sa valeur égalait celle de son père ; la prudence de Thémistocle, et la probité d'Aristide, se trouvaient également en sa personne. Ce jeune homme réunissait les qualités les plus louables. Aristide lui-même en faisait tant d'estime, qu'il le jugea digne des premiers emplois. Cimon servit avec distinction dans les fameuses journées de Salamine et de Platée; et il succéda, dans l'administration de la république, aux deux grands hommes qui furent les héros de ces fameuses journées. Après avoir délivré les colonies grecques, Ci-

mon porta la guerre en Asie, s'empara de plusieurs villes des Perses; attaqua, près de l'île de Chypre, avec deux cent cinquante vaisseaux, la flotte composée de trois cent quarante voiles, et soutenue d'une armée de terre campée proche du rivage. Le combat fut opiniâtre; mais les Grecs ayant coulé à fond plusieurs vaisseaux ennemis, mirent bientôt le reste en déroute. Cimon, victorieux, entra dans la Chersonèse de Thrace, et prit Cyone sur les bords du Strymon. Ce fut en cette occasion que le perse Butès, gouverneur de la place, voyant qu'il ne pouvait la conserver, jeta toutes ses richesses dans la rivière, et fit élever un bûcher, sur lequel il se brûla lui et toute sa famille.

Cimon soumit ensuite les peuples voisins; chassa de Scyros les pirates qui infestaient la mer Egée, y mit des colonies athéniennes et subjugua Naxe. De là il courut les mers asiatiques, mit sous l'obéissance des Athéniens les villes maritimes de la Carie et de la Lycie, et ne laissa pas un pouce de terre aux Perses, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphilie. Ayant appris que la flotte persane était à l'embouchure de l'Eurymédon, et qu'elle n'attendait que les vaisseaux des Phéni-

ciens pour commencer le combat, il prévint cette jonction; il pressa vivement leurs vaisseaux, les contraignit d'en venir aux mains, et, malgré leur grand nombre, il les força de s'approcher du rivage, et il en prit plus de cent. Sans se donner le temps de respirer après cette victoire, il livra un second combat à l'armée de terre, qui côtoyait l'Eurymédon. Il ne fut pas moins heureux, quoique les Perses soutinssent avec fermeté le premier abord. Les troupes de Cimon, animées par leur premier succès, les enfoncèrent et les mirent en déroute. Le nombre des prisonniers fut très-grand, et le butin immense. Cimon couronna ses exploits par la prise des vaisseaux phéniciens qui venaient au secours des Perses, et il fit tailler en pièces tout l'équipage.

Pendant que Cimon se couvrait de tant de gloire, les Lacédémoniens, las des plaintes qu'on faisait tous les jours de Pausanias, lui envoyèrent ordre de venir rendre compte de sa conduite. Il obéit, se justifia, en apparence, de tout ce dont on l'accusait; et soit qu'on eût quelques égards pour les services qu'il avait rendus, ou soit qu'on ne le crût point véritablement coupable, il se tira

de ce mauvais pas et retourna à Byzance. Il y renoua ses intelligences avec Artabase, à qui Xercès l'avait adressé pour concerter l'exécution de son projet. Mais la chose fut enfin découverte : un esclave en donna la connaissance, en portant aux éphores une lettre dont on l'avait chargé. Pausanias fut attiré à Lacédémone par une ruse. Il était convaincu de trahison; et cependant les preuves contre lui n'étant point complètes, on hésitait encore à le condamner; on hésitait sur-tout à l'arracher du temple de Minerve, où il s'était réfugié, lorsque sa propre mère, irritée de trouver un traître en son fils, prit une grosse pierre, et fut la poser à l'entrée du temple. Son action, qu'elle fit en silence, fut un avertissement aux éphores de ne pas violer la sainteté de l'asile, mais en même temps de ne point faire grâce au coupable. Ils imitèrent la mère de Pausanias, comblèrent l'entrée du temple, et l'ayant entièrement fermée, ils firent mourir de faim leur ancien général.

La passion de dominer avait rendu, depuis quelque temps, Thémistocle odieux aux Athéniens; ils ne pouvaient souffrir qu'il parlât continuellement des services qu'il leur avait rendus; ils l'a-

vaient banni d'Athènes, et il s'était retiré à Argos. Lors de la mort de Pausanias, on trouva, dans les lettres de ce dernier, quelques apparences de correspondance entr'eux : le fait ne fut jamais bien éclairci ; mais les Lacédémoniens, dont il avait réprimé l'ambition, profitèrent de cette occasion pour le perdre, et firent part de cette découverte aux Athéniens. Thémistocle se justifia de son mieux, sans pouvoir convaincre de son innocence. Ses envieux, qui étaient en grand nombre, vinrent à bout de persuader au peuple qu'il était coupable. On voulait le faire périr. Thémistocle en fut averti, et il se retira dans l'île de Corcyre, de là en Epire, et ne s'y croyant pas encore assez en sûreté, il se réfugia chez Admète, roi des Molosses. Sa retraite chez ce prince était hardie ; il avait sujet d'être piqué contre Thémistocle qui, peu de temps avant sa disgrâce, lui avait fait refuser des secours qu'il demandait aux Athéniens. Mais ce prince, touché de voir à ses pieds et en son pouvoir le plus grand homme de la Grèce, le reçut avec bonté, et voulut que l'asile qu'il était venu chercher chez lui fût inviolable.

Quelques auteurs placent vers ce

temps la répartition dont j'ai parlé plus haut, cette répartition qui mit le comble à la gloire d'Aristide. Ce grand homme, après avoir eu l'administration des deniers publics, mourut si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi se faire enterrer: la république se fit honneur d'y suppléer, ainsi que de pourvoir ses filles, qu'elle dota libéralement. Son fils Lysimaque fut même entretenu aux dépens du prytanée.

C'est à peu près à cette époque que les Romains, instruits de la sagesse du gouvernement de la Grèce, envoyèrent des commissaires à Athènes pour recueillir ses diverses lois.

La Perse était alors en proie aux troubles qui suivirent la mort de Xercès. Le forfait d'Artabane, l'adresse avec laquelle il sut d'abord persuader à Artaxerce que son frère Darius était coupable de parricide, avaient porté ce jeune prince à immoler son frère dans le premier mouvement de son ressentiment, et ensuite à s'emparer du trône au mépris des droits de son autre frère. La guerre qui eut lieu entr'eux, la conjuration d'Artabane, tous les événemens désastreux qui en furent la suite occupaient trop les Perses pour qu'ils son-

geassent alors à se venger des Grecs; et pendant qu'Artaxerce, devenu paisible possesseur, réformait les abus qui s'étaient introduits dans son empire, nos républicains respiraient et jouissaient en paix de leurs nouveaux succès.

Les Athéniens ne laissèrent point Thémistocle tranquille chez le roi Admète; ils le demandèrent avec des instances accompagnées de menaces. Admète se trouvant embarrassé et ne voulant point trahir Thémistocle, lui fit part des démarches qu'on faisait auprès de lui. Thémistocle prit son parti, s'embarqua, et après avoir couru plus d'un danger, arriva à Cumes dans l'Arménie. Le roi de Perse, informé de son sort, avait mis sa tête à prix, et on examinait avec soin tous ceux qui arrivaient sur la côte. Lorsqu'il fut en Eolie, son hôte, homme riche et puissant, dont il était connu depuis long-temps, le sauva en le faisant conduire à Suze dans un chariot couvert.

Arrivé à la cour d'Artaxerce, Thémistocle se fait connaître pour Grec, et demanda audience au roi. Ayant obtenu de paraître devant lui, il lui fit un discours très-touchant, lui dit qu'il était Thémistocle, et venait se mettre en sa

puissance. Il convint qu'il avait fait beaucoup de mal aux Perses, mais il ajouta qu'il était en état de leur rendre les plus grands services. Soit qu'Artaxerce le crût, ou qu'il fût simplement flatté de la confiance de Thémistocle, il admira son grand courage, et résolut de se l'attacher en le comblant de bienfaits. Il lui fit un accueil favorable, lui fit présent de deux cents talens, et le questionna beaucoup sur les affaires de la Grèce. Thémistocle, pour pouvoir entretenir le roi plus facilement, apprit la langue persane, et reçut bientôt d'Artaxerce des marques de bonté et de considération particulières. Ce prince le maria à l'une des dames de sa cour, le mit de toutes ses parties de plaisir, et lui assigna des revenus considérables. Son crédit fut si grand, qu'il en était lui-même étonné, et l'on prétend qu'étant un jour à table avec ses enfans, réfléchissant sur la magnificence avec laquelle il était servi, il dit : *Mes enfans, nous périssions, si nous n'eussions péri.* Son séjour fut fixé à Magnésie, ville de l'Asie mineure; il y passa le reste de sa vie agréablement, ayant pour son entretien le revenu de trois villes.

Cependant Cimon, revenu à Athènes

après les grandes victoires dont nous avons parlé, employait une partie des dépouilles à fortifier le Pyrée et à embellir la ville.

Ce grand homme ne s'attirait pas moins l'admiration des Athéniens, tant dans la paix que dans la guerre. Il faisait de ses richesses l'usage le plus noble; il voulait que ses jardins fussent ouverts en tout temps aux citoyens. Sa table était simple, mais abondante; il y admettait, sans distinction du riche ou du pauvre, tous ceux qui se présentaient; il aidait de ses biens, non-seulement ses amis, mais la plupart des Athéniens. Il faisait distribuer aux pauvres des secours abondans, et le faisait sans ostentation, sans dessein de captiver le peuple, car il était partisan de la noblesse.

L'année suivante, il continua ses exploits, chassa tout-à-fait les Perses de la Chersonèse de Thrace; il fit le siége de Thase, dont les habitans s'étaient révoltés contre les Athéniens. Ce siége dura trois ans. Remarquable par sa durée, il le fut plus encore par la résistance opiniâtre des assiégés, qui avaient prononcé la peine de mort contre ceux qui parleraient de se rendre. On vit les femmes seconder les efforts des hommes, et se

couper les cheveux pour en faire des cordes d'arc. La ville ne se rendit qu'après que la famine eut emporté un grand nombre de citoyens. Cimon soumit tout le pays vis-à-vis de la Thrace, jusqu'en Macédoine, et il fut sur le point de tenter la conquête de ce royaume.

Artaxerce, informé des nouveaux exploits de Cimon, de l'accroissement de puissance des Athéniens, commença à s'en alarmer, et résolut d'opposer Thémistocle au général athénien. Il fit proposer à l'illustre réfugié d'accepter le commandement d'une puissante armée qu'il voulait envoyer dans l'Attique. Thémistocle se trouva dans une grande perplexité ; le désir de la vengeance parlait à son cœur, et cependant l'amour de la patrie n'y était pas éteint. D'un autre côté, il craignait de paraître ingrat envers un prince qui l'avait comblé de faveurs. Après avoir bien hésité, il comprit que la mort seule pouvait le tirer d'embarras. Il assembla ses amis, leur fit ses adieux, avala du sang de taureau, et mourut à l'âge de soixante-cinq ans. Artaxerce admira un tel courage, et honora de ses regrets la mort de cet illustre Athénien. Thucydide prétend qu'il mourut non du poison, mais

de maladie causée par la fermentation d'esprit qu'il éprouvait.

Thémistocle avait l'ame grande, un courage invincible, une grande passion pour la gloire. Rien n'égalait son discernement et la justesse avec laquelle il prévoyait l'avenir. Il forma les Athéniens à la science de la marine; ils durent à son habileté leurs plus grands succès, et ce peuple ingrat et jaloux se porta contre lui aux plus grands excès de la haine! Rien ne peut justifier le traitement que lui firent les Athéniens, après en avoir reçu tant de services.

Vers le temps de sa mort, Lacédémone éprouva le plus grand tremblement de terre que cette ville eût jamais ressentie; toutes les maisons en furent bouleversées; la terre s'entr'ouvrit et engloutit plusieurs parties du pays des environs. Les Ilotes profitant de cette désolation, tentèrent de se mettre en liberté; et ayant pris les armes, ils se joignirent aux Messéniens et firent la guerre aux villes voisines. Les Lacédémoniens employèrent le secours des Athéniens. Cimon pensa qu'il serait inhumain, qu'il serait même indigne de sa gloire de profiter des malheurs d'une ville rivale, et il détermina le peuple à

la secourir; il marcha lui-même à la tête de quatre mille hommes, et dissipa les Ilotes.

Le célèbre Périclès commençait alors à briller à Athènes. Déjà il avait beaucoup de part dans l'administration des affaires. Plus avide de gloire que Cimon, il voyait d'un œil jaloux la réputation de cet illustre Athénien qui, par ses services envers la patrie, et ses libéralités envers ses concitoyens, s'était acquis la plus haute estime. Il s'appliqua à le traverser en toute occasion. Cimon était lié avec les premières maisons d'Athènes. Périclès prit le parti du peuple, et n'oublia rien pour attirer sur lui les regards et la faveur de la multitude. Ses grandes qualités secondaient ses vues ambitieuses; il était naturellement éloquent : il avait eu pour maître dans sa jeunesse le célèbre Anaxagoras. Ce philosophe lui avait appris l'art de gouverner et celui de se concilier les suffrages de la multitude, par les ressorts secrets qui captivent son esprit. Avec un génie aussi vif et aussi pénétrant que l'avait Périclès, il sut bientôt mettre en pratique les leçons de son maître. Il possédait au suprême degré le don de la parole : sa qualité de sénateur lui donna

lieu de l'exercer avec le plus grand avantage. Son éloquence naturelle était aidée par la force de sa voix et par tous ses agrémens extérieurs. Il étonnait les esprits et s'en rendait tellement le maître, qu'on lui donna le surnom d'*Olympien*, comme pour marquer que son éloquence tenait en quelque chose des foudres de Jupiter. Pour gagner le peuple et pouvoir se montrer aussi libéral que Cimon, il se jeta dans le maniement des affaires et des deniers publics. N'ayant point l'ame d'un Aristide, il fut loin d'en imiter le désintéressement, et sut trouver dans ses emplois le moyen de survenir à ses profusions. Il vint à bout de faire partager aux citoyens les terres conquises, et de leur faire distribuer une partie des deniers publics, pour leur assistance aux assemblées politiques qui corrompirent les Athéniens, et qui firent goûter à un peuple frugal et modeste les attraits de la bonne chère.

Ce fut ainsi qu'aux dépens de l'état, et par des distributions fastueuses, Périclès gagna la faveur du peuple. Il ne trouva point dans Cimon un rival jaloux et occupé de le contrebalancer. Ce grand homme était doux et tranquille. Content de ses succès, il se re-

posait sur ses lauriers, et bornait son plaisir à partager ses richesses avec ses citoyens. Rien ne contraria donc les vues de Périclès, et il s'avança à grands pas vers le but où tendait son ambition.

Une nouvelle révolte des Ilotes qui, s'étant réunis, s'emparèrent d'Ithome, inquiétant les Lacédémoniens, ils envoyèrent de nouveau une députation aux Athéniens, pour leur demander une seconde fois du secours; mais changeant brusquement d'avis, ils rappelèrent leurs députés. Ce caprice piqua beaucoup les Athéniens. Comme Cimon avait fortement appuyé la demande des Lacédémoniens, qu'il s'était montré leur partisan, Périclès et Ephialte profitèrent de la circonstance pour animer sourdement le peuple contre lui. Ils parvinrent à le rendre suspect et à le faire bannir pour dix ans.

Périclès profita de l'absence de Cimon et de son grand crédit sur l'esprit du peuple, pour changer la forme ancienne du gouvernement. Il ôta à l'aréopage la connaissance des plus grandes causes qui étaient de son ressort; il se rendit maître de tous les tribunaux, et bientôt son pouvoir dans Athènes fut si absolu que,

sous un gouvernement républicain, il eut l'empire monarchique.

La Grèce commença vers ce même temps à être agitée de guerres intestines. La conduite des Spartiates envers les Athéniens fut comme l'époque de leurs dissentions mutuelles, et fit éclater ouvertement ce sentiment de rivalité qui existait depuis long-temps entre ces deux républiques. Le feu de la discorde s'alluma en même temps dans les autres états de la Grèce, et les mit aux mains les uns avec les autres. Je ne ferai qu'indiquer très-succinctement ces petites guerres.

Les Mégariens voulurent secouer le joug des Argiens; mais ceux-ci les défirent pleinement dans un combat, assiégèrent leur ville, et, malgré la résistance des assiégés, la prirent et la rasèrent.

Les Ilotes se défendirent dans Ithome pendant dix ans entiers contre les Spartiates; ils se rendirent maîtres enfin de leurs anciens esclaves, et les chassèrent du Péloponèse. Ils se réfugièrent à Naupacte. Les Mégariens quittèrent le parti de Sparte et embrassèrent celui d'Athènes, ce qui excita la jalousie des Corinthiens. Ceux-ci en vinrent aux mains par deux fois avec les Athéniens; chacun

fut vainqueur à son tour. Les mêmes motifs de jalousie armèrent les Eginètes contre les Athéniens; mais ils furent défaits sur mer par Léocrate qui bloqua leur ville. Les Corinthiens ayant ravagé le territoire de Mégare, furent entièrement défaits par les Athéniens qui étaient venus au secours de leurs alliés. Les Doriens et les Phocéens se firent la guerre. Les premiers, aidés des Spartiates, défirent leurs ennemis. Les Spartiates et les Athéniens se battirent près de Tanagra dans la Béotie. Cimon, dont l'exil durait encore, se trouvant sur les lieux, voulut combattre : on l'en empêcha, sous prétexte qu'il était suspect. Ce grand homme, au-dessus de l'envie et du ressentiment des injures, exhorta ceux de sa tribu qui étaient soupçonnés de favoriser l'ennemi, de justifier la pureté de leurs intentions : ils le firent si bien qu'ils périrent tous les armes à la main. Deux mois après les Athéniens se vengèrent complètement de cette défaite. Sous le commandement de Myronidès, un des grands capitaines de la Grèce, ils vainquirent pleinement les Spartiates, détruisirent Tanagra et ravagèrent la Béotie. Egine capitula et n'en eut pas moins ses murs rasés. Tolmides, capi-

taine athénien, surprit Gilthée, port de Laconie, brûla la flotte des Lacédémoniens, et vainquit dans un combat les habitans de Sycione.

Pendant que les horreurs de la guerre ravageaient ainsi l'intérieur de la Grèce, les Athéniens tentaient au dehors une plus grande expédition ; ils portaient leurs armes en Egypte. Ce royaume venait de secouer le joug des Perses. Les Athéniens, excités par Inarus, roi de Lybie, entreprirent de soutenir l'affranchissement des Egyptiens. S'étant joints à ce prince, ils livrèrent bataille aux Perses, les mirent en déroute, et s'emparèrent d'une partie de Memphis. Mais, l'année suivante, les affaires changèrent de face : après des assauts inutiles, voyant que l'ennemi approchait, ils levèrent le siége et se retirèrent à Biblis. C'était une île du Nil ; ils y soutinrent un siége de huit mois ; mais les Perses, étant parvenus à détourner le cours du fleuve, le mirent à sec, prirent la flotte athénienne, et tuèrent la plus grande partie de l'équipage. Le reste de l'armée, ne pouvant plus s'opposer à l'ennemi, périt en partie et se dispersa. Tel fut le malheureux succès d'une entreprise qui occupa les Athéniens pendant six ans.

# LETTRE XXIII.

Suite de l'histoire grecque, depuis l'expédition d'Egypte jusqu'à la fin du second âge. — Les beaux jours du gouvernement de Périclès; la gloire des arts, et une légère esquisse sur les orateurs et les grands hommes de ce siècle, en terminent le tableau.

Nous en sommes restées, ma chère Aline, au mauvais succès de l'expédition d'Egypte. Pendant cette guerre, Périclès voulut cueillir quelques lauriers militaires ; il ravagea les côtes de la Laconie, et battit deux fois les Sycioniens ; mais il ne fit aucun progrès dans l'Acarnanie. Les Athéniens, sentant que Cimon leur manquait, le rappelèrent après cinq ans d'exil. Dès qu'il fut de retour, il vint à bout de conclure la paix avec les Lacédémoniens. Ce grand homme, pour faire cesser la guerre que les Athéniens, fiers de leurs succès, faisaient aux peuples voisins, crut devoir la porter au loin. Il partit lui-même à la tête de cent qua-

rante voiles pour l'île de Chypre, et ayant été joint par soixante vaisseaux qui revenaient d'Egypte, il attaqua Artabase, général d'Artaxerce, et lui prit cent vaisseaux. De là il descendit en Cilicie, défit pleinement Mégabise, autre général du roi de Perse, et retourna en Chypre pour faire le siège de Citium. Le siège traîna en longueur, et Cimon tomba malade : sentant que sa fin approchait, il recommanda de cacher sa mort. Elle arriva, en effet, avant la fin du siège. L'armée continuant ses opérations, remporta une grande victoire, prit cent vaisseaux aux ennemis, et revint ensuite dans l'Attique. Cimon fut extrêmement regretté des Athéniens ; il méritait de l'être.

Plutarque fait de lui le plus grand éloge ; il l'appelle bon fils, ami fidèle, citoyen zélé, grand capitaine, et d'une si grande libéralité que personne ne l'égala jamais en cette qualité. On doit ajouter qu'il augmenta beaucoup la puissance athénienne sur mer ; qu'il eut part dans toutes les entreprises considérables de son temps, et qu'il tint perpétuellement ses compatriotes en haleine, sans jamais se permettre de vexations. Tant de qualités, tant de vertus ne l'exemptèrent pas

de la peine de l'ostracisme! Elle fut la récompense des services de tous les grands hommes de cette république. Cette loi injuste fut si souvent employée contre ceux dont les talens trop marquans causaient de l'inquiétude, qu'elle tomba en désuétude et fut anéantie, quand on en eut fait usage contre de mauvais citoyens.

Les Spartiates avaient chassé les Phocéens du temple de Delphes ; les Athéniens les y remirent et battirent les Béotiens. Ceux-ci se réunirent avec leurs voisins, taillèrent en pièces les Athéniens, et tuèrent Tomelde, leur général. Cette guerre fut appelée la *guerre sacrée*, à cause de sa première origine ; elle fit couler beaucoup de sang. Mégare s'en mêla, se révolta, et les Spartiates firent une irruption dans l'Attique. Périclès voulant mettre fin à cette guerre, gagna par de secrètes largesses, Plitonax, roi de Lacédémone, et ayant mis l'Attique en sûreté, il entra dans l'Eubée et la réduisit. Les peuples de la Grèce, las d'une guerre qui les épuisait, travaillèrent de concert à la paix, et elle fut enfin conclue pour trente ans, entre Athènes, Lacédémone et les alliés de ces deux républiques.

Le gouvernement de Périclès s'étendant de jour en jour, les nobles, effrayés de la puissance qu'il prenait dans Athènes, lui opposèrent Thucydide, beau-frère de Cimon, afin de contrebalancer sa trop grande autorité. Celui-ci travailla à tenir en bride Périclès, et à maintenir l'équilibre entre la noblesse et le peuple. De son côté, Périclès, pour conserver la faveur de la multitude, l'amusa par des spectacles et des fêtes; il soudoyait un grand nombre de citoyens, en les faisant servir sur une flotte équipée à ses frais. Il établit plusieurs colonies dans la Chersonèse, pour décharger la ville de quantité de gens oisifs, et pour contenir les alliés. Il affectait de n'avoir en vue dans toutes ses entreprises que le plus grand bien de l'état. Il augmenta tous les ans la marine de soixante vaisseaux. Cet appareil qui étalait au-dehors la puissance des Athéniens, fit respecter Périclès des Grecs et des étrangers. Il mit en possession des pays que la république avait conquis, les soldats qui avaient fini leur service. Il excita l'émulation dans les beaux arts; il fit servir à l'ornement d'Athènes les chefs-d'œuvres qui sortirent de la main des plus habiles artistes, qu'il encoura-

geait par ses largesses. On peut dire à la gloire de Périclès, que tout ce que les siècles postérieurs ont admiré, parmi les ouvrages de la Grèce, en peinture, sculpture, architecture, sont le fruit de son gouvernement et de l'attention qu'il donna à choisir les meilleurs sujets. On voyait régner dans ces ouvrages la régularité, la solidité et la grâce des contours. Le célèbre sculpteur Phidias eut la principale part à tous ces chefs-d'œuvres de l'art. C'est lui qui fit la statue de Pallas, si vantée par les connaisseurs de l'antiquité.

Par les soins de Périclès, Athènes se renouvela : la pompe et la magnificence y prirent la place de sa première simplicité. Les bons citoyens découvrirent dans ce faste la décadence prochaine des mœurs; mais si quelques-uns blâmèrent Périclès, d'épuiser le trésor public pour remplir la ville d'ornemens superflus ; d'autres s'énorgueillirent de voir Athènes devenir l'objet de l'admiration des étrangers; et son faste seul, donna une haute idée de la puissance des Athéniens.

Cependant les alliés et les ennemis de Périclès, se plaignaient hautement de ce qu'il employait en vaines dépenses

les trésors de l'état, qui devaient servir au soutien de la guerre. Il prétendait que les Athéniens ne devaient point de comptes à leurs alliés; qu'ils n'étaient tenus que de se garantir des incursions des Barbares; que ces travaux d'ailleurs, faisaient subsister un grand nombre de citoyens. Mais les orateurs de la faction opposée se déchaînèrent contre lui; Thucydide se mit à leur tête, et lui livra de rudes assauts; l'animosité s'en mêla. Les choses en vinrent au point qu'il fallut que l'un ou l'autre fût banni de la ville. Périclès finit par l'emporter; il eut l'adresse d'expulser son rival. Devenu seul maître, il disposa à son gré de toute la puissance des Athéniens, et l'on peut dire qu'il régna seul dans cette république et dans ses jours les plus florissans.

Lorsqu'il vit son autorité bien affermie, et que la faveur du peuple lui fut moins nécessaire, il fit prendre une nouvelle forme au gouvernement, et rétablit insensiblement l'aristocratie. Il réussit dans cette entreprise, par le talent où il excellait, celui de la parole, qui lui donnait la facilité de manier les esprits, et de tourner le peuple à son gré par la force de son éloquence. Il montrait d'ailleurs une ame noble et désin-

téressée ; il n'augmentait point son patrimoine ; sa conduite était irréprochable, et l'on voyait qu'il ne cherchait que l'utilité publique.

Périclès tendait à faire reconnaître Athènes souveraine des autres villes grecques ; il prenait si bien ses mesures qu'il ne donnait rien au hasard ; il ne livrait jamais de combat sans être à peu près sûr du succès. Toutes ces entreprises étaient conduites avec la plus grande sagesse : c'est ainsi que lui réussit son expédition dans la Chersonèse, pendant laquelle il fortifia les villes grecques, ferma l'isthme de Corinthe par une bonne muraille, pour mettre le pays à couvert des excursions des Thraces. Il pénétra jusqu'au royaume de Pont, et rétablit à main armée les Phocéens, que les Lacédémoniens avaient une seconde fois dépouillés de l'administration du temple de Delphes ; soumit toute l'Eubée, et fit respecter partout la puissance d'Athènes.

Dans la querelle entre les Samiens et les Milésiens, les Athéniens prirent le parti des derniers, à l'instigation de Périclès. Lui-même partit pour Samos, à la tête de quarante vaisseaux ; il y établit le gouvernement démocratique, et il y mit garnison. Cependant les citoyens

qui s'étaient retirés, ayant reçu un secours, rentrèrent de nuit dans la ville, et passèrent la garnison au fil de l'épée. A cette nouvelle, Périclès revint avec de plus grandes forces, mit en déroute la flotte des Samiens, et bloqua la ville. En vain les Phéniciens vinrent au secours des assiégés; Périclès ayant reçu de nouveaux renforts, fit battre les remparts avec tant de vigueur, qu'il contraignit les Samiens de capituler et de payer les frais de la guerre. Cet exploit augmenta beaucoup la gloire de Périclès.

Il en acquit encore plus pour l'adresse avec laquelle il sut se soutenir entre les Corcyréens et les Corinthiens, qui se faisant la guerre, imploraient l'alliance et l'assistance d'Athènes. Réclamés par ces deux peuples, les Athéniens furent long-temps à se décider, et finirent par s'allier aux Corcyréens, sans pour cela faire la guerre aux Corinthiens. La politique de Périclès fut de laisser ces deux peuples, qui étaient puissans sur mer, se faire la guerre quelque temps, et s'affaiblir ainsi par leurs divisions.

Quelques auteurs décrivent fort longuement les causes de la guerre du Péloponèse; il me semble qu'elles s'éta-

blissent assez naturellement par les faits. Les Athéniens, fiers de leurs succès, attaquaient tous ceux qu'ils regardaient comme leurs ennemis; et ils devaient nécessairement s'en faire beaucoup dans l'intérieur de la Grèce. Ils voulurent exiger des habitans de Potidée, de démolir leurs murs du côté de Pallène, et de renvoyer les magistrats que Corinthe leur avait donnés (Potidée était une colonie des Corinthiens). Cette prétention souleva Corinthe contre Athènes; les deux républiques envoyèrent des troupes à Potidée. Il y eut un grand combat entre les deux armées, dont tout l'avantage demeura aux Athéniens. Alcibiade, très-jeune encore, et Socrate, son maître, se distinguèrent dans ce combat. On remarqua que ce philosophe soutint les fatigues de la guerre avec une facilité qu'il tenait sans doute de la vie austère à laquelle il s'était accoutumé. Il montra dans l'action la valeur d'un homme accoutumé au combat; et pour exciter le désir de la gloire dans le cœur de son disciple, il lui fit adjuger le prix de la victoire.

L'avantage des Athéniens ne vainquit pas la résistance des Potidéens; ils portèrent leurs plaintes à Lacédémone. Les

Spartiates excitèrent sous main Perdicas, roi de Macédoine; ce qui donna lieu à un combat, dans lequel les Athéniens, ayant percé le corps d'armée de ce prince, demeurèrent vainqueurs, et assiégèrent Potidée. Les Corinthiens se plaignirent aussi à Lacédémone. On écouta leurs plaintes, ainsi que celles de tous ceux qui avaient reçu quelques injures des Athéniens. Enfin les Lacédémoniens décidèrent que la paix était rompue, et que les Athéniens étaient les agresseurs. La guerre fut résolue et déclarée contre eux.

Il est constant que la grande puissance des Athéniens, l'orgueil qu'ils avaient conçu de leurs victoires sur les Perses, l'affectation de leur prééminence sur Lacédémone, l'air d'empire qu'ils prenaient sur leurs alliés, étaient faits pour révolter les esprits; aussi avaient-ils aliéné tous les autres peuples de la Grèce. Ces peuples s'unirent aux Lacédémoniens pour abaisser leur fierté, et cherchèrent divers prétextes pour amener une guerre générale.

Pendant qu'on s'y préparait, les Lacédémoniens, pour conserver une apparence d'équité, réveillèrent d'anciens sujets de plainte, sommèrent les Athé-

niens de rendre la liberté aux villes sur lesquelles ils avaient autorité, et surtout de révoquer le décret contre les habitans de Mégare. Périclès répondit avec force à toutes leurs plaintes, et prouva que leurs demandes n'étaient pas des raisons suffisantes de guerre, et il fit assez entendre aux Athéniens qu'ils ne devaient point craindre les Lacédémoniens; qu'ils étaient bien plus en état qu'eux de soutenir la guerre.

Les ennemis de Périclès s'agitaient alors; n'osant l'attaquer ouvertement, ils s'attachaient à ses amis. Ils appelèrent en jugement Phydias, Aspasie et Anaxagore : ils accusèrent Phydias d'avoir volé de grosses sommes lors de la construction de la statue de Minerve; mais ils ne purent prouver cette accusation. On lui fit un crime de s'être représenté sur le bouclier de cette déesse, d'y avoir mis aussi Périclès. Cette vanité était sans doute bien excusable; cependant, sur ce prétendu crime, Phydias fut traîné en prison, et il y mourut. Aspasie fut accusée d'impiété et de mauvaises mœurs. Cette femme, célèbre par son esprit, par sa beauté, ses talens et des connaissances au-dessus de son sexe, recevait chez elle les plus illustres Athéniens.

Socrate lui-même disait avoir appris d'elle la rhétorique; elle avait au moins une éloquence très-persuasive, et plus d'un grand homme s'honorait de suivre ses conseils. Aspasie était très-aimée de Périclès; on a même dit qu'il l'avait épousée secrètement. Il prit sa défense devant les juges avec tant de force et de chaleur, que ceux-ci, touchés de ses larmes, et peut-être de la beauté de l'accusée, la déclarèrent innocente. Anaxagore eut plus de peine à se justifier: on accusait ce philosophe d'enseigner des matières contraires à la religion établie; il n'était pas facile de faire entendre raison à un peuple prévenu, et ce philosophe, quoiqu'innocent, crut devoir se dérober, par la fuite, aux ennemis qui le poursuivaient.

Périclès avait intérêt d'engager les Athéniens à faire la guerre. On avait déjà rendu un décret qui l'obligeait à rendre compte des deniers de l'Etat. Voyant l'orage qui s'élevait contre ses amis, il avait lieu de craindre pour lui-même si l'on trouvait le moindre prétexte à l'accuser; ainsi, pour prévenir le danger, il favorisa le penchant du peuple pour la guerre, se doutant bien que les Athéniens étant occupés d'un

intérêt plus pressant, ne penseraient point à l'inquiéter tant qu'ils auraient besoin de ses conseils.

Le peuple s'étant assemblé pour délibérer sur les demandes des Lacédémoniens, Périclès parla avec une éloquence admirable. Il se surpassa en cette occasion, en démontrant d'une manière convaincante que les Lacédémoniens couvraient leur jalousie de vains prétextes; qu'ils ne pouvaient voir sans dépit l'empire de la Grèce entre les mains des Athéniens, et que leurs demandes iraient toujours en croissant si on ne les réprimait par les armes. Pour encourager encore davantage les Athéniens à cette guerre, il fit un magnifique tableau de leurs forces, l'énumération de leurs troupes, de leurs flottes et de leurs fonds. Périclès y ajouta de sages conseils sur la conduite de cette guerre, et il traça le plan de la campagne de manière à subjuguer tellement tous les esprits, que déjà l'on se crut vainqueur.

Ici se termine le second âge de l'histoire grecque, qui est l'époque la plus brillante.

Le beau siècle de Périclès fut fertile en hommes célèbres dans les sciences et les arts.

Nous avons parlé d'Anaxagore ; il était de Clazomène, et fut l'un des plus célèbres philosophes de l'antiquité. L'étude des secrets de la nature était sa passion ; c'est ce qui lui fit découvrir et enseigner qu'une seule intelligence avait arrangé le monde dans le bel ordre où nous le voyons. Ce sentiment, contraire aux préceptes du paganisme, fut, comme vous l'avez vu, la cause de son bannissement.

Empédocle, philosophe de la secte de Pythagore, vivait dans le même temps, et s'appliqua, comme lui, à réformer les mœurs de ses concitoyens. Anacréon, poëte lyrique, était de Théos en Ionie ; ses poésies eurent une célébrité qui n'est pas encore passée de mode. Pindare, autre célèbre poëte lyrique, donna un autre essor à son génie, et s'éleva, par ses odes, à une sublimité qui rend ses ouvrages des modèles de la plus grande élévation et du plus grand enthousiasme dont la poésie soit susceptible.

Eschyle, poëte tragique, avant de faire éclater ses talens pour la tragédie, avait donné des preuves de sa valeur aux journées de Marathon et de Salamine. On le regarde comme le créateur

de la tragédie. Sophocle, rival d'Eschyle, réunit tous les suffrages dès son premier essai, et l'on croit qu'Eschyle mourut de dépit de se voir surpasser dans l'art qu'il avait créé. Il ne reste que sept tragédies de Sophocle. Euripide, autre poëte, est le troisième grand tragique grec. Il naquit à Salamine, et marcha d'un pas presque égal à celui de Sophocle. La belle nature se fait sentir dans ses pièces; elles étaient admirées bien au delà de l'Attique. Le grand Corneille avait, dit-on, quelque chose d'Eschyle et de Sophocle; l'élégant et tendre Racine, quelque chose d'Euripide.

Ceci suffit pour vous donner une juste idée de leurs talens divers.

Aristophane, poëte comique, fleurissait dans ce même temps. Il excellait à saisir les ridicules, et amusait les Athéniens par ses plaisanteries mordantes; mais il abusait souvent de son talent, et s'érigeait en censeur du gouvernement et des citoyens respectables.

Hérodote, Thucydide et Xénophon, célèbres historiens, étudiaient, de leur côté, la gloire des Grecs, en nous traçant les faits de l'histoire. Le pinceau des deux derniers doit être considéré comme d'autant plus véridique, qu'ils

écrivirent sur les lieux, qu'ils furent témoins de la plupart des faits qu'ils nous ont transmis, et qu'ils étaient eux-mêmes guerriers, et guerriers distingués.

Isocrate, Isée et Lycias, orateurs fameux, brillaient encore dans ce même temps. Phydias et Myron, célèbres sculpteurs, jouissaient d'une réputation non moins éclatante.

Xeuxis, Parrhasius et Timanthe, en se disputant le prix de la peinture, achevaient d'assurer la gloire des arts et de donner à ce siècle celle de tous les genres.

La fin du second âge fut le beau moment des Grecs; leur décadence commença dans le troisième. C'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre sur cette époque, et je vous engage, ma chère Aline, à y donner toute votre attention.

## LETTRE XXIV.

Histoire des Macédoniens, depuis Caranus jusqu'au règne de Philippe-le-Grand. — Commencement du troisième âge de la Grèce, et de la guerre du Péloponèse jusqu'à la mort de Périclès.

Avant de vous donner l'histoire du troisième âge, qui s'étend depuis la guerre du Pépolonèse jusqu'à la mort d'Alexandre-le-Grand, ce qui comprend un espace de cent dix ans, je pense devoir vous parler des Macédoniens, qui ont commencé à prendre part aux affaires des Grecs sur la fin du second âge, et ont joué un très grand rôle dans le troisième.

Ces peuples, qui finirent par se rendre peu à peu maîtres de la Grèce, et ensuite de toute l'Asie, étaient Argiens d'origine. Leurs ancêtres, sous la conduite d'un chef descendant d'Hercule, s'établirent dans le pays qui fut depuis appelé Macédoine. Ils étendirent de proche en proche leur domination, et

traitèrent comme frères les peuples qu'ils subjuguèrent. Cette douceur porta ces peuples à s'allier avec eux; ils se fondirent ensemble et ne firent qu'une même nation, dont le caractère distinctif était la bravoure, l'éloignement du luxe et de la mollesse.

Les limites de la Macédoine ont varié suivant la fortune de ses princes; elle s'est formée en royaume par l'agrégation de beaucoup de petits peuples. On ne sait quand le nom de Macédoniens a prévalu sur les autres, ni s'il vient d'un roi nommé Macédo, descendant de Deucalion, ou de Migdonia, province dont on a fait Macédonia.

* Les montagnes sont communes en Macédoine, et plusieurs sont célèbres. Le mont Athos passe pour un des plus hauts de la terre On y voyait autrefois beaucoup d'autels consacrés aux faux dieux. Il est actuellement couvert de monastères. Le mont Pangocus recèle dans son sein des mines d'or et d'argent.

Les Macédoniens professaient la même religion que les Grecs. Ils étaient dévots et superstitieux; les rois exerçaient

* Macédoine, située entre la mer Egée, la Thessalie, la mer Adriatique et le Strygmont.

souvent eux-mêmes les fonctions sacerdotales. Ils érigeaient des statues et des autels, et immolaient les victimes.

Leur gouvernement était doux; il était l'image d'une monarchie tempérée sous l'autorité des rois. Les Macédoniens étaient plus libres que la plupart des peuples des républiques grecques. Sujets fidèles et même zélés, ils aimaient beaucoup leurs rois; mais leur attachement ne les porta jamais à une soumission idolâtre. Bien différens des Perses, ils abordaient leurs princes librement, conversaient familièrement avec eux et les saluaient d'un baiser. Ils les aimaient sans les craindre, parce que personne ne pouvait être mis à mort que par le jugement des tribunaux ou de l'armée.

L'éducation des rois était sévère; ils tempéraient la majesté du trône par une douce familiarité; ils mangeaient avec leurs amis et admettaient volontiers leurs sujets à leur table. Ils jugeaient les causes, même celles d'une petite importance. Ces usages se sont perpétués en Macédoine pendant plusieurs siècles.

La chasse était l'occupation favorite des Macédoniens; aussi Diane était-elle une divinité très-révérée en Macédoine.

La valeur était naturelle à ces peuples ; ils y ont ajouté une excellente discipline, et cet heureux mélange de courage et de docilité a fini par les rendre invincibles. Leurs armées étaient composées bien autrement que celles des Perses ; le roi n'étalait point un vain faste. Quand il commandait, et c'était presque toujours, il ne se distinguait ni par la magnificence de ses habits, ni par de grands équipages, ni par une table somptueuse. Il vivait comme le simple soldat ; il n'avait que deux tentes, l'une pour coucher, l'autre pour recevoir. Il n'y avait à la suite de l'armée ni femmes, ni enfans, ni équipages de luxe. Le nombre des chariots de suite était petit ; chaque soldat portait son nécessaire.

Après avoir dit un mot de la simplicité de ses usages, qu'il est essentiel de connaître, suivons, ma chère Aline, l'histoire des rois de Macédoine.

Caranus vint d'Argos à la tête d'une colonie ; il trouva le pays peuplé, prit une ville, et se mit à conquérir pour se former un royaume. Suivant l'usage des vainqueurs, il érigeait des trophées ; un heureux hasard le corrigea de cette vanité. Caranus apprit qu'un lion sorti des

forêts du mont Olympe, venait de détruire un des monumens qu'il avait élevés. Il se persuada que c'était un avertissement des dieux de ne pas irriter ses voisins en éternisant leur honte; dès-lors il se fit une règle qu'il transmit à ses descendans, comme maxime d'état, et de ne jamais traiter en ennemis les peuples vaincus, de les considérer comme des sujets. Cinq rois précédèrent Acropas, qui gagna une bataille dans son berceau. Les Macédoniens, tout braves qu'ils étaient, se trouvaient toujours vaincus par les Illyriens, qui dévastaient le pays. Ils s'imaginèrent qu'ils combattraient plus heureusement s'ils étaient animés par la présence de leur roi. On promena dans les rangs ce souverain, qui était encore à la mamelle; les chefs le firent porter dans la mêlée; et soit ardeur nationale, soit honte d'abandonner un enfant, les Macédoniens combattirent si vaillamment, que les Illyriens furent défaits.

Sous Amintas arriva l'aventure des jeunes Persans, qui forcèrent ce prince à introduire ses filles auprès d'eux dans la licence d'un repas, chose absolument contraire aux usages des Macédoniens. Je vous ai rapporté cette anecdote dans

l'histoire de Perse; c'est pourquoi je n'en répéterai point les détails, et me contenterai de dire qu'Alexandre, fils du roi, vengea la violence faite à son père, et prévint l'affront dont ses sœurs étaient menacées.

Cet Alexandre qui succéda à son père joua, pendant tout son règne, le rôle de médiateur entre le roi de Perse et les républiques grecques. Celles-ci lui reprochèrent quelquefois la duplicité qu'il mettait dans ses négociations. On lui fit entendre qu'il serait plus noble de se déclarer pour le parti qui défendait la liberté, que de fléchir, comme il le faisait quelquefois, sous le monarque asiatique. Mais sa conduite équivoque lui procura l'avantage de garantir son royaume des ravages de la guerre, et même de l'enrichir par le passage des troupes. Il paraît cependant qu'il inclinait pour les Grecs, car il les informa du plan d'attaque que les Perses formaient contr'eux; sans son avertissement, ils eussent été surpris et défaits. Aussi fit-il beaucoup valoir ce service, qu'il engagea les Grecs à ne jamais oublier.

Perdicas, fils de cet Alexandre, se trouva, en montant sur le trône, entre

les Thraces, les Perses, les Lacédémoniens et les Athéniens, qui s'efforçaient tous de l'attirer dans leurs querelles. Il se défit des uns par les autres, les mettant aux prises, les secourant, les abandonnant alternativement. On l'accusait de perfidie; il récriminait par des reproches de mauvaise foi; les reproches mutuels étaient fondés. Il n'y a point de sortes de guerre qu'il n'essuyât: invasion, attaques imprévues, campagnes régulières, guerres civiles. Mais l'on remarque que, quoiqu'il fût brave et habile guerrier, il préférait la plume à l'épée, la négociation aux armes.

On ne sait à quel titre Archelaüs lui succéda; mais il reçut de lui un royaume puissant. Il s'appliqua à le fortifier par des places de défense, et paraît avoir mené une vie douce et tranquille dans la société des savans, qu'il se plaisait à attirer près de lui. Il vit mourir dans sa cour Euripide, à qui il fit élever un magnifique tombeau. Il rechercha l'amitié de Socrate qui, dit-on, se refusa à ses empressemens, à cause des cruautés qu'il avait commises au commencement de son règne, pour assurer l'usurpation à laquelle on croit qu'il dut le trône. Il en tomba comme il y était

monté, par une conspiration qui lui coûta la vie. La couronne n'en passa pas moins sur la tête d'Oreste son fils, qui était encore enfant.

Ce jeune prince eut le bonheur d'avoir un parent nommé Erope, qui gouverna sagement le royaume sous le titre de protecteur, et rendit le sceptre à son pupile aussitôt qu'il fut en âge de prendre les rênes du gouvernement. Sous ce règne, Agésilas, roi de Sparte, revenant d'Asie avec un corps de troupes, envoya demander le passage par la Macédoine. Erope répondit d'abord qu'il y réfléchirait; mais le fier Lacédémonien ayant réparti : « Qu'il réfléchisse; « pour nous, marchons ». Le protecteur étonné de cette fermeté, envoya ordre partout de bien recevoir Agésilas et son armée. Cette précaution sauva les Macédoniens du pillage que se seraient permis les Spartiates s'ils les eussent trouvé moins complaisans.

L'histoire se couvre ici d'obscurités par les catastrophes qui placent et déplacent les princes jusqu'à Amintas II, qui affermit le trône dans sa famille, et transmit la couronne à son fils.

Ces deux rois furent très-politiques; mais l'adresse d'Amintas II ne lui ôta ni

l'estime de ses voisins, ni l'amour de ses sujets; au lieu que la finesse d'Alexandre II, qui voulut renchérir sur la politique de son père, le fit regarder comme un fourbe. Il perdit la confiance des princes avec qui il traitait; et ce qui est plus fort encore, l'amour des Macédoniens. Ils se montrèrent très-indifférens sur la mort violente qui l'arracha du trône à la fleur de son âge. Un de ses parens nommé Pausanias, voulut envahir la couronne au préjudice des deux frères du défunt, nommés Perdicas et Philippe. Cet usurpateur se rendit le peuple favorable; mais Euridice, mère des princes, trouva des ressources contre Pausanias dans l'affection de Pélopidas, général athénien. Il fut pris pour arbitre entre les prétendans; son jugement donna le sceptre à Perdicas: de peur qu'après son départ de Macédoine les troubles ne se renouvelassent, il exigea des otages des compétiteurs. Celui qu'il demanda à Euridice fut Philippe, son dernier fils. Cette mère tendre hésitait beaucoup à le confier à des mains étrangères: la haute opinion qu'elle avait de Pélopidas put seule vaincre sa répugnance et diminuer ses inquiétudes. Elle lui recommanda jus-

tamment son éducation; ce grand homme promit d'en prendre beaucoup de soin, et il lui tint parole.

En passant à Thèbes, il remit le jeune prince entre les mains d'Epaminondas, son ami. Ce fameux Thébain avait chez lui un philosophe pythagoricien de grande réputation. Philippe apprit de ce philosophe les sciences qui peuvent former l'esprit, et Epaminondas lui montra l'art de la guerre. Le jeune prince trouva chez ce grand homme des exemples d'une infatigable activité, d'une fermeté d'ame inébranlable, d'amour de la justice, de désintéressement et de candeur. On reproche à Philippe de n'avoir retenu de ces vertus que celles qui étaient favorables à ses desseins.

Pendant qu'il se formait à l'école d'Epaminondas, il apprit la mort de Perdicas son frère, tué dans une bataille contre les Illyriens. Perdicas ne laissait qu'un fils très-jeune nommé Amintas. Philippe, à cette nouvelle, se rend secrètement en Macédoine, et il fait la plus grande diligence pour y arriver avant qu'on se doutât de ses projets. Il trouve un désordre affreux dans le gouvernement, un peuple partagé sur le choix d'un roi, deux compétiteurs, l'un

soutenu par les Illyriens, l'autre par les Thraces. Philippe n'avait point d'armée pour soutenir ses droits, pour opposer aux troupes étrangères appelées par les ennemis de sa patrie; son adresse lui tint lieu de guerriers. Il sut suppléer à ceux qui lui manquaient, en mettant en œuvre tous les talens que la nature lui avait donnés, pour négocier et pour combattre. Dès l'âge de vingt-deux ans il prouva à quel degré il les portait. Il gagna le peuple par son affabilité; les grands, par ses promesses; les gens de guerre, par des témoignages d'estime et d'affection. Il parvint ainsi à mettre fin aux troubles domestiques. Les prétendans au trône disparurent, ou satisfaits de quelques dédommagemens, ou vaincus et découragés; ils laissèrent le champ libre à Philippe.

Après tant de succès, tant de preuves de ses talens divers, la nation lui offrit, ou lui laissa prendre la place de son neveu, et il ne lui fallut que quelques années pour devenir le monarque le plus puissant de cette partie du monde.

C'est assez de vous avoir indiqué le commencement de Philippe; nous reviendrons sur la suite de l'histoire de ce prince en parlant de ses rapports avec

les Grecs. Suivons ces peuples dans le troisième âge, où nous allons voir leur puissance s'affaiblir.

L'ambition qu'ils eurent de porter leurs conquêtes au delà de la Grèce, fut la première cause du changement qui se fit dans l'esprit et les mœurs de ces républicains. Le riche butin qu'ils rapportaient des villes dont ils s'emparaient, fit naître la passion des richesses; et leur commerce fréquent avec les Perses, dont la magnificence les éblouissait, leur inspira le goût du luxe. C'est ainsi que les Grecs dégénérèrent de leur première vertu; il n'y eut que les arts que l'opulence et la mollesse font fleurir, qui profitèrent de ce changement. La désunion qui se mit ensuite entre ces peuples acheva de les affaiblir. Les Perses, qui n'avaient pu les soumettre par la force de leurs armes, essayèrent de jeter parmi eux des semences de discorde, et ils y réussirent. Ils les attaquèrent par leur faible; ils semèrent l'or et l'argent pour corrompre ceux qui avaient le plus de part au gouvernement, et vinrent ainsi à bout d'armer deux peuples vaillans l'un contre l'autre, et de miner leurs forces par de longues guerres nationales. Sparte et

Athènes eussent peut-être été invincibles si leurs républiques fussent restées unies; leurs divisions préparèrent leur assujétissement.

La guerre du Péloponèse dura vingt-sept ans; on ne saurait comprendre combien elle coûta de sang et d'argent. Chaque parti éprouva de cruelles alternatives, et fit voir un courage qu'il aurait pu employer plus utilement contre leurs ennemis. Thucydide en écrivit l'histoire jusqu'à la vingt-unième année, et Xénophon la continua.

Vous avez vu, ma chère amie, dans ma dernière lettre, que la jalousie que les autres villes avaient conçue de la grande puissance des Athéniens, fut la cause de cette guerre. La rupture de la trève vint du côté des Thébains, qui attaquèrent Platée, ville de Béotie, alliée des Athéniens; tout fut bientôt en mouvement dans la Grèce. Les Lacédémoniens avaient pour eux tout le Péloponèse, excepté Argos; ils avaient encore dans leur parti les Mégariens, les Locriens, les Béotiens et quelques autres petits peuples. Les Athéniens avaient pour eux Chio, Lesbos, Platée et tous les pays tributaires, comme l'Ionie, l'Hellespont, les villes de la Thrace, etc.

Dans la première année de cette guerre, les Lacédémoniens marchèrent vers l'itshme de Corynthe. Archidamus, roi de Sparte, avant de passer outre, envoya un député à Athènes pour engager ses citoyens à se relâcher de leurs prétentions. Les Athéniens ne voulurent pas seulement écouter le Spartiate, et lui ordonnèrent de se retirer. Alors les Lacédémoniens s'avancèrent vers l'Attique avec une armée de soixante mille hommes. Celle des Athéniens n'était que d'environ dix-huit mille hommes; mais ils avaient une flotte de trois cents galères. Pour mieux se préparer à soutenir cette guerre, les habitans des campagnes environnantes quittèrent leurs habitations et vinrent se réfugier à Athènes avec tout ce qu'ils purent emporter. Le système des Athéniens fut, d'après le conseil de Périclès, de traîner la guerre en longueur pour consumer les forces de l'ennemi.

Dans cette première campagne, les Lacédémoniens firent le siége d'Acnoe, qu'ils furent obligés de lever après avoir donné inutilement plusieurs assauts. Ils vinrent ensuite camper à une demi-lieue d'Athènes. C'est alors que Périclès dut faire usage de toute son éloquence,

pour empêcher les Athéniens d'aller repousser les ennemis, qui ravageaient leurs terres. Comme il voyait ces braves Athéniens inférieurs en nombre, il ne voulait pas qu'ils allassent risquer le sort de la république dans une bataille. Quoiqu'il excellât à manier les esprits, il ne put, en cette occasion, les calmer assez bien pour n'être pas en butte aux insultes et aux railleries de ses ennemis, qui traitaient sa prudence de lâcheté; mais il ne se laissa ni effrayer par les menaces, ni toucher par les prières. Il se contenta de faire mettre cent vaisseaux à la voile pour aller faire le dégât sur les côtes du Péloponèse. La flotte des alliés ayant joint celle d'Athènes, ils firent une descente dans la Laconie, et ravagèrent le territoire de Sparte. Ainsi cette campagne se passa en dévastations réciproques, au lieu d'affaires décisives. Les Lacédémoniens ne pouvant obliger les Athéniens à sortir de leur ville, et informés que la flotte ennemie infestait leur pays, se retirèrent de l'Attique.

Ce fut dans cette expédition, et lorsque Périclès montait sur son vaisseau, qu'il arriva une éclipse de soleil qui plongea la terre dans une nuit obscure.

Les Athéniens, épouvantés de cet événement, le regardaient comme un présage funeste; mais Périclès ayant jeté son manteau sur le visage du pilote, lui demanda s'il voyait : le pilote ayant répondu que non, Périclès lui fit comprendre que le corps de la lune se trouvant alors entre ses yeux et le soleil, lui en dérobait la clarté, de même que le manteau qu'il avait jeté sur sa tête. Cette explication ranima le courage des Athéniens, et la suite leur prouva que c'était bien à tort qu'ils avaient pris tant d'alarmes d'une éclipse.

Dès que les Lacédémoniens se furent retirés de l'Attique, les Athéniens mirent à part cent talens; et en réserve cent des meilleurs vaisseaux, pour s'en servir dans le cas d'une nouvelle irruption; et il fut défendu, sous peine de mort, d'en proposer un nouvel emploi. Ensuite, ils chassèrent de leur ville les Eginètes, comme les principaux auteurs de la guerre; ils firent alliance avec les rois de Thrace et de Macédoine; ils s'emparèrent de l'île de Céfalonie; ils ravagèrent le territoire de Mégare, et prirent le port de Nisée. Les Athéniens firent faire des funérailles à ceux qui avaient été tués dans cette campagne.

On dressait pour cela une tente où l'on exposait les ossemens des morts. Chacun y jetait des fleurs et des parfums ; ensuite on portait ces ossemens avec beaucoup de pompe et de gravité dans un faubourg de la ville, appelé le *Céramique*, et on les renfermait dans un monument construit à cet effet ; après quoi un citoyen faisait leur oraison funèbre. Périclès en fit plusieurs qui ont passé pour des chefs-d'œuvres. En célébrant ceux qui n'étaient plus, il sut enflammer le courage de ceux qui restaient, et tira un très-grand parti de cette occasion, où son éloquence fut supérieure à elle-même.

Dans la deuxième et troisième année de la guerre, l'armée du Péloponèse rentra dans l'Attique, et fit un grand dégat ; mais le fléau de la peste, dont les Athéniens furent attaqués, fit parmi eux bien d'autres ravages. Elle emporta les meilleurs citoyens et les plus braves soldats. Athènes fut remplie de morts et de mourans. Pour arrêter cette cruelle contagion, on appela dans cette ville le fameux Hyppocrate. Ce père de la médecine était originaire de Cos ; il employa toutes les ressources de son art pour mettre fin à cette cruelle maladie.

Comme le même fléau ravageait aussi la Perse, Artaxerce voulut engager Hyppocrate à venir donner ses soins à ses sujets; il lui fit des offres magnifiques pour l'attirer à sa cour; ce fut inutilement. Ce savant médecin répondit : qu'il devait ses soins à ses compatriotes, et non aux ennemis des Grecs. Insensible à la colère du roi de Perse, comme il l'avait été à l'offre de ses présens; il ne sortit point d'Athènes que la peste ne fût passée. Les Athéniens, pour reconnaître son zèle et ses soins, lui donnèrent droit de bourgeoisie, lui assignèrent une pension sur le Prytanée, et lui décernèrent une couronne d'or, de la valeur de cinq mille livres.

Au commencement de la seconde année, Périclès suivant les mêmes principes qui lui avaient réussi dans la première campagne, fit embarquer quatre mille hommes, et trois cents chevaux sur une flotte de trois cents galères, qui reçut ordre d'aller ravager le Péloponèse. Cette diversion chassa encore une fois les Péloponésiens de l'Attique. Mais comme d'un instant à l'autre ils pouvaient y revenir, les Athéniens, las de la guerre, et sur-tout de voir leurs terres ravagées, murmurèrent contre Périclès,

et envoyèrent faire des propositions de paix aux Lacédémoniens. Ceux-ci les rejetèrent avec dédain, et les plaintes recommencèrent. Périclès assembla le peuple et justifia sa conduite ; mais le sentiment des maux présens l'emporta sur toutes ses raisons ; il fut condamné à une amende, et on lui ôta le commandement des armées.

Dans le même temps que ce grand homme éprouvait l'ingratitude des Athéniens, il avait à essuyer des chagrins domestiques. Son fils Xantipe, qui aimait la dépense, ne pouvait s'accommoder de l'économie de son père ; il était le premier à murmurer contre lui, ce qui était très-sensible à Périclès. Il eut bientôt un plus grand chagrin ; il eut la douleur de perdre ce fils, qu'il vit mourir de la peste, ainsi que plusieurs de ses parens et amis. Cependant au milieu de toutes ces pertes, sa fermeté se soutint, et dans la retraite où il vivait, il conservait toute sa grandeur d'ame.

Les Athéniens, ennuyés de leurs maux, se repentirent d'en avoir usé si durement envers Périclès ; ils souhaitèrent de le revoir dans leurs assemblées : son absence leur faisait reconnaître que personne n'était plus en état de les gouver-

ner. Ils lui envoyèrent un message pour le prier de sortir de sa retraite et de reprendre le gouvernement.

Vers ce même temps, Potidée se rendit par famine, après avoir soutenu un très-long siége, et cette ville fut peuplée d'Athéniens.

Dans la troisième campagne, les Péloponésiens firent le siége de Platée, ville alliée d'Athènes. Ce siége fut mémorable par la résistance des assiégés, et la persistance des assiégeans : c'est d'ailleurs le premier de ceux que nous offre l'histoire, qui fut conduit avec régularité. Je ne vous en ferai point le détail ; je me contenterai de vous dire qu'on développa de part et d'autre la plus grande industrie, qu'on dut d'autant plus admirer de la part des assiégés, que cette ville n'avait pas plus de quatre cents habitans et quatre-vingts Athéniens pour la défendre. Cependant, avec si peu de monde, Platée résista si long-temps qu'on fut obligé d'en convertir le siége en blocus; les ennemis l'environnèrent de deux fossés. Les Béotiens furent alors chargés de la garde des retranchemens, et le gros de l'armée se retira.

Dans le même temps, les Athéniens

furent battus par les Chalcidéens, habitans de la Thrace, et poursuivis jusqu'à Athènes; mais le combat de Naupacte les dédommagea de cet échec. Phormion, général de leur flotte, tomba sur quarante-six vaisseaux péloponésiens, les mit en déroute, en prit douze, et rentra victorieux dans Athènes. D'un autre côté Brasidas et Cuèmus, à la tête de quarante vaisseaux, entrèrent dans Salamine, et la ravagèrent.

Cette même année vit mourir Périclès; on n'est pas d'accord sur le genre de sa mort. Plutarque dit qu'il mourut de la peste : d'autres croient qu'il s'éteignit dans les langueurs de la consomption. On raconte que dans ses derniers momens, entendant ses amis qui le croyaient assoupi, discourir près de lui sur ses victoires, sur les neuf trophées qu'il avait élevés, il leur dit qu'ils oubliaient le trait le plus important; *c'est qu'il n'y avait pas un seul citoyen à qui il eût fait prendre le deuil.*

Ce fait seul, s'il est exact, complète son éloge, et prouve qu'il méritait les regrets que sa mort excita. Il fut l'un des plus grands hommes qu'Athènes eût vu naître dans son sein; il eut les talens de tous les emplois par où il passa. La puis-

sance absolue dont il jouit pendant quarante ans, fut due à son éloquence si persuasive qu'elle entraînait souvent ceux même qui s'opposaient à ses vues. Il triompha plus d'une fois de leurs passions ; et ce qui met le comble à ce rare talent, c'est que tant qu'il tint le timon de la république, Athènes fut florissante.

On lui reprocha de faire plus de fond sur les stratagèmes que sur l'intrépidité ; mais l'usage qu'il fit des immenses revenus de l'état, prouve qu'il en aimait la vraie gloire, et qu'il était au-dessus de toutes vues sordides, puisqu'il ne les employa qu'au bien de la république et à l'embellissement de la ville. Les Athéniens sentirent de plus en plus, par la suite, la perte qu'ils avaient faite en lui ; car ses successeurs furent plus occupés de leurs intérêts particuliers que du bien public.

Le philosophe Anaxagore mourut la même année que son disciple, dans la plus grande pauvreté. On prétend que Périclès, qui l'avait laissé dans l'indigence, songea à lui porter des secours, quand il était trop tard et qu'il touchait à sa fin. Cet infortuné, réduit au désespoir, s'était déterminé à se laisser mou-

rir de faim. Périclès apprenant sa situation et son dessein, accourut, dit-on, pour l'en détourner, et Anaxagore lui dit ces paroles : « Ceux qui ont besoin « de la lumière d'une lampe, ont soin « d'y verser de l'huile, et ne la laissent « point éteindre ».

Je vous laisse réfléchir, ma chère Aline, sur cette comparaison, qui contenait un reproche qui dût être sensible à Périclès. S'il est vrai qu'il aimait celui qui forma son génie, il dut amèrement regretter de n'avoir point pris soin de sa vieillesse ; mais il paraît qu'il lui survécut peu.

## LETTRE XXV.

Continuation de la guerre du Péloponèse jusqu'à la dix-septième année de cette guerre. — Commencement d'Alcibiade; portrait de sa personne; suites de sa jalousie et de ses démêlés avec Nicias. — Abolition de l'ostracisme.

Je vous dois, ma chère amie, la continuation de la guerre du Péloponèse; quoique ce sujet puisse vous paraître un peu ennuyeux, je suis forcée de m'y arrêter et de vous dire quelque chose des événemens de chaque année de cette guerre si longue.

Je vais cependant tâcher d'en abréger le tableau le plus qu'il me sera possible. Dans la quatrième et cinquième année, l'Attique fut une troisième fois ravagée par les Péloponésiens. Les habitans de Lesbos voulurent quitter l'alliance des Athéniens, la perte de cette île eût été très-préjudiciable aux derniers. Pour y mettre obstacle, ils envoyèrent quarante galères à Mythilène; cette flotte attaqua celle des habitans de l'île, qui furent re-

poussés et demandèrent un accommodement. Alors il y eut suspension d'armes, les Mithiléniens envoyèrent des députés à Athènes, et en même temps à Lacédémone. On remit l'audience qu'ils demandaient, à l'époque des jeux olympiques, afin que les alliés pussent entendre leurs propositions.

Le discours que tinrent les ambassadeurs dans cette circonstance est rapporté par Thucydide. Il fait voir qu'ils ne craignirent pas de mettre au jour l'ambition des Athéniens, et les motifs qu'ils avaient d'être en défiance de leur conduite. Ce discours fit impression sur les alliés, et les habitans de Mithylène furent reçus dans l'alliance du Péloponèse.

On résolut dans cette même assemblée de faire la guerre aux Athéniens plus vivement que jamais. Ceux-ci, informés des préparatifs qu'on faisait contre eux, déployèrent toute leur puissance. Ils mirent en mer une flotte de cent voiles, se firent voir bientôt à la hauteur de l'isthme de Corinthe, et descendirent dans le Péloponèse. Une autre flotte gardait l'entrée de l'Attique; jamais ces peuples n'avaient fait un tel armement : il en imposa tellement aux

Lacédémoniens qu'ils retournèrent dans leur pays. Les Athéniens poussèrent alors vivement le siége de Mithylène, bloquèrent la ville par mer et par terre. Les habitans n'étant point secourus par leurs nouveaux alliés, furent forcés de se rendre à discrétion. Les auteurs de la révolte furent mis à mort, et un décret cruel ordonna le massacre du reste des habitans, pour en faire un exemple terrible. Mais le peuple d'Athènes ayant eu horreur de cette cruauté, fit révoquer le décret; un contre-ordre arriva à l'instant qu'on allait l'exécuter. Mithylène fut démantelée, et tout le territoire de l'île, excepté la ville même, fut distribué à des habitans d'Athènes.

Platée ne fut pas plus heureuse que Mithylène; les Lacédémoniens se vengèrent sur cette ville de la perte de l'autre. Les habitans, après avoir épuisé tous les moyens de résistance, furent forcés de se rendre aux Spartiates; et ils eurent beau alléguer qu'ils avaient été forcés par les Thébains à embrasser le parti des Athéniens, ils furent tous égorgés: les femmes furent réduites en esclavage, et la ville détruite.

Tels étaient, ma chère Aline, les cruels effets de l'animosité qui régnait

entre Athènes et Lacédémone ; il en résultait une rigueur extrême de la part des vainqueurs ; on n'épargnait même pas les peuples qui avaient rendu de grands services à la Grèce, dans la guerre contre les Perses. Il se fit à Corcyre un massacre pareil à celui dont je viens de parler. Les dissentions entre le peuple et les magistrats en furent la cause. Le peuple avait appelé les Athéniens à son secours ; les magistrats voulaient empêcher qu'on ne se révoltât contre Lacédémone ; mais le peuple voyant arriver soixante vaisseaux athéniens, se crut le maître, et passant de l'insolence à la fureur, se jeta sur les magistrats et sur ceux de leur faction. Ce fut un massacre général ; ils s'égorgèrent les uns les autres, jusque dans les maisons et aux pieds des autels.

Dans la sixième et septième année, la peste recommença à Athènes et y fit de grands ravages. Les dévastations réciproques reprirent aussi leur cours : les Lacédémoniens firent des courses dans l'Attique, et les Athéniens dans le Péloponèse. A ces hostilités par où commençait chaque campagne, on vit succéder une guerre plus vive que jamais. Démosthène, commandant la flotte athé-

nienne, fit une descente en Etolie, où il éprouva une vigoureuse défense ; mais si les Etoliens le repoussèrent et mirent sa flotte en déroute, il s'en vengea en portant des secours dans Naupacte. Il défit les Ambraciotes ; et joignant ensuite sa flotte à celle qui était destinée pour le Péloponèse, il s'empara de Pyle, petite ville de Messénie. Pendant qu'il s'y fortifiait, les Lacédémoniens voulurent reprendre la ville, et l'attaquèrent par mer et par terre : il se fit devant cette place des actions de la plus grande bravoure ; de même que dans la petite île de Sphacterie, dont les Lacédémoniens avaient pris possession.

Dans cette guerre du Péloponèse, on ne voit qu'une suite de combats dont les petites places furent le théâtre, et qui, pour cela, n'en furent pas moins meurtriers. Ceux qui eurent lieu dans l'île que je viens de nommer, manquèrent d'amener la paix : les Athéniens ayant tellement environné les troupes lacédémoniennes qui s'y étaient renfermées, qu'elles ne pouvaient recevoir de vivres. Les Spartiates, pour sauver ces troupes d'élite, envoyèrent des députés à Athènes pour faire des propo-

sitions. Elles eussent pu être acceptées si les Athéniens, fiers de leurs avantages et animés par Cléon, qui avait beaucoup d'empire sur l'esprit du peuple, n'eussent demandé, avant toute chose, que les troupes qui étaient dans l'île se rendissent à discrétion, et fussent envoyées à Athènes pour y rester jusqu'à ce que les Lacédémoniens eussent rendu les places que les Athéniens avaient été contraints de leur céder. Ces conditions de rigueur révoltèrent la fierté des Spartiates; ils refusèrent de s'y soumettre, et la guerre recommença. Les Athéniens continuaient d'empêcher qu'aucun secours ne passât dans l'île, et les Lacédémoniens excitaient tout le pays à secourir les assiégés; ils promirent la liberté aux esclaves qui parviendraient à y faire passer des vivres : cette promesse encouragea un grand nombre à en porter au péril de leur vie. Bientôt les Athéniens commencèrent à être eux-mêmes menacés de famine dans Pyle. Cléon se joignit à Démosthène, et tous deux parvinrent à se rendre maîtres de Sphacterie. Les Lacédémoniens repoussés de l'île, gagnèrent un fort où ils se défendirent encore avec un courage admirable, et ne se rendirent qu'à la

dernière extrémité. On dit que Cléon fit mettre à mort cent vingt-huit de ces braves Spartiates, et que les autres furent envoyés à Athènes pour être prisonniers jusqu'à la paix. On ajouta la menace de les faire mourir si les Lacédémoniens rentraient dans l'Attique.

Pendant que ces événemens se passaient en Grèce, la Perse était en proie aux troubles qui suivirent la mort d'Artaxerce. A Xercès, son successeur légitime, avait déjà succédé le bâtard Sogdien, puis le barbare Ochus, qui parut d'abord venger Xercès en mettant à mort son meurtrier.

Les horreurs commises par ce monstre vous doivent être encore présentes; vous devez vous souvenir que son règne fut rempli de troubles, et que l'Egypte se révolta et chercha de nouveau à se soustraire à la domination des Perses. Il est bon de vous le rappeler, parce que vous verrez bientôt les Athéniens prendre parti dans la révolte de ces peuples.

Dans la huitième année, Nicias devint le chef des Athéniens. Ce grand capitaine se rendit maître de l'île de Chypre et de Thyrée; il y extermina tous les Eginètes qui s'y étaient retirés;

ils étaient les ennemis déclarés des Athéniens.

Cette année fut célèbre par la guerre de Sicile, qui fut occasionée par une querelle survenue entre Syracuse et Léontium: Les Léontins mirent dans leur parti les Athéniens, qui leur envoyèrent vingt vaisseaux qui tombèrent sur l'Etolie.

Bientôt les Grecs de Sicile, se défiant des intentions des Athéniens, qu'ils soupçonnaient de vouloir s'emparer de leur île sous prétexte de les secourir, mirent fin à leurs querelles et firent sagement la paix entr'eux.

Une sédition à Mégare mit cette ville au pouvoir des Lacédémoniens. Brasidas, alors le plus grand capitaine de Lacédémone, soumit cette ville et punit les rebelles; puis s'avançant dans la Thrace, il prit plusieurs petites villes et attaqua Amphipolis, place de grande conséquence pour les Athéniens, qui en tiraient leurs bois. Ils envoyèrent Thucydide à son secours; mais il arriva trop tard pour empêcher la prise de cette ville. On lui en fit un crime, et il fut banni par l'autorité de Cléon. Les Athéniens étaient entrés en Béotie sous la conduite de Démosthène et d'Hyppo-

crate. Ils se flattaient de se dédommager de leurs pertes sur ce pays; mais au contraire, ils furent défaits par les Thébains près de Délie. Les vainqueurs assiégèrent la ville et la prirent.

Dans la neuvième, dixième et onzième année, les Athéniens et les Lacédémoniens n'ayant les uns sur les autres aucun avantage décidé, firent une trêve d'un an. Elle fut conclue malgré Bracidas. Cléon, aussi impétueux, aussi véhément que le général lacédémonien, n'était pas plus charmé que lui de cet accommodement; il travaillait en dessous à ranimer la guerre; il excitait les Athéniens à rompre la trêve. Plus présomptueux que bon guerrier, Cléon voulut tenter de reprendre Amphypolis; il se flattait que Perdicas, roi de Macédoine, lui amènerait des troupes; mais avant qu'il les eût reçues, Brasidas s'était jeté dans cette place. Ce général lacédémonien, qui connaissait le caractère de Cléon, feignit de n'oser se montrer devant lui pour mettre en jeu sa témérité; et après avoir pris ses mesures, il fit une sortie et tomba sur l'aile gauche des Athéniens. Elle était composée de troupes d'élite, qui firent une vigoureuse défense; cependant Brasidas

parvint à la mettre en déroute, et six cents hommes furent tués. Cléon fut de ce nombre ; mais il périt peu honorablement pour un général : déconcerté de cette attaque inattendue, il prit la fuite, et fut tué par un soldat ennemi qu'il rencontra sur sa route. Les Spartiates perdirent très-peu des leurs ; mais Brasidas, cet excellent capitaine, périt dans cette mêlée, et fut vivement regretté. Il méritait de l'être ; sa prudence et son courage le firent mettre au nombre des héros de Lacédémone.

Les affaires de cette république n'étaient pas en très-bon état ; craignant une révolte de la part des Ilotes, devenus très-nombreux, les Lacédémoniens commirent envers eux une cruelle trahison : ils attirèrent les plus braves à Sparte sous prétexte de leur donner la liberté, et ils furent inhumainement massacrés. On prétend qu'on en sacrifia plus de deux mille, les uns d'une manière, les autres d'une autre. Telle était la barbare politique de ce peuple inhumain, dont le plus grand intérêt était la principale règle.

Les Athéniens, un peu atterrés par l'échec qu'ils avaient reçu, songèrent à la paix ; les Lacédémoniens la désiraient

aussi, pour retirer de captivité leurs compatriotes pris à Sphacterie. On entra en pourparlers, et la paix fut conclue pour cinquante ans entre les deux républiques et leurs alliés. Nicias contribua beaucoup à cette paix.

Mais ce traité ne fut jamais bien exécuté : la guerre ne cessa point totalement. Après un an de trève la division se mit de nouveau entre les Lacédémoniens et les Athéniens : les esprits, aigris de part et d'autre, ne respirèrent plus que la guerre. Alcibiade, qui commençait à prendre crédit dans les assemblées, fut l'un de ceux qui s'opposèrent le plus aux moyens de conciliation que Nicias proposait.

Alcibiade avait été élevé par son oncle Périclès, qui remarqua en lui des talens supérieurs et un contraste singulier de bonnes et de mauvaises qualités. Socrate avait conçu pour lui une amitié des plus tendres, et il enrichit son esprit des plus belles connaissances. Le philosophe tâcha d'inspirer à son disciple les maximes les plus pures de la sagesse, pour le prémunir contre les passions; mais Alcibiade, quoique fort sensible à l'affection de Socrate, et fort docile à ses leçons sur la philosophie, se laissait souvent

emporter par son goût pour les plaisirs. Les discours de ses amis lui faisaient fréquemment oublier les avis de son maître. Dès qu'Alcibiade commença à paraître dans le monde, on reçonnut en lui un esprit hardi et factieux, capable de grands projets. Quoiqu'il fût très-adonné à ses plaisirs, il savait être maître de lui-même et vaincre ses penchans, pour se plier aux mœurs du pays où il était obligé de faire quelque séjour. Se livrant à la mollesse dans l'Ionie, s'accommodant à la vie dure des Spartiates, lorsqu'il était à Lacédémone, et surpassant les Perses en magnificence, s'il se trouvait parmi eux, il fut un véritable Protée. Le trait distinctif du caractère d'Alcibiade était le désir de dominer ; il voulait toujours l'emporter sur les autres dans toutes les contestations qui s'élevaient. Ses avantages personnels, joints à une naissance illustre, à une fortune considérable, lui donnaient des droits à la suprême puissance, à laquelle il semblait aspirer. Une figure intéressante, des grâces séduisantes contribuaient à lui gagner les cœurs. Ses largesses, les richesses immenses qu'il répandait à pleines mains, les fêtes qu'il donnait au peuple, la magnificence qui l'environ-

nait éblouissaient ses concitoyens ; le don de la parole, qu'il possédait éminemment, et ses talens pour la guerre, tout enfin s'unit pour le rendre l'idole du peuple, qui bientôt se laissa conduire par lui. On lui pardonnait ses défauts, même ses airs avantageux, dont on eût fait un crime à tout autre dans une république, et ses plus grands excès ne furent considérés que comme des écarts de jeunesse.

Je vous devais, ma chère Aline, le portrait de cet Alcibiade, que vous allez voir jouer un si grand rôle, et dont le nom est d'ailleurs fameux. Je crois vous avoir dit, dans ma dernière lettre, qu'il donna au siége de Potidée les premières marques de sa valeur. Comme on l'avait flatté qu'il éclipserait bientôt tous les généraux, il désirait la guerre ; et, jaloux du crédit de Nicias, il mit en usage tout celui qu'il commençait à acquérir, pour empêcher l'effet du traité de paix que ce sage Athénien avait conclu avec les Lacédémoniens. Alcibiade travailla secrètement à détacher les Argiens des Spartiates ; il irrita les Athéniens contre ces derniers sur un faible prétexte, et parvint à rendre Nicias suspect au peuple.

Sur ces entrefaites les ambassadeurs arrivèrent à Athènes; et Alcibiade, par ses ruses, indisposa le peuple contre ces envoyés, qui s'en retournèrent outrés de colère d'avoir vu rejeter leurs propositions.

Tels furent les événemens de la douzième année, et la treizième vit recommencer la guerre. Les Athéniens formèrent une ligue avec les Mantinéens et les Eléens; ils nommèrent Alcibiade général, et envoyèrent des troupes ravager la Laconie.

Nicias partageait encore avec Alcibiade l'autorité dans Athènes; mais le premier était devenu odieux, en voulant s'opposer aux désirs injustes; le second ne tarda pas à indisposer les esprits, par la dissolution de ses mœurs et par ses hauteurs. Ces deux chefs avaient chacun leur faction; et leur lutte continuelle manqua plus d'une fois de les faire bannir l'un et l'autre par la voie de l'ostracisme. Hyperbolus, mauvais citoyen, ne cessait d'irriter le peuple alternativement contre l'un ou l'autre, espérant succéder à la faveur de celui qui serait banni. Mais les factions s'étant réunies, il fut lui-même exilé. Dès-lors l'ostracisme n'eut plus lieu; cette peine étant

tombée sur un sujet si indigne, on trouva qu'elle ne pouvait plus convenir à ceux qui se distinguaient par un mérite éminent.

Cette abolition de l'ostracisme nous conduit à la fin de la quinzième campagne, qui paraît avoir eu peu d'événemens marquans.

La seizième et dix-septième années se passèrent à peu près de même. Alcibiade ne retranchait rien de ses plaisirs; tout en faisant la guerre, il s'entourait d'un luxe qui faisait rougir les honnêtes gens d'Athènes. Le temps qu'il séjournait dans cette ville était employé en fêtes continuelles; tous les jours il donnait des festins; et les largesses dont il comblait le peuple semblaient avoir pour but de préparer sa tyrannie.

# LETTRE XXVI.

Malheureux succès de l'expédition de Sicile, et suite de la guerre du Péloponèse jusqu'à la désertion des petits peuples de la Grèce de l'alliance d'Athènes.

Nous en sommes restées, ma chère amie, aux craintes que devait donner à la partie saine des Athéniens l'imprudente conduite d'Alcibiade.

La guerre, qui se porta bientôt en Sicile, vint apporter un peu de diversion. Depuis la mort de Périclès, les Athéniens avaient fait alliance avec les Léontins : ceux-ci, étant attaqués par les Syracusains, envoyèrent des députés à Athènes. Gorgias, célèbre rhéteur, était à la tête de ces députés; il fit une harangue si éloquente, que les Athéniens adhérèrent à la demande des Léontins, et envoyèrent des vaisseaux à Rhège pour leur porter secours. L'année suivante ils en firent partir un plus grand nombre, sous prétexte de secourir les villes opprimées par les Syracusains,

mais, dans le fait, pour s'ouvrir une voie à la conquête de la Sicile. Alcibiade y excitait les Athéniens par ses discours, et ne prétendait pas moins que d'étendre la domination d'Athènes sur l'Afrique et l'Italie.

Les esprits étaient dans cette disposition, lorsque les députés des Egistains vinrent implorer le secours des Athéniens, contre les Sélinontains protégés par les Syracusains; et ils offrirent de payer les troupes qu'on leur enverrait. Séduits par ces offres, les Athéniens nommèrent Alcibiade, Nicias et Lamachus, pour commander la flotte.

Nicias fit de sages représentations sur cette expédition, dont il démontra les dangers; il attaqua d'ailleurs indirectement le luxe d'Alcibiade. Ses dépenses étaient alors poussées à un tel excès, que ses meubles, ses équipages et sa table étaient aussi somptueux que ceux d'un souverain. On avait droit de soupçonner qu'il ne soutenait un tel faste, que par des moyens extraordinaires, et que c'était pour amasser de nouvelles richesses qu'il voulait faire cette expédition. Mais en vain Nicias chercha à insinuer quels motifs intéressés faisaient agir Alcibiade, l'éloquence de celui-ci renversa toutes

ses raisons; il persuada, il entraîna, et l'on se hâta de faire les préparatifs.

La flotte des Athéniens était prête à mettre à la voile, lorsque plusieurs signes de mauvais augure jetèrent les esprits dans l'inquiétude; les mystères de la fête d'Adonis furent troublés, plusieurs statues de Mercure furent mutilées, et l'on ne put découvrir l'auteur de cet attentat. Alcibiade fut soupçonné d'y avoir part; mais l'amour que les soldats et les matelots avaient pour lui empêcha qu'on osât l'attaquer.

Il demanda cependant à se justifier des accusations qu'il prétendait fausses. Il réclama qu'on lui fît son procès; mais le peuple s'y opposa; il ne voulut point que le départ fût retardé; et il obligea Alcibiade de partir tout de suite.

La flotte, composée de cent trente-six vaisseaux, de cent barques et d'un grand nombre de vaisseaux marchands, fut un spectacle qui attira l'attention de tous les citoyens, et même des étrangers. Jamais on n'avait vu une seule ville déployer un appareil de guerre si grand et si imposant. Non-seulement les Athéniens faisaient partir, dans le même temps, une armée navale, mais encore une armée de terre, toutes deux équi-

pées avec le plus grand soin; et la pom
qui accompagnait les vaisseaux augme
tait la beauté du spectacle magnifiq
qui signala le moment où la flotte mi
la voile.

Elle s'arrêta vers Rhège, d'où l'
envoya demander aux Egistains l'arge
qu'ils avaient promis pour les frais d'a
mement. Ils n'avaient d'argent prêt q
trente talens. Nicias profita de cette c
constance pour répéter ce qu'il avait
à Athènes contre cette expédition; il
d'avis qu'on terminât le différend d
Egistains avec les Sélinontains; qu'
obligeât les premiers à s'acquitter
leurs promesses, et qu'ensuite on
tournât à Athènes. Alcibiade, au co
traire, soutint qu'il serait honteux, apı
un si grand armement, de s'en retourn
sans s'être signalé par quelque expl
fameux. Il dit qu'il fallait essayer
faire alliance avec les Grecs de la Sicil
les détacher des intérêts de Syracus
en tirer des troupes et des vivres,
ensuite aller attaquer Syracuse. Lam
chus voulait qu'on marchât droit s
cette ville; mais l'avis d'Alcibiade l'e
porta; on fit voile vers la Sicile, et A
cibiade se rendit maître de Catane.

Pendant qu'il en faisait la conquêt

ses ennemis se remuaient à Athènes, se souciant peu du bien de l'état, de ses plus grands avantages; ils renouvelaient l'accusation déjà portée contre Alcibiade, d'avoir profané, dans une débauche, les mystères de Proserpine et de Cérès. Ils poussèrent l'affaire avec la plus grande chaleur; quantité de personnes furent dénoncées et mises en prison sans qu'on daignât les entendre. On envoya un vaisseau chercher Alcibiade, à qui on ordonna de comparaître devant le peuple. Il obéit en apparence, partit sur sa galère; mais étant arrivé à Thurium, il disparut. Ne s'étant pas présenté dans le temps marqué, il fut condamné à mort par contumace, et ses biens furent confisqués.

Nicias, se trouvant seul maître, par le départ d'Alcibiade, gouverna les choses d'après son caractère porté à la lenteur; il tourna çà et là le long des côtes, ce qui dissipa l'ardeur des troupes; et il se retira à Catane sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner un petit bourg.

Je vois mon Aline plus curieuse de savoir ce qu'est devenu Alcibiade, que de suivre ses collègues dans leur expédition. Je lui dirai donc que ce fugitif se

rendit à Argos, et qu'arrivé dans cette ville, il envoya demander aux Spartiates la permission de demeurer chez eux, sous leur protection, et leur offrit ses services. Les Spartiates, ravis de joie d'avoir entre leurs mains un tel capitaine, le reçurent avec bienveillance. Habile à se plier aux mœurs des pays qu'il habitait, Alcibiade imita leur genre de vie avec une extrême facilité, et gagna ainsi leur affection.

Revenons aux Syracusains qui, préparés à bien se défendre, faisaient des railleries de ce que les Athéniens ne bougeaient de Catane. Nicias en fut piqué, et se résolut enfin à attaquer Syracuse par terre et par mer.

Ce siége, si fameux, mériterait une mention particulière et détaillée; je m'y arrêterais quelque temps si je ne craignais de lasser la patience de mon Aline. Pour ne point trop la mettre à l'épreuve, et lui faire connaître en même temps ce qu'il est nécessaire qu'elle sache, je me contenterai de lui dire que Syracuse était une des plus belles et des plus puissantes villes de la Grèce. Elle avait été fondée par Archias le corinthien; elle était située sur la côte orientale de la Sicile; elle avait un grand et

un petit port : le grand avait deux lieues de circuit. La ville était divisée en trois quartiers; l'île, qui était au midi, et jointe au continent par un pont; l'Achradine, qui était sur le bord de la mer; c'était le quartier le plus beau et le mieux fortifié; et Tyque, quartier situé le long de l'Achradine.

Le dépit qui animait Nicias lui fit faire le trajet si rapidement, qu'il étonna les habitans de Syracuse par l'arrivée de sa flotte. La lenteur de Nicias les rassura cependant; et avant qu'il eût effectué le débarquement, ils envoyèrent au-devant de lui des troupes de cavalerie, qui vinrent le braver jusqu'aux environs de son camp. Nicias n'osa tenter le débarquement dans ce premier instant. Voyant les ennemis si bien préparés à le recevoir, il commença par chercher à les éloigner : un faux avis qu'il leur fit donner, lui en procura le moyen. Les Syracusains, sur ce faux avis, firent avancer leurs troupes vers Catane, où ils espéraient surprendre son camp et s'emparer de ses richesses. Pendant ce temps Nicias débarqua à Olympie, et s'y retrancha. Les Syracusains, se voyant trompés, revinrent à Syracuse, et se mirent en bataille devant les murailles de la ville. Le

combat fut long et opiniâtre ; mais, à l
fin, les Syracusains furent obligés d
plier et de rentrer dans la ville. Leu
cavalerie protégea leur retraite, qu'il
eussent difficilement effectuée sans elle
Malgré ce premier succès, les Athéniens
ne se trouvèrent pas en assez grande
force pour tenter une attaque décisive ;
ils retournèrent passer l'hiver à Catane,
demandèrent à Athènes un renfort, ainsi
que des vivres et de l'argent, afin de
poursuivre vivement le siége au prin-
tems. Les Syracusains, remis de leur
première surprise, firent de nouveaux
préparatifs de défense, et élurent pour
leur général Hermocrate, homme très-
estimé pour sa valeur et sa capacité dans
le métier de la guerre. Sur son avis, ils
députèrent à Corinthe et à Lacédémone,
pour y renouveler alliance et pour de-
mander des secours, qui leur furent
accordés. Alcibiade, qui était alors à
Sparte, et qui brûlait de se venger de
l'injustice des Athéniens, appuya la de-
mande des Syracusains ; il persuada aux
Lacédémoniens d'envoyer Gylippe pour
général en Sicile, et d'attaquer en même
temps les Athéniens dans leurs propres
foyers pour faire diversion.

Ainsi, de sa retraite, il préparait la

ruine de sa patrie ; et la lenteur de Nicias, laissant le temps aux Syracusains d'environner leur ville d'une double muraille, et particulièrement le chemin de l'Epipole, seul passage par où les ennemis pouvaient approcher de Syracuse, ils se fortifièrent tellement qu'il devint difficile de forcer leurs retranchemens. Ils firent même une expédition hardie : ayant appris que les Athéniens étaient à Naxe, ils allèrent brûler leur camp à Catane.

Quand Nicias eut reçu les secours qu'il attendait, il marcha vers Syracuse. Ce général était lent à se mettre en mouvement ; mais une fois dans l'action, il agissait avec autant d'ardeur qu'un autre. Il attaqua donc les Syracusains avec vigueur, ou plutôt ceux-ci vinrent à sa rencontre ; mais ils furent pleinement battus, et laissèrent trois cents hommes sur la place. Les vainqueurs dressèrent un trophée, et entreprirent de construire un fort sur le sommet de l'Epipole, dont cette victoire les rendit maîtres. Un renfort que Nicias reçut ensuite des Egistains, l'encouragea à de nouvelles attaques, et à faire construire un mur de contrevallation du côté de Tyque, pour enfermer une partie de la ville. Cet ou-

vrage avança rapidement, malgré les fréquentes attaques des Syracusains; leur cavalerie fut même plus d'une fois mise en déroute. Les travaux, de part et d'autre, occupèrent une partie de la campagne; mais, si les Athéniens eurent le dessus dans le commencement, les assiégés prirent leur revanche, et l'arrivée de Gylippe changea bien la face des choses.

Nicias avait de grandes espérances de prendre Syracuse; plusieurs peuples de Sicile s'étaient même joints à lui, et des vaisseaux lui étaient arrivés chargés de provisions; mais se confiant un peu trop dans ses forces, il ne conçut aucune inquiétude de l'arrivée de la flotte lacédémonienne; il ne prit point de précautions pour l'empêcher de débarquer; et pendant que les Syracusins se croyant perdus, songeaient à régler les articles de la capitulation, ils apprirent que Gylippe venait à leur secours. Aussitôt ils firent une sortie pour favoriser le débarquement, et Gylippe marchant droit aux Athéniens, les prit au dépourvu. En vain ils se préparèrent au combat, Gylippe emporta d'assaut le fort qu'ils avaient construit sur l'Epipole, et bientôt les battit complètement.

Nicias voyant son armée diminuer de jour en jour, écrivit à Athènes une lettre des plus pressantes ; il représentait l'état où il était réduit, le dépérissement de l'équipage ; les attaques qu'il essuyait chaque jour de la part des Syracusains, qui ayant repris courage, venaient continuellement le harceler, pour le forcer au combat. Gylippe, d'un autre côté, obligeait toutes les villes neutres de se déclarer, afin que tout se réunit contre les Athéniens. Nicias concluait par demander son rappel, ou qu'on lui envoyât une armée de terre et de mer aussi forte que la première, et réclamait en même temps qu'on lui donnât un successeur.

Cette lettre porta la douleur dans Athènes. Après plusieurs délibérations, on nomma deux officiers, Ménandre et Cuthydème, pour soulager Nicias ; et Eurymédon et Démosthène, pour prendre la place de Lamachus. Eurymédon partit le premier avec dix galères et un secours d'argent.

La guerre du Péloponèse, qui se soutenait dans ce même temps, tournait aussi contre les Athéniens. Le roi Agis, à la tête des Lacédémoniens, ravageait l'Attique, et fortifié dans Décélie, qui n'était qu'à six lieues d'Athènes, il em-

pêchait les Athéniens de jouir de leur mines d'argent et des revenus de leur terres. La disette se faisait sentir à Athènes ; l'argent devenait rare, les vivres ne pouvant y parvenir que par de longs détours, y étaient forts chers ; et la misère fit déserter beaucoup d'esclaves qui se donnèrent à l'ennemi. En tout point, la situation des Athéniens était des plus tristes ; ils étaient obligés de faire la garde jour et nuit, dans la crainte des surprises ; les courses des Lacédémoniens les tenaient dans une inquiétude continuelle.

Les affaires de Sicile vinrent ajouter à leurs maux ; Gylippe ayant rassemblé dans la Sicile beaucoup d'hommes en état de porter les armes, engagea les Syracusains à équiper une flotte nombreuse. En peu de temps, quatre-vingts galères parurent devant Plemmyre. La flotte athénienne marcha à leur rencontre : il y eut un combat opiniâtre ; mais qui ne fut point décisif. Dans le même temps Gylippe enleva d'assaut deux forts aux Athéniens ; celui de Plemmyre leur coûta non-seulement beaucoup de monde, mais il leur ôta la facilité des convois ; ce qui mit la consternation dans l'armée de Nicias.

Dès ce moment, à quelques petits avantages près que les Athéniens remportèrent sur les Syracusains, ceux-ci eurent toujours le dessus. Ils s'efforcèrent d'engager un second combat avant l'arrivée de la flotte qui venait au secours de Nicias. Ce général sentait qu'il serait dangereux pour lui d'en venir aux mains avec des troupes fatiguées et inférieures en nombre; mais Ménandre et Cuthydème, qui le jalousaient, insistèrent fortement pour livrer bataille, et forcèrent Nicias à la donner.

Elle fut fatale aux Athéniens, et le lendemain de ce combat, ils virent arriver Démosthène à la tête de soixante galères. La flotte avançait d'un air de triomphe, et avec un appareil qui consterna les Syracusains, qui se demandaient si les forces des Athéniens étaient inépuisables. Démosthène voulut profiter de l'alarme que donnait sa venue pour emporter la place d'emblée. Ce dessein hardi fut blâmé par Nicias qui, désespéré de l'état où se trouvait son armée pour en avoir cru ses collègues, ne voulait plus qu'on s'engageât dans une entreprise hasardée; il représentait que les Syracusains ne pouvaient plus résister long-temps; que le manque de

vivres et d'argent les forcerait de se rendre au premier jour. Mais Démosthène et les autres généraux croyant que l'avis de Nicias était un effet de sa timidité, refusèrent de le croire, et impatiens de combattre, ils commencèrent l'attaque, malgré toutes ses représentations. Démosthène voulut la tenter de nuit, et ce fut un malheur de plus; une confusion horrible se mit dans la mêlée; si les Athéniens eurent d'abord quelques succès dans l'attaque des retranchemens, où ils firent main basse sur tous ceux qui les gardaient, les troupes de la ville, repoussées d'abord et mises en fuite, revinrent à la charge, soutenues par le corps des Béotiens, qui les rallia et battit complètement les Athéniens qui, fiers de leurs succès, s'avançaient en désordre. Ils furent mis en déroute, et poursuivis si vivement, que quelques uns se précipitèrent du haut des rochers d'autres dans la campagne, furent pr ou tués par la cavalerie.

Ce terrible échec, qui coûta plus d deux mille hommes aux Athéniens, l découragea entièrement; ils demand rent à partir; Démosthène lui-même de cet avis. Nicias voulait qu'on atten les ordres d'Athènes; mais Gylip

ayant reçu un nouveau renfort, le départ fut définitivement résolu.

Les Syracusains en étant avertis, se préparèrent à les combattre par mer et par terre. Ils les attaquèrent dans leurs retranchemens, tombèrent sur leurs galères, mirent tous les obstacles possibles à leur départ, et fermèrent même l'entrée du grand port avec des chaînes de fer. Se voyant investis, les généraux athéniens hasardèrent un combat naval; il fut des plus sanglans et se prolongea long-temps. Les Athéniens cherchaient toujours à forcer le passage, et leurs ennemis à le fermer. Enfin, après avoir très-long-temps combattu, la flotte athénienne fut poussée contre le rivage, et ce coup décida la victoire en faveur des Syracusains.

Les malheureux athéniens n'osant tenter une seconde fois le passage, n'eurent d'autre ressource que de se retirer par terre, et d'abandonner leur flotte aux ennemis; encore furent-ils harcelés par la cavalerie dans leur retraite, qu'ils firent en bon ordre. Leur départ fut un triste spectacle, obligés de laisser leurs malades et leurs blessés qui étaient en grand nombre; ils se retiraient désespérés, quoiqu'ils eussent différé deux

jours à se mettre en route, pour le faire en meilleur ordre, ils furent coupés dans leur marche, et bientôt épuisés de lassitude et de faim. Une partie de l'armée, l'arrière-garde commandée par Démosthène s'égara, fut atteinte et investie par les Syracusains; elle finit par être obligée de se rendre à discrétion : cette troupe était de six mille hommes.

Nicias ne fut pas plus heureux que Démosthène; après avoir passé une rivière et s'être campé sur une hauteur, il fut atteint et sommé de se rendre. Il offrit de rembourser les frais de la guerre, et de donner tous les otages qu'on voudrait; on rejeta ses propositions. Se voyant chargé par les ennemis, tout harassé qu'il était, il soutint encore l'attaque; mais une partie de ses soldats mourans de soif, s'étant approchés du fleuve Asinare pour se désaltérer, les Syracusains tombèrent sur eux, et les massacrèrent dans le moment qu'ils appaisaient leur soif. Nicias, pénétré de douleur, se rendit alors à Gylippe, à condition qu'on épargnerait le reste de ses troupes. Les Syracusains ramenèrent en triomphe un nombre prodigieux de prisonniers, et après avoir célébré leur victoire, ils agitèrent ce qu'ils feraient

de ces malheureux. Il y eut des avis ouverts pour mettre à mort les deux généraux, et pour envoyer leurs soldats aux carrières. Mais les gens sages de Syracuse furent révoltés de cette rigueur ; ils firent voir qu'elle couvrirait les Syracusains d'ignominie. Nicolaüs, vieillard respectable et considéré, parla fortement sur ce sujet, et fit impression sur les esprits ; il les ramenait à la douceur, lorsque les parens de ceux qui avaient péri par la main des Athéniens, s'escrimèrent si vivement, qu'ils firent revenir le peuple à sa première opinion. L'avis ouvert par Dioclès passa ; les deux généraux furent immolés, et les prisonniers enfermés aux carrières, où on les fit languir huit mois entiers, ne les nourrissant qu'à demi ; ce qui survécut à cet horrible destin, fut vendu comme esclaves.

La consternation où ces terribles événemens jetèrent les Athéniens est facile à comprendre. La ruine entière de leur armée et de leur flotte, les mettait dans la plus cruelle situation où ils se fussent jamais trouvés sans argent, sans galères et sans soldats ; les Athéniens semblaient dans un état désespéré ; toutes les forces de la république étaient

ruinées, par le mauvais succès de cette expédition. Cependant, après s'être déchaînés contre ceux qui les avaient engagés dans cette entreprise, ils reprirent courage; on mit tous les moyens en usage pour rassembler quelque argent; et on travailla en diligence à la construction de nouveaux vaisseaux.

Il était difficile qu'Athènes pût parer tous les maux dont elle était menacée. les peuples de la Grèce et entr'autres ceux de l'Eubée, de Chio et de Lesbos, las de fournir aux contributions de la guerre, crurent que l'échec terrible que venaient de recevoir les Athéniens, était une occasion favorable pour secouer leur joug et se mettre en liberté. En conséquence, ils se mirent sous la protection des Lacédémoniens.

Vers le même temps, Tissapherne, gouverneur de la Lydie et de l'Ionie pour le roi de Perse, piqué de ce que la flotte des Athéniens l'empêchait de lever les contributions, excita les Lacédémoniens à armer contre eux plutôt qu'à l'ordinaire, promettant de leur fournir tous les frais nécessaires pour hâter l'ouverture de la campagne. Pharnabase, autre vice-roi de Perse, et gouverneur de

l'Hellespont, leur faisait les mêmes propositions. Alcibiade détourna les Lacédémoniens de se rendre à la demande de Tissapherne. Cet illustre athénien était occupé depuis long-temps du dessein de se venger de sa patrie; mais il voulait jouir lui-même du plaisir de l'accabler.

Il partit pour Chio, fit révolter plusieurs villes de l'Ionie; et en même temps agitant Sparte, où rien ne se faisait plus que par son impulsion, il excita la jalousie du roi Agis et de quelques autres Spartiates. On prit des mesures pour se défaire d'un homme si remuant, dont le pouvoir commençait à inquiéter. Alcibiade fut averti qu'on avait de mauvais desseins contre lui, et il se retira à Sardes, où il se jeta dans les bras de Tissapherne. Ses qualités séduisantes, et les charmes de sa conversation lui eurent bientôt gagné l'amitié du satrape. Il s'insinua dans sa confiance, et lui conseilla d'établir la balance entre Athènes et Sparte, afin que ces deux républiques s'épuisassent mutuellement, et qu'ensuite elles devinssent la proie de son maître.

Tissapherne n'en crut que trop le conseil perfide d'Alcibiade; il n'attaqua plus

ouvertement les Grecs; il ne s'attach qu'à exciter parmi eux des divisions, e il envoya tantôt à Athènes, tantôt à Lacédémone des sommes considérables, pour balancer les forces des deux républiques, et les affaiblir l'une par l'autre.

Vous verrez dans ma première lettre le succès de cette manière d'agir; je n'ai prolongé celle-ci que pour vous faire voir Alcibiade dans ses diverses fortunes, préparer la gloire ou la honte de sa patrie.

# LETTRE XXVII.

Révolutions dans le gouvernement d'Athènes, occasionées par le retour d'Alcibiade; il relève la gloire de cette république, et ramène la victoire sous ses drapeaux; enthousiasme des Athéniens pour ce grand homme, et nouvelles cabales de ses ennemis pour le rendre suspect et le forcer à s'éloigner; suites de cette ingratitude, et triomphe de Lysandre, qui réduit Athènes aux plus fâcheuses extrémités, et termine la guerre du Péloponèse.

Aujourd'hui, ma chère Aline, nous terminerons, je l'espère, tout ce qui est relatif à cet Alcibiade, qui paraît vous intéresser plus qu'aucun de ses compatriotes ne l'a encore fait.

Les Athéniens étant informés du crédit qu'il acquérait à la cour de Perse, se repentirent d'en avoir usé si durement avec lui. Quoiqu'à l'aide du secours de leur flotte, qui était alors à Samos, ils fissent rentrer dans l'obéissance les villes qui les avaient abandonnés, ils craignaient beaucoup Tissapherne; et sachant qu'il devait recevoir bientôt cent

cinquante vaisseaux de Phénicie, ils étaient dans une extrême inquiétude. Alcibiade qui n'ignorait pas leurs dispositions à son égard, leur fit dire secrètement qu'il était disposé à retourner à Athènes, et à leur procurer l'alliance de Tissapherne, à condition qu'on abolirait la démocratie, c'est-à-dire, le gouvernement populaire, pour rétablir l'aristocratie. Cette proposition trouva d'abord un grand nombre de contradicteurs ; mais comme il s'agissait de sauver la république, qu'on voyait à deux doigts de sa perte, le peuple, malgré sa répugnance, finit par donner son consentement. On envoya dix députés pour traiter avec Alcibiade et Tissapherne ; Pisandre fut mis à la tête de cette députation, et ne trouva pas le général perse très-disposé à entrer en accommodement. Tissapherne craignant de rendre les Athéniens trop puissans, voulut exiger qu'ils lui abandonnassent toute l'Ionie, et il fit d'autres propositions si révoltantes, que les députés ne purent rien conclure et se retirèrent, persuadés qu'Alcibiade s'était moqué d'eux.

Tissapherne conclut alors un traité avec les Péloponésiens, qui cédèrent au roi de Perse les provinces de l'Asie,

sous la condition que ce prince s'engageait à entretenir la flotte des Lacédémoniens et à leur envoyer de puissans secours.

A cette nouvelle, Athènes ne vit d'autre parti à prendre que de déférer aux volontés d'Alcibiade. On abolit la démocratie, et l'on rétablit l'ancienne oligarchie. La révolution fut soudaine, les magistrats furent réduits au nombre de quatre cents, qui furent investis d'un pouvoir absolu. Ce nouveau tribunal fit aussitôt sentir sa tyrannie; les quatre cents entrèrent dans le sénat, armés de poignards et entourés de gardes: ils congédièrent les cinq cents, bannirent, proscrivirent, emprisonnèrent tous ceux qui leur étaient contraires, Les premiers actes de leur autorité révoltèrent tous les habitans; l'armée qui était à Samos en fut elle-même fort indignée. Cependant une révolution se fit aussi dans son sein; les soldats déposèrent une partie de leurs chefs, mirent à leur place Thrasyle et Thrasybule, et rappelèrent Alcibiade, qu'ils choisirent pour leur général.

Jaloux de se faire voir à Tissapherne dans sa nouvelle dignité, Alcibiade se rendit bientôt à Milet; et revêtu des

marques de la puissance qu'il avait r pris, il fit sentir aux Perses que l Athéniens pourraient redevenir redou tables. De retour à Samos, il y trouv les députés des quatre cents, que le soldats refusaient d'écouter; ils voulaient, au contraire, qu'on les menât vers les tyrans, qu'ils prétendaient exterminer. Alcibiade s'y opposa; mais il décida qu'il fallait déposer les quatre cents, puisqu'ils abusaient de leur pouvoir, et rétablir le sénat.

Dans ce même temps la flotte ennemie que Tissapherne faisait venir, arriva en Pamphilie. Alcibiade alla au-devant d'elle et l'arrêta dans sa marche; mais les Lacédémoniens battirent la flotte que les quatre cents envoyaient au secours de l'Eubée, et se rendirent maîtres de l'île. La consternation fut alors au comble dans Athènes, parce que c'était de l'Eubée que les Athéniens tiraient toutes leurs provisions. Si les Lacédémoniens eussent su profiter de la confusion qui régnait dans cette ville, qu'ils eussent fait avancer leur flotte victorieuse, la république d'Athènes eût été anéantie. Mais la lenteur des Spartiates laissa aux Athéniens le temps de se retourner; ils appelèrent promptement Alcibiade,

cédèrent à ses ordres, déposèrent les quatre cents, et équipèrent une flotte dont le commandement fut donné à Thrasyle et à Thrasybule.

Tout changea de face alors : ces deux généraux défirent l'ennemi sur les côtes de l'Hellespont ; et Alcibiade, qui ne voulait rentrer dans sa patrie qu'après avoir fait quelques exploits, croisa autour des îles de Cos et de Cnide, et courut au secours des Athéniens, qui étaient aux mains avec les Lacédémoniens aux environs d'Abidos. Le bonheur le favorisa : il signala son arrivée par une victoire éclatante ; avec dix-huit vaisseaux il se rendit maître de plus de trente, en brisa plusieurs, et fit un grand carnage des soldats lacédémoniens qui se sauvaient à la nage. Enflé de ce succès, il voulut aller voir Tissapherne dans l'appareil d'un triomphateur. Ce satrape craignant que les Lacédémoniens ne prissent ombrage de la visite qu'Alcidiade lui rendait, et qu'ils se plaignissent au roi de Perse de sa conduite, fit arrêter Alcibiade, en lui disant qu'il avait ordre de son maître de faire la guerre aux Athéniens. Cet imprudent fut envoyé en prison à Sardes : on ne sait comment il parvint à s'en échap-

per ; mais l'on ne tarda pas à le revo à la tête de la flotte des Athéniens. Il l rejoignit au moment de la jonction d Théramène et de Thrasybule, qui ve naient chacun avec vingt vaisseaux. Alcibiade se trouvant ainsi commander quatre-vingt-six vaisseaux, fut attaquer la flotte du Péloponèse et celle de Pharnabase. Il les vainquit toutes deux, mit en fuite les troupes de Pharnabase, et tua de sa propre main Mindare, le général lacédémonien. Tout contribua à cette double victoire, le temps même ; un orage qui s'éleva favorisa l'approche de la flotte athénienne, contre laquelle les ennemis n'étaient point en garde, et leur surprise prépara leur défaite.

Ce succès fut suivi de plusieurs autres ; les Spartiates furent, d'un autre côté, battus par Thrasyle sous les murs d'Athènes, où ils s'étaient avancés sous la conduite d'Agis leur roi ; puis Thrasyle fit voile vers Samos avec cinquante vaisseaux, prit Colophon, s'avança jusqu'à Ephèse, qu'il eût pris si Tissapherne ne l'eût repoussé. Il y eut vers ce même temps un combat entre Alcibiade et le général persan, dans lequel celui-ci fut battu.

C'est ainsi que le rappel d'Alcibiade ramena la victoire sous les drapeaux athéniens ; par ses exploits, il les rendit maîtres de toute la mer de l'Hellespont. Les Lacédémoniens, abattus par cet échec, envoyèrent des ambassadeurs pour demander la paix : les citoyens sages et modérés voulaient qu'on profitât de l'occasion pour en conclure une avantageuse ; mais ceux qui avaient intérêt à la durée de la guerre rejetèrent les propositions de paix.

Dans la campagne suivante Alcibiade, que le bonheur continuait d'accompagner, voulut joindre à ses conquêtes la prise de Chalcédoine : il fit le siége de cette ville, et força les Bythiniens de lui livrer les provisions qu'ils envoyaient aux Chalcédoniens. En vain ceux-ci voulurent faire une sortie ; ils furent repoussés ; et malgré l'approche de Pharnabase, la ville fut prise, et les Athéniens se rendirent encore maîtres de plusieurs autres places.

Après tant d'exploits, Alcibiade songea à en aller recueillir le fruit dans sa patrie, et il fit voile vers le Pyrée. Son arrivée eut l'air d'un triomphe ; tout le peuple alla à sa rencontre ; ses vaisseaux, couverts et parés des dépouilles

des ennemis, étaient suivis des navir qu'il avait pris sur eux: cette suite nom breuse donnait une grande pompe l'entrée d'Alcibiade dans le port; mai les acclamations du peuple en le voyant furent encore pour lui un plus doux triomphe. Ce jour fut le plus beau, le plus glorieux de sa vie : considéré comme un dieu tutélaire qui avait ramené la victoire et sauvé les Athéniens, on ne se lassait point de le contempler; on se rappelait le triste état où se trouvait Athènes lorsqu'il en avait pris la défense; quels services il avait rendus à sa patrie; combien de fois il l'avait fait triompher sur mer et sur terre; et l'on ne savait comment lui exprimer les sentimens qu'il inspirait.

Alcibiade voulut cependant se justifier devant l'assemblée du peuple, de tout ce dont on l'avait accusé, et il rejeta ses malheurs sur sa mauvaise fortune. Les Athéniens, charmés de l'entendre, lui décernèrent des couronnes d'or pour réparer la honte de son exil; tous ses biens lui furent rendus, et il fut nommé général sur terre et sur mer. Le peuple même proposait de lui déférer la souveraineté; mais les principaux citoyens, pour arrêter l'engouement,

firent équiper une flotte de cent vaisseaux et hâtèrent l'instant de son départ.

Avant de partir, Alcibiade voulut cependant célébrer les mystères d'Eleusis. Ces fêtes étaient accompagnées de grandes cérémonies dont les Athéniens avaient été depuis long-temps obligés de supprimer une partie, étant dans la nécessité de conduire par mer la marche qui formait cette espèce de procession solennelle. Les Lacédémoniens occupaient les chemins qui conduisaient par terre d'Athènes à Eleusis; mais Alcibiade sut rendre les passages libres; et au moyen de ses troupes, qu'il chargea du soin de protéger la marche, elle se fit, cette année, avec une pompe, une solennité qui satisfit tellement les Athéniens, que non-seulement Alcibiade, par cette action politique, effaça tout soupçon d'impiété, mais qu'il gagna l'affection du peuple au point de se faire désirer pour roi. On n'attendit pas qu'il expliquât qu'elles étaient ses intentions; les principaux de la ville le pressèrent de nouveau de se hâter de partir; et pour en être délivrés plus vîte, lui accordèrent les fonds qu'il demandait. Alors il s'embarqua, et fit voile pour Andros.

Les derniers succès d'Alcibiade ayant

vivement alarmé les Lacédémoniens ils crurent devoir lui opposer un habil général, et firent choix de Lysandre, qui ils donnèrent le commandement d leur flotte. Lysandre était d'une naissance illustre; il descendait des Héraclides, et avait été élevé dans la discipline sévère de Sparte. Il était brave, insinuant, adroit, et comme Alcibiade, il savait sacrifier ses plaisirs à son ambition.

Se voyant sur le point d'être attaqué par les Athéniens, Lysandre crut devoir s'appuyer du secours des Perses. C'était à cette époque que le jeune Cyrus, fils de Darius-Nothus, venait d'être envoyé à Sardes en qualité de gouverneur. En partant, il avait été exhorté par son père à secourir les Lacédémoniens de préférence aux Athéniens. La politique du roi n'était point la même que celle de Tissapherne et des autres généraux, qui aidaient successivement les deux partis pour les affaiblir l'un par l'autre.

Lysandre étant passé à Sardes, trouva le jeune Cyrus déjà disposé à l'accueillir; et comme le général lacédémonien était souple et insinuant, il acheva de le mettre dans les intérêts de Sparte. Il tira

du prince des secours importans, fit doubler la paie des matelots, et obtint de Cyrus que tous les arrérages leur seraient payés sur le même pied. Cette largesse attira sur la flotte de Lysandre un grand nombre d'Athéniens qui désertèrent pour être mieux payés. Lysandre ayant fait ainsi d'importantes recrues et diminué les forces de l'ennemi en même temps qu'il s'assurait la protection du jeune Cyrus, revint à Ephèse rejoindre le reste de sa flotte. Cette ville se ressentait du séjour que les satrapes du roi de Perse y faisaient pendant une partie de l'hiver; elle respirait le luxe et la mollesse. Lysandre s'appliqua à faire naître l'amour du travail dans le cœur des habitans; il sut répandre l'argent à propos et mettre les arts en mouvement; il fit construire un arsenal pour la construction des galères; par là il fut la cause première de la grandeur où Lacédémone parvint par la suite.

La réputation d'Alcibiade en imposait cependant à Lysandre; il n'osait risquer contre lui un combat naval; mais le général athénien étant allé dans l'Ionie pour ramasser de l'argent, Antiochus, qui commandait la flotte en son

absence, eut l'imprudence de venir b
ver l'ennemi dans le port d'Ephè
Lysandre se mit à sa poursuite ; et
Athéniens craignant pour Antiochu
qui n'était accompagné que de dei
galères, voguerent du même côté poi
le protéger. Le combat s'engagea : Ly
sandre remporta une victoire complète
et prit quinze galères aux Athéniens.

Alcibiade, à son retour, voulut ven
ger cet échec : il rassembla le reste d
sa flotte devant Samos, et présenta la
bataille à Lysandre ; mais celui-ci, con-
tent de sa première victoire, ne voulut
pas hasarder un second combat ; il re-
fusa constamment celui que lui propo-
sait Alcibiade.

On ne pouvait raisonnablement en
vouloir à Alcibiade, de la défaite qu'An-
tiochus avait essuyée en son absence ;
cependant on lui en fit un crime : ses
ennemis profitèrent de cette circons-
tance ; Thrasybule se mit à leur tête, et
accusa ce général d'avoir ruiné les af-
faires en s'abandonnant trop à ses plai-
sirs. Le peuple d'Athènes était si léger,
si peu constant dans son affection, qu'il
ajouta foi à cette accusation. Alcibiade
fut jugé coupable pour avoir éprouvé
un échec ; l'idée qu'on avait prise de ses

talens faisait imaginer qu'il ne devait jamais échouer. On fut même jusqu'à suspecter sa fidélité; et sans vouloir réfléchir qu'Alcibiade manquait d'argent, et que Lysandre avait, au contraire, à sa disposition tous les trésors du roi de Perse, on condamna cet homme, qu'on regardait comme le plus grand des Athéniens. On le condamna sans l'entendre; il fut obligé de s'exiler une seconde fois.

Pendant qu'Alcibiade se retirait dans un canton de la Chersonèse, Lysandre s'appliquait à rétablir l'aristocratie dans toutes les villes qu'il avait soumises aux Lacédémoniens; et pour faciliter les projets ambitieux qu'il nourrissait, il mettait à la tête du gouvernement les principaux de chaque ville; il les choisissait parmi les plus hardis, les enrichissait et s'en faisait des créatures. Son temps étant expiré pour le généralat, il fut rappelé à Sparte, et on lui donna pour successeur Callicratidas, qui l'égalait pour les talens militaires, et avait de plus que lui, le véritable amour de sa patrie.

Vers le même temps, Athènes nommait dix généraux pour remplacer Alcibiade; Conon, nommé le premier,

alla prendre le commandement de la flotte.

La jalousie de Lysandre contre Callicratidas, le dépit qu'il manifesta en le voyant arriver, occasiona entr'eux quelques démêlés. Forcé de céder le commandement, Lysandre renvoya à Sardes une partie de l'argent qui lui restait pour la paie des soldats, et dit à Callicratidas qu'il pouvait s'adresser au roi pour en obtenir les mêmes avantages que lui-même avait obtenus pour ses troupes. Callicratidas n'était nullement courtisan; il se sentait incapable d'aller solliciter en suppliant à la porte d'un satrape ou d'un prince de Perse. Cependant, forcé par la nécessité, il s'y décida, et partit pour la Lydie pour aller parler au jeune Cyrus. N'ayant pu être admis à son audience, ennuyé des prétextes dont on l'amusait, il se retira plein d'indignation contre ceux qui, les premiers, avaient eu la bassesse de faire leur cour aux satrapes, et jura de mettre tout en œuvre pour concilier les Grecs entr'eux, afin qu'ils pussent se passer de ces honteux secours.

Callicratidas, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, poursuivit Conon jusques dans le port de

Mytilène, et l'y tint bloqué. On était alors dans la vingt-sixième année de la guerre du Péloponèse. Conon fit savoir aux Athéniens le danger où il se trouvait ; ils firent de nouveaux efforts pour le secourir, et en peu de temps ils équipèrent une flotte de cent dix galères qui, étant arrivée à Samos, fut fortifiée de celle des alliés, qui était de quarante vaisseaux. Ces forces réunies étaient bien supérieures à celles des Lacédémoniens ; mais cependant Callicratidas ayant rencontré cette flotte devant les Argineuses à la hauteur de Lesbos, crut qu'il était de son honneur de ne pas reculer et d'attaquer les Athéniens. Le combat s'engagea ; il se livra près des îles Argineuses, dont cette bataille a retenu le nom. Callicratidas, quoique le plus faible, remporta d'abord quelques avantages ; il coula à fond plusieurs vaisseaux ; mais ayant eu en tête celui de Périclès, fils du célèbre Athénien de ce nom, il éprouva une vive résistance, et finit par être accroché de manière à ne pouvoir se dégager. Alors il fut environné par plusieurs vaisseaux athéniens, qui se précipitèrent sur le sien. Callicratidas, après avoir fait des prodiges de valeur, fut accablé par le nom-

bre, et tomba mort au milieu de ceux qu'il avait lui-même immolés.

Les Lacédémoniens, découragés par la perte de leur général, furent mis en déroute; la victoire des Athéniens fut complète; ils prirent ou coulèrent à fond soixante-dix galères, et n'en perdirent que vingt-cinq.

Mais l'injustice de ce peuple à l'égard de ses généraux, parut encore après cette éclatante victoire. Théramène et Thrasybule furent chargés, par les généraux athéniens, de faire enlever les morts et de leur rendre les derniers devoirs. Une grande tempête qui s'éleva ne permit pas aux galères chargées de ce soin de remplir ce devoir sacré, pendant que le reste de la flotte voguait vers Mytilène pour aller dégager Conon, qui y était toujours assiégé. Les Athéniens ayant appris que les morts étaient restés sans sépulture, entrèrent dans une grande indignation; un nommé Callixène, la portant au comble, se rendit accusateur des généraux, et prétendit que les morts demandaient vengeance de l'omission commise envers eux. L'affaire devint capitale, les généraux furent rappelés à Athènes pour être jugés: ils exposèrent comment les

choses s'étaient passées, prirent à témoin tous ceux qui étaient présens ; mais en vain ils réclamèrent l'indulgence pour une faute involontaire et par conséquent digne d'excuse. Callixène les accusant devant le sénat, fit ordonner que le peuple, distingué par tribus, donnerait son suffrage ; et que s'ils étaient jugés coupables, ils seraient punis de mort. Le célèbre Socrate s'opposa de toutes ses forces à un décret aussi injuste ; il prit avec chaleur la défense des généraux, fit valoir tout ce qui pouvait les excuser ; représenta avec force que la tempête seule avait contrarié leurs ordres ; qu'ils n'avaient point manqué à leurs devoirs ; qu'ils avaient fait ce qui était en eux pour les remplir ; que ce serait une injustice criante que de faire mourir ceux qui avaient si bien défendu la patrie. Les accusateurs avaient tellement animé le peuple, que ces sages représentations ne furent point écoutées ; six généraux qui étaient présens furent arrêtés, condamnés à mort, et exécutés pour un crime imaginaire.

Quel peuple, ma chère Aline, quel peuple que celui d'Athènes ! Comme il récompensait les services mémorables ! Platon a bien raison de dire qu'il est

étonnant qu'il se trouvât des généraux qui voulussent se charger du commandement.

Peu de jours après l'exécution, le peuple reconnut sa faute; il s'en repentit; sa colère tomba sur Callixène, qui fut mis en prison; mais protégé par quelques autres factieux, il parvint à s'échapper.

Pour réparer le désastre des Arginenses, les Péloponésiens envoyèrent des députés à Sparte pour demander qu'on rendît à Lysandre le commandement de la flotte. Sparte accorda cette demande, et les alliés s'en réjouirent d'autant plus, que Lysandre ramena avec lui l'abondance, ayant obtenu de nouveaux secours du jeune Cyrus, qui s'engagea à ne point le laisser manquer d'argent, et promit de lui envoyer un grand nombre de vaisseaux.

Animé des plus grandes espérances, Lysandre tourne ses voiles vers l'Hellespont, assiége Lampsaque, emporte la ville d'assaut et l'abandonne au pillage. A cette nouvelle, les Athéniens font voile vers l'ennemi et lui présentent la bataille. Lysandre la refuse pendant plusieurs jours, affecte de paraître timide et craintif, pour parvenir à en-

velopper l'ennemi par surprise. Les Lacédémoniens étaient dans un bon port où ils ne manquaient de rien ; les Athéniens, au contraire, étaient placés sur une côte désavantageuse où ils n'avaient ni ports ni villes. Les généraux, dupes de la ruse de Lysandre, de sa timidité apparente, crurent de bonne foi qu'il refusait le combat, et débarquèrent sur la côte dès que la nuit fut venue. Le lendemain ils remontèrent sur leurs vaisseaux, et présentèrent de nouveau la bataille aussi inutilement que la veille. Lysandre continua de se tenir en repos et de se laisser défier par les Athéniens ; cette manœuvre dura quatre jours. Les gens de l'équipage prenant de plus en plus de confiance, s'écartaient sur les terres pour chercher des vivres. Alcibiade, qui était près de là, s'aperçut de cette imprudente sécurité ; il alla trouver les généraux Athéniens, et leur représenta qu'ils étaient dans une position dangereuse : il s'offrit même d'attaquer les ennemis par terre avec des troupes de Thrace ; mais les généraux, jaloux du commandement, refusèrent ces offres, et ne voulurent point en croire les conseils d'un disgrâcié.

Lysandre profita habilemen t de leur

imprudence ; il saisit le moment où les Athéniens étaient dispersés, tomba sur leur flotte près du fleuve Egos, s'en rendit maître, tailla leur armée en pièces, prit tous leurs généraux, à l'exception de Conon, qui s'échappa, et fit trois mille prisonniers qui furent tous égorgés.

Cette terrible défaite mit les affaires des Athéniens dans le plus mauvais état possible ; elle leur coûta la plus grande partie de leur flotte, qui eût été entièrement perdue si Conon n'eût pris la fuite avec quelques galères. Dans le moment où la flotte de Lysandre s'avançait avec grand appareil, Conon ayant aperçu les ennemis, cria aux siens de se rallier et de s'embarquer ; mais la plupart des soldats, dispersés çà et là, n'entendirent point la voix de leur général. Dans ce moment critique, Conon voyant l'impuissance de résister, se déroba avec neuf galères, et prit la route de Chypre. Lysandre parcourut en vainqueur toutes les villes maritimes ; c'est véritablement alors qu'il changea la forme du gouvernement, et non dans son premier généralat, comme le marquait certain auteur qu'à tort j'ai suivi tout à l'heure. A mesure qu'il avançait dans sa marche, qu'on pourrait appeler triom-

phante, il ordonnait aux Athéniens qu'il rencontrait de se retirer dans Athènes, sous peine d'être punis de mort; son dessein était d'affamer la ville.

La consternation était affreuse dans cette malheureuse république; elle se trouvait sans armée, sans flotte, sans argent et sans provisions, prête à manquer de vivres et sur le point d'être assiégée. Les Athéniens ne savaient où donner la tête; cependant ils se disposèrent à soutenir le siége. Ils ne tardèrent pas à se voir accablés par terre et par mer. Les deux rois de Lacédémone, Agis et Pausanias, vinrent avec toutes les forces du Péloponèse, assiéger la ville par terre, pendant que Lysandre se présentait devant le Pyrée à la tête de cent cinquante galères.

Athènes, investie de toutes parts, se voyant sans ressources, sans espérance de secours, fut obligée de mandier la paix, qui fut rejetée avec dédain. Ces Athéniens si fiers, si orgueilleux dans la prospérité, abattus par l'infortune, se montrèrent aussi lâches qu'ils avaient été téméraires. Sans essayer de se défendre, ils offrirent de tout céder; ils envoyèrent des députés à Agis pour demander qu'on leur laissât seulement

la ville et le port, offrant d'abandonner tout le reste. On renvoya leurs députés à Sparte. Les éphores exigèrent qu'on démantelât la ville d'Athènes. Dans cette triste extrémité, Théramène proposa d'aller trouver Lysandre et d'essayer d'exciter sa générosité ; mais celui-ci en montra peu : il arrêta Théramène pendant trois mois sous divers prétextes, et finit par le renvoyer aux éphores comme les autres députés. Pendant ces cruels délais, Athènes souffrait les horreurs de la famine, et c'était bien l'intention de Lysandre, qui voulait réduire ses habitans à souscrire à tout ce qu'on exigerait d'eux.

Enfin l'on fit une assemblée générale pour délibérer sur le sort d'Athènes : les éphores tenaient à leur premier projet de détruire cette ville ; les Thébains étaient du même avis ; mais Lysandre le combattit : il représenta qu'il ne fallait point anéantir une république qui avait rendu de si grands services à la Grèce. Les plus sages des Spartiates se rangèrent de ce sentiment, et il fut décidé qu'on démolirait les fortifications du Pyrée et les longs murs qui joignaient le port et la ville ; qu'on ne laisserait aux Athéniens que douze galères ;

qu'ils abandonneraient les villes dont ils s'étaient emparés; qu'ils s'engageraient, avec les Lacédémoniens, dans une ligue offensive, et serviraient cette république souveraine par mer et par terre. A ces conditions on leur accorda la paix : toutes les clauses du traité furent aussitôt ratifiées et exécutées. Lysandre fit démolir les fortifications du Pyrée au son des instrumens, et ordonna des fêtes publiques, comme si la Grèce entière eût recouvré sa liberté. Il est vrai que les villes qui payaient tribut aux Athéniens furent affranchies; mais furent-elles plus heureuses sous l'empire des Lacédémoniens? C'est ce que nous verrons par la suite.

Ainsi finit la guerre du Péloponèse, après avoir duré vingt-sept ans. L'ambition en avait été la cause; la haine y joignit toutes ses fureurs, et la Grèce perdit tous les avantages que l'union eût pu procurer. L'issue en fut cruelle et même ignominieuse pour Athènes; l'on ne peut s'en étonner en voyant que le sénat n'exerçait plus qu'une censure vaine et illusoire, et que le peuple sans frein, abandonné à ses passions, condamnait et exilait ceux qui eussent été capables de le défendre.

Grande matière à réflexion, ma chère Aline, peut-être un peu au-dessus de votre portée; mais enfin vous pouvez sentir que le peuple a besoin d'être gouverné; et en recueillant ici cette preuve, vous reconnaîtrez par la suite que cette vérité est confirmée par l'expérience de tous les siècles et de toutes les révolutions des gouvernemens.

## LETTRE XXVIII.

Tableau d'Athènes sous le gouvernement tyrannique de Lysandre ; fâcheux état de cette république, jusqu'à ce qu'elle soit délivrée par Thrasybule ; chute de Lysandre, et retraite si célèbre des dix mille.

Vous avez vu, dans ma dernière, les Athéniens abaissés sous la puissance de Lacédémone ; il me reste à vous donner aujourd'hui la suite de ces événemens désastreux pour la république d'Athènes.

En acceptant les conditions prescrites par les Lacédémoniens, les Athéniens furent livrés à leur discrétion, et ils ne tardèrent pas à sentir les effets de leur entière puissance. Lysandre donna la loi dans Athènes ; il abolit l'oligarchie, autrement appelée la démocratie ; il remit toute l'autorité entre les mains de trente archontes, que l'histoire appelle, avec raison, les trente tyrans.

En huit mois de paix, ils firent mourir plus de citoyens que les ennemis

n'en avaient tués en trente ans de guerre. En accusant même ce calcul de beaucoup d'exagération, il faut reconnaître que leur barbarie fût bien grande pour qu'on en donne une telle idée.

D'Athènes, Lysandre partit pour Samos, dont il se rendit maître. Les autres villes ayant appris la soumission d'Athènes et de Samos, ouvrirent d'elles-mêmes leurs portes; il y établit le décemvirat, et composa ce tribunal de la plupart de ses créatures Il s'établit dans une espèce de souveraineté; puis voulant retourner à Sparte pour y recueillir le fruit de ses exploits, il envoya devant lui Gylippe, chargé de tout l'argent que Lysandre avait amassé dans ses expéditions. On prétend qu'il se montait à quinze cents talens. Gylippe fut tenté par la vue de cet or; il essaya de s'en approprier une partie en décousant, pendant la nuit, les sacs par le fond. Il fut découvert, prit la fuite et se bannit lui-même pour éviter la peine due à son crime.

On délibéra à Sparte pour savoir si l'on recevrait les présens de Lysandre. Les plus sages des Spartiates, ceux qui étaient attachés aux institutions de Lycurgue, rappelaient qu'il avait proscrit l'or et l'argent, et blâmaient fortement

Lysandre d'avoir apporté dans leur ville ce métal, qui corrompt si facilement les hommes; et ils firent, à ce sujet, de fortes représentations aux éphores. Ceux-ci ordonnèrent que cet argent fût emporté de la ville, et décidèrent qu'on continuerait de se servir de la monnaie ordinaire qui, comme vous le savez, était de fer. Mais les amis de Lysandre s'opposèrent à ce décret, et firent adopter un milieu, qui fut que les espèces d'or et d'argent resteraient au trésor public, qu'elles n'auraient cours que pour les affaires de l'Etat; on prononça même peine de mort contre le particulier qu'on en trouverait saisi. Cette loi tomba bientôt en désuétude : la défense ne fit qu'accroître le désir de posséder des richesses; en peu de temps les Lacédémoniens en connurent le prix aussi bien que leurs voisins; ils employèrent même bientôt les voies les plus tyranniques pour en acquérir, et ils exigèrent un tribut de toutes les villes de leur dépendance.

A cette époque Lysandre était le héros des Grecs : les Péloponésiens lui élevèrent des autels; et comme il était naturellement vain, il fit lui-même jeter sa statue en bronze. Les poëtes mêmes,

encouragés par ses présens, l'exaltaient, et célébraient ses louanges à l'envi l'un de l'autre.

Les trente tyrans qu'il avait établis à Athènes, usaient despotiquement de leurs pouvoirs; pour avoir la force en main, ils avaient obtenu des gardes que Lysandre leur envoya; ce fut le signal de la tyrannie qu'ils exercèrent. Tous les citoyens riches, tous ceux qui, par leur mérite, pouvaient leur faire obstacle, furent leurs premières victimes. Pour empêcher la révolte du peuple, ils revêtirent de leur autorité trois mille citoyens; c'était armer une partie de la ville contre l'autre: les premiers profitèrent bientôt de leur pouvoir pour se défaire de leurs ennemis. Athènes ne fut plus qu'une arêne de sang et de rapines; personne n'osait s'opposer à la violence de ces hommes pervers. Critias était l'un des plus fougueux: ses violences et ses cruautés en vinrent à un tel point, que Théramène, l'un des trente, qui conservait encore quelque amour pour sa patrie, se déclara contre lui et ses autres collègues. Critias devint alors l'ennemi mortel de Théramène; il le dénonça au sénat, l'accusa de troubler l'Etat. Théramène se défen-

dit avec tant de force, que Critias craignant qu'il ne fût absous, fit entrer dans le sénat des gens qui lui étaient dévoués, et qui firent briller aux yeux des sénateurs les poignards dont ils étaient armés : intimidés par cet aspect, les juges eurent la faiblesse de condamner à mort Théramène. Socrate, dont il avait été le disciple, osa seul prendre sa défense; il exhorta les sénateurs et le peuple à la vengeance; il voulut même s'opposer aux satellites qui avaient arraché Théramène de l'autel; mais il fallut céder à la force. Il est étonnant que Socrate ait échappé à la fureur du tyran; il faut croire que son mérite lui en imposa; cependant il lui fit défense d'instruire davantage la jeunesse. Tous les citoyens donnèrent des larmes au sort de Théramène. Xénophon a immortalisé le courage qu'il montra dans ses derniers momens. Il rapporte que ce célèbre Athénien reçut et but la ciguë qu'on lui présenta avec la plus grande tranquillité; qu'en prenant la coupe, après en avoir avalé une grande partie, il jeta le reste de la manière qui s'observait dans les festins, en disant : *Ceci est pour le beau Critias.*

Dans ce même temps la Perse était agi-

tée par la révolte du jaune Cyrus, contre son frère Artaxerce - Mnémon. Vous vous rappelez, sans doute encore, les intrigues de Parysatis, pour faire régner son fils cadet, au lieu de son aîné? Le peu de succès des efforts de cette reine auprès de Darius-Nothus, pour l'engager à déclarer Cyrus son successeur, et enfin les tentatives de cet ambitieux pour enlever la couronne à son frère, en le privant de la vie? Arrêté et convaincu, Cyrus eût été condamné à mort, si sa mère n'eût obtenu sa grâce d'Artaxerce. Envoyé en exil, Cyrus forma bientôt de nouveaux desseins contre son frère, fit lever un corps d'armée composée en grande partie de troupes grecques, et mit Lysandre tout-à-fait dans ses intérêts, en lui faisant présent, dit-on, d'une galère de deux cents coudées, qui était d'ivoire et d'or.

Alcibiade qui était alors en Phrygie, devina les motifs des nouvelles levées de troupes que faisait Cyrus, et Lysandre par son ordre. Quoiqu'on mit en avant le prétexte d'une guerre que les Lacédémoniens allaient faire en Thrace, il se douta du véritable but, et songea à en tirer parti, pour les intérêts de sa malheureuse patrie.

Tout exilé qu'il était, il gémissait sur ses maux, et voulant la délivrer des trente tyrans, il partit pour la cour de Perse. Se proposant de donner avis à Artaxerce des menées de son frère, et de se ménager par ce service des droits à sa reconnaissance, dont il espérait profiter pour son rétablissement et la délivrance des Athéniens.

Ceux-ci, au comble de l'oppression, songeaient aussi à rappeler Alcibiade, et ils prenaient des mesures pour lui faire connaître leurs intentions. Lorsque Lysandre en eut avis, et s'inquiétant de savoir que cet exilé se rendait à la cour de Perse, il engagea Pharnabase à le faire assassiner.

Ce satrape eut la lâcheté de condescendre aux volontés de Lysandre, et donna ses ordres en conséquence. Il condamna, sans l'entendre, cet infortuné, qu'il avait reçu honorablement dans sa province ; il envoya des satellites pour l'assassiner : ceux-ci n'osèrent point entrer dans la maison qu'habitait Alcibiade ; ils ne se sentirent pas le courage de se présenter devant cet homme célèbre, et mirent le feu à la maison. Après avoir inutilement tenté de l'éteindre, Alcibiade sortit l'épée à la main,

en passant à travers les flammes. Ces barbares n'osèrent l'attendre; mais en se retirant, ils lui lancèrent une quantité de dards dont il fut percé et tomba mort.

C'est ainsi que périt à quarante ans cet homme singulier, qui fut tué dans un temps où les Athéniens avaient le plus grand besoin de sa présence. Il réunissait dans son caractère les extrêmes du vice et de la vertu. Il fut tour à tour la terreur de son pays et des autres contrées de la Grèce; il essuya jusqu'à sa mort les divers caprices de la fortune.

Athènes trouva un autre vengeur dans Thrasybule. Il était temps; car les tyrans ne gardaient plus de mesures; les meurtres et les emprisonnemens devenaient de plus en plus fréquens; tous les esprits étaient dans l'abattement. Socrate seul, le vertueux Socrate, consolait les citoyens réduits au désespoir, et leur donnait un exemple admirable de fermeté et de courage; il ne craignait point les tyrans; il osait leur dire la vérité. Athènes devenait déserte; les plus riches citoyens la désertaient; ils se refugiaient par troupes dans les diverses villes de la Grèce. Lacédémone eut la barbarie de défendre de les recevoir; sa haine n'é-

tait point encore éteinte par les maux qui assiégeaient les Athéniens ; elle leur fit refuser un asile dans tous les lieux qui étaient sous sa domination.

Cet ordre inhumain choqua deux villes, Thèbes et Mégare. Thrasybule retiré dans la première, commença par rassembler ses malheureux concitoyens, et relevant leur courage, il leur donna celui de faire un dernier effort pour recouvrer la liberté. Le célèbre orateur Lysias le seconda ; irrité contre les tyrans qui l'avaient exilé, il employa tout ce qu'il possédait pour lever cinq cents soldats. Avec cette petite troupe, Thrasybule entre hardiment dans l'Attique, et s'empare de Phile. Les tyrans accourent à la tête de trois mille hommes, et veulent livrer combat ; mais leurs troupes ne peuvent soutenir l'impétuosité de Thrasybule ; elles sont repoussées et rentrent dans Athènes. Sept cents hommes se joignent à Thrasybule ; il fond sur la garde des Spartiates, que les trente avaient laissée devant Phile ; il en tue la plus grande partie. Les tyrans prennent l'alarme ; ils font massacrer à Athènes ceux des habitans en état de porter les armes, dans la crainte de les avoir pour adversaires, et font faire à Thrasybule

des propositions d'accommodement. Il les rejette avec dédain, rassemble une petite armée de mille hommes, s'avance vers le Pyrée, livre le combat aux trente tyrans, et remporte la victoire. Critias, le scélérat Critias, fut tué dans la mêlée. Thrasybule crie aux vaincus qui fuyaient devant lui, que c'est aux tyrans qu'il en veut, et non à ses concitoyens; il leur reproche avec douceur de combattre contre celui qui vient les délivrer, les rétablir dans leurs biens et leur ancienne liberté. Ce discours fait impression sur eux; ils chassent d'eux-mêmes les tyrans, et ils confèrent le gouvernement à dix citoyens, qui ne furent pas meilleurs que les tyrans : en succédant à leur autorité, ils succédèrent à leur tyrannie. Lysandre les favorisait, et il s'unit à eux pour combattre Thrasybule, qui restait maître du Pyrée, et voulait s'opposer à leurs vexations. Ce généreux citoyen fut bloqué par Lysandre, et se trouvant sans provisions, il allait être réduit à la dernière extrémité, si Pausanias, l'un des rois de Sparte, ne fût venu à son secours. Ce prince qui n'aimait point Lysandre, qu'il regardait comme un mauvais citoyen, qui ne méritait pas sa longue prospérité, se présenta avec un corps

de troupes, dans l'intention de tirer la guerre en longueur. Mais Thrasybule sut profiter d'une action fort vive, qui résulta de l'arrivée de Pausanias, pour mettre les Athéniens en déroute, et bientôt après il parvint à faire rétablir la démocratie. Les restes de la faction des trente, qui s'étaient retirés à Eleusis, voulurent en vain recommencer les troubles : on marcha contr'eux, et ils finirent par être tous immolés à la vengeance publique. La tranquillité reparut dans Athènes ; pour la faire renaître entièrement, Thrasybule, en rendant à sa patrie son gouvernement ordinaire, ses anciens magistrats, fit engager par serment tous les citoyens à oublier le passé. Ce fut un trait de grande prudence, que de prononcer une amnistie pour tous ceux qui avaient pris part aux derniers troubles ; ce qui restait des trente et des décemvirs fut seul excepté de cette mesure générale. Ce sage décret éteignit toutes les étincelles de division, réunit toutes les forces de la république, et mérita à Thrasybule la couronne d'olivier qui lui fut décernée, comme au restaurateur de la liberté et de la paix.

Lysandre fut vers ce même temps dé-

pouillé de l'autorité dont il mésusait. Sa puissance étant parvenue à son comble, il portait à l'excès l'esprit de domination; quiconque lui déplaisait était sacrifié à son ressentiment; il employait également la fraude et la cruauté pour parvenir à ses desseins. On égorgea par son ordre les principaux habitans de Milet, qui étaient à la tête du peuple; huit cents hommes furent immolés en cette occasion. Les Lacédémoniens dégénérés de leur ancienne vertu, avaient la lâcheté de souffrir qu'il commit impunément tant de violences. Mais Pharnabase, lassé des pilleries que Lysandre faisait dans les provinces, envoya à Sparte des plaintes contre lui. Les éphores le rappelèrent, et lui ordonnèrent de venir rendre compte de sa conduite. Il fut consterné de cet ordre; mais cependant il obéit et comparut devant le sénat. Il se défendit de son mieux, sans pouvoir se justifier, ni se faire rendre ses pouvoirs. Bientôt après, ne pouvant se résoudre à demeurer à Sparte, comme un simple particulier, il s'embarqua sous prétexte d'aller au temple de Jupiter-Ammon s'acquitter d'un vœu. Pendant son absence, les rois de Sparte rétablirent la démocratie dans toutes les villes

de Grèce, dont Lysandre avait changé le gouvernement; ils chassèrent toutes ses créatures, et portèrent ainsi le plus grand coup à sa puissance. Ces nouvelles lui parvinrent en même temps que celles des changemens que Thrasybule faisait à Athènes. Lysandre revint promptement à Sparte, pour engager les Lacédémoniens à maintenir son ouvrage; mais Pausanias eut la sagesse et la fermeté de s'opposer à ses desseins.

L'entreprise du jeune Cyrus contre son frère Artaxerce-Mnémon, se suivait dans ce même temps, et la retraite si célèbre des dix mille Grecs, dont je vous ai parlé dans l'histoire des Perses, fut un des faits mémorables de cette période.

Il est sans doute inutile de vous répéter que ces Grecs étaient un corps composé en grande partie de Lacédémoniens, qui s'étaient mis à la solde de Cyrus. Lorsque ce jeune téméraire, s'abandonnant à son aveugle fureur contre son frère, à la bataille de Cunaxa, se fut précipité sur Artaxerce, qu'il voulait immoler de sa main, et que lui-même, frappé d'un coup de javeline, tomba mort à ses pieds, et que son armée consternée prit la fuite, les Grecs seuls

marquèrent un véritable courage, et se retirèrent sans désordre. Sommés par Artaxerce de mettre bas les armes, ils répondirent qu'ils mourraient plutôt que de les livrer; qu'ils étaient prêts de le servir comme alliés; mais qu'ils aimeraient mieux perdre la vie que la liberté. Ils acceptèrent ensuite de retourner en Ionie avec Arieus, général des Barbares, qui s'était flatté de devenir roi de Perse; et se rendirent de nuit dans son camp, sous la conduite de Cléarque; mais quoiqu'ils marchassent à grandes journées, ils furent atteints par l'armée du roi qui les poursuivait. Sans s'effrayer de l'infériorité de leur nombre, ils se rangèrent en bataille, et par leur fière contenance, étonnèrent Artaxerce, qui leur envoya des hérauts qui les engagèrent à se reposer, et leur firent fournir des vivres.

Tissapherne vint ensuite trouver les généraux grecs de la part du roi, et leur dit que touché des périls où ils allaient s'engager dans un voyage long et dangereux, il avait obtenu de son souverain de les ramener lui-même dans leur pays. Cléarque assura Tissapherne que Cyrus les avait amenés en Perse, sans leur faire part de son dessein; que par

sa mort, ils étaient quittes de leur engagement avec lui ; qu'ils ne s'étaient point d'ailleurs engagés à faire la guerre au roi, et qu'ils le priaient seulement de ne point s'opposer à leur retour. Tissapherne retourna rendre compte à Artaxerce, revint le surlendemain, leur dit que le roi permettait leur départ ; il leur annonça qu'il allait leur faire fournir des vivres, et leur confirmant qu'il les accompagnerait en retournant à son gouvernement, il annonça qu'il ne tarderait pas à venir les prendre.

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours ; il vint enfin, et ils partirent sous sa conduite. Arieus et ses gens campaient à quelque distance, ce qui mit de la défiance dans l'esprit des Grecs ; cependant ils continuèrent leur marche. Arrivés au bord du Tygre, ils le passèrent sur un pont de vingt-sept bateaux ; de là ils traversèrent les déserts de la Médie, et durant cette marche, leur inquiétude augmenta. Cléarque voulut s'expliquer avec Tissapherne, et lui rappela la sainteté des engagemens. Le satrape le rassura, et lui donna de grandes marques d'amitié. Le perfide ! il le caressait, lorsqu'il méditait la plus noire trahison ! Cléarque ne se méfiant point

du satrape, engagea tous les commandans de son corps à aller lui rendre visite ; ils étaient quatre chefs et vingt capitaines. Dès que les quatre chefs, qui étaient Ménon, Proxène, Agias et Socrate, furent entrés dans la tente de Tissapherne, avec Cléarque à leur tête, ils furent arrêtés, et les vingt qui étaient restés en dehors furent massacrés par deux cents soldats qu'on avait apostés. Les cinq chefs arrêtés furent conduits devant le roi, qui leur fit trancher la tête ; terrible exemple de sévérité, et l'on peut même dire de méchanceté et de vengeance !

Je vous ai détaillé la perfidie dont on usa envers ces officiers infortunés, dont Xénophon a tracé le portrait, et qu'il peint comme des gens de mérite. J'ai cru devoir m'arrêter sur leur malheureux sort, afin de vous faire connaître quel homme était ce Tissapherne, qui trama et conseilla à son maître l'insigne perfidie dont je viens de vous rendre compte.

Vous pouvez juger dans quelle consternation se trouvèrent les Grecs, en se voyant privés de leurs chefs. Lorsqu'ils apprirent leur sort, ils ne doutèrent point qu'on n'eût résolu de les faire tous périr. Ils étaient à cinq à six cents

lieues de la Grèce, à peu de distance de l'armée du roi; des rivières immenses les environnaient; ils avaient un monde d'ennemis à traverser, et ils étaient sans guide! Au milieu de l'abattement général, Xénophon donna des preuves de la fermeté de son ame. Il n'avait jusqu'alors servi qu'en qualité de volontaire. Dans ce moment de crise, il assembla les officiers, leur fait comprendre que leur courage est leur dernière ressource; il leur conseille de substituer de nouveaux chefs à ceux qu'ils ont perdus, et de faire retraite, sans perdre de temps. Il leur propose de brûler leurs tentes et leurs bagages, et de marcher en bataillon carré, afin de faire face à l'ennemi, de quelque côté qu'il se présente.

Ses conseils furent suivis; les Grecs, sur le point de se disperser et de tomber sous les coups des Barbares, durent leur salut à Xénophon : ses sages avis leur rendirent la force et le courage nécessaires à leur position. On nomma sur-le-champ des commandans, et dès le point du jour ils assemblèrent les troupes. Xénophon les harangua; il les exhorta à se souvenir des journées de Marathon, des Thermopyles et de Platée, où leurs ancêtres, quoiqu'en petit nombre, avaient

vaincu des armées infiniment supérieures, et à espérer que les dieux vengeurs du parjure, prendraient leur défense. Tous les soldats applaudirent au discours de Xénophon, et jurèrent d'exécuter ses ordres, ou plutôt ses sages conseils.

Ils le firent et s'en trouvèrent bien, quoiqu'ils fussent poursuivis par Tissapherne et qu'ils fussent harcelés par lui. Xénophon changea l'ordre de leur marche, et les dirigea de manière qu'ils soutinrent, sans beaucoup de pertes, les attaques de l'ennemi.

Je ne les suivrai pas dans leur long voyage, et me contenterai de vous dire, que malgré les embûches qui leur furent dressées sur leur passage par les satrapes du roi de Perse, et par les Phasiens et les Calybes, peuples barbares, qui voulurent s'opposer à ce qu'ils traversassent leur pays, ils parvinrent à dissiper tous ces obstacles, et à gagner les montagnes de la Colchide. Là, il leur fallut encore se défendre contre les habitans du pays; mais par les arrangemens de Xénophon, ils firent face à cette nouvelle horde de barbares; et descendus dans la plaine, ils trouvèrent des villages remplis de vivres, où ils campèrent et se reposèrent de tant de fatigues. Peu de jours après,

ils arrivèrent à Trébizonde, colonie grecque, où nous laisserons célébrer par divers jeux leur retour en Grèce, et s'acquitter des vœux qu'ils avaient faits aux dieux.

Il nous suffit de savoir ces braves gens en lieu de sûreté; et mon Aline n'apprendra pas, sans doute, sans intérêt, que ces dix mille Grecs, si célèbres par leur courage, et sur-tout par leur belle retraite, se trouvèrent encore au nombre de huit mille six cents hommes, lorsqu'ils rentrèrent dans leur patrie.

FIN DU SECOND VOLUME.

# TABLE

## DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.


LETTRE XIV.—Histoire des Scythes; notions sur les divers peuples qui ont été connus sous ce nom; leurs usages différens, leurs mœurs, leur religion; indication des peuples modernes dont ils passent pour être la tige originaire. *Page* 1

LETTRE XV. — Continuation de l'histoire grecque, depuis les diverses colonies qui ont policé les Grecs, jusqu'à l'époque de la guerre de Troie. 16

LETTRE XVI. —Histoire des Phrygiens et des Troyens. — Aperçu sur les Mysiens et autres petits peuples voisins de Troie; suites de cette guerre; tableau des révolutions qu'elle occasiona dans les royaumes d'Argos et de Mycènes. — Retour des Héraclides, et continuation de l'histoire de Sparte jusqu'à l'établissement des lois de Lycurgue. 45

LETTRE XVII. — Etablissement du gouvernement républicain dans la Grèce. — Lois de Lycurgue à Sparte. 68

LETTRE XVIII.—Lois de Solon, et l'histoire de la république d'Athènes jusqu'à l'expulsion des Pysistratides. 88

LETTRE XIX. — Tableau des autres parties de la Grèce pendant la période parcourue dans la lettre précédente. — Suite de l'histoire des Athéniens et des Lacédémoniens jusqu'à la guerre des Perses. *Page* 112

LETTRE XX. — Commencement de la guerre des Perses contre les Grecs. — Evénemens de l'expédition de Darius. 127

LETTRE XXI. — Suite de la Guerre contre les Perses. — Expédition de Xercès ; détails de ses revers, et délivrance de la Grèce. 148

LETTRE XXII. — Continuation de l'histoire grecque. — Commencement de la prééminence d'Athènes sur Lacédémone. — Cette lettre conduit l'histoire des Athéniens jusqu'au malheureux succès de l'expédition d'Egypte. 173

LETTRE XXIII. — Suite de l'histoire grecque, depuis l'expédition d'Egypte jusqu'à la fin du second âge. — Les beaux jours du gouvernement de Périclès ; la gloire des arts, et une légère esquisse sur les orateurs et les grands hommes de ce siècle, terminent le tableau de cet âge. 197

LETTRE XXIV. — Histoire des Macédoniens, depuis Caranus jusqu'au règne de Philippe-le-Grand. — Commencement du troisième âge de la Grèce, et de la guerre du Péloponèse jusqu'à la mort de Périclès. 213

LETTRE XXV. — Continuation de la guerre du Péloponèse jusqu'à la dix-septième année de cette guerre. — Commencement d'Alcibiade ; portrait de sa personne ; suites de sa jalousie et de ses démêlés avec Nicias. — Abolition de l'ostracisme. 236

LETTRE XXVI. — Malheureux succès de l'expédition de Sicile, et suite de la guerre du Péloponèse jusqu'à la désertion des petits peuples de la Grèce de l'alliance d'Athènes. *Page* 251

LETTRE XXVII. — Révolutions dans le gouvernement d'Athènes, occasionées par le retour d'Alcibiade; il relève la gloire de cette république, et ramène la victoire sous ses drapeaux; enthousiasme des Athéniens pour ce grand homme, et nouvelles cabales de ses ennemis pour le rendre suspect et le forcer à s'éloigner; suites de cette ingratitude, et triomphe de Lysandre, qui réduit Athènes aux plus fâcheuses extrémités, et termine la guerre du Péloponèse. 271

LETTRE XXVIII. — Tableau d'Athènes sous le gouvernement tyrannique de Lysandre; fâcheux état de cette république, jusqu'à ce qu'elle soit délivrée par Thrasybule; chute de Lysandre, et retraite si célèbre des dix mille. 295

FIN DE LA TABLE DU SECOND VOLUME.

VAL 1523690